M. Albespy,
contrôleur des contributions directes.
à Blaye.

John Carter Brown
Library
Brown University

A30e

2384

MÉLANGES

INTÉRESSANS ET CURIEUX,

TOME PREMIER.

by
Rousselot de Surgy

Should be 10 v.
Sabin 73491

MÉLANGES
INTÉRESSANS ET CURIEUX
OU
ABRÉGÉ
D'HISTOIRE NATURELLE,
MORALE, CIVILE, ET POLITIQUE

DE L'ASIE, L'AFRIQUE, L'AMÉRIQUE, ET DES TERRES POLAIRES.

*Par M. R. D. S***.*

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez DURAND, Libraire, rue du Foin.

M. DCC. LXIII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

RPJCB

AVERTISSEMENT.

RIEN de plus commun ſans doute que des voyages, des deſcriptions, des hiſtoires de peuples, des relations de voyageurs ; rien de plus rare qu'une bonne collection en ce genre.

Bien des auteurs modernes ſemblent avoir eu ce projet ; tous en ont manqué l'exécution. Si mettre en évidence les défauts de leur méthode, n'eſt pas une aſſurance certaine que notre ouvrage ſera meilleur, ce ſera du moins une marque du deſir que nous avons de les éviter.

Les uns ont borné leurs ſoins à recueillir les voyages faits dans une partie de l'univers. Ils ont

voient commercer avec avantage, & de les inſtruire de la route qu'ils avoient à tenir pour y aborder en ſureté. On conçoit aiſément qu'en pareils cas, les détails & la prolixité étoient encore préférables à des omiſſions qui pouvoient cauſer des erreurs dangereuſes.

Telles ſont les collections de Ramuſio, d'Harckluit, de Purchas, de De Brys, de Laet; les recueils de Thévenot, de Conſtantin, de Bernard; l'hiſtoire univerſelle des voyages de Duperrier, & l'hiſtoire générale des voyages.

L'hiſtoire naturelle, civile & morale des pays où les voyageurs ont pénétré, ſemble n'être, dans tous ces ouvrages, qu'un hors d'œuvre trop minutieux, ou trop peu étendu, & toujours dénué des

circonstances nécessaires pour en donner une idée nette & exacte (*a*). D'un autre côté, la plupart des voyageurs, guidés par l'appâs d'un profit considérable, ou encouragés par des sociétés dont l'intérêt avoit formé les liens, n'ont pas apporté, dans leurs observations, cet esprit curieux

---

(*a*) Voici comment s'exprime à ce sujet un sçavant, que l'aménité du caractere rendoit précieux à tous les gens de lettres.

» La plûpart des voyageurs, soit » François, soit Anglois, soit Hollan- » dois, contiennent trop de volumes. Ils » renferment en plusieurs ce qui pour- » roit être réduit à un seul, & renfer- » ment en un seul ce que l'on réduiroit » aisément à quelques pages. « *Recueil de différens traités de Physique, par M. Deslandes, tome III, pag. 25 de la préface.*

Voyez aussi la note huit à la suite du Discours sur l'inégalité des conditions, p. 231. & suivantes.

& philoſophique, ſi utile pour ſcruter les ouvrages de la nature. L'étude pénible d'un pays, de ſes productions, du caractere, du génie & des mœurs de ſes peuples, pouvoit-elle avoir des charmes, pour des eſclaves de l'intérêt? pour des gens ſans goût, & ſans autres connoiſſances, que celles relatives à leur profeſſion (*b*).

Depuis plus d'un ſiecle que les grandes navigations ſont devenues ſi communes, & qu'on a

---

(*b*) Il eſt inutile, ſans doute, d'obſerver ici que nous conſidérons les voyageurs en général. Nous ſommes bien éloignés de ſoutenir qu'il n'en eſt aucun qui mérite d'être diſtingué de la foule; mais nous croyons en même temps que les exceptions ſont en ſi petit nombre, que tout lecteur, verſé dans la connoiſſance des voyages, pourra très-facilement les faire lui-même.

étendu le commerce d'un pôle à l'autre, il y a cent fois plus de liaison entre l'Europe & l'Asie, qu'il n'y en avoit jadis entre la Gaule & l'Espagne. Cependant aujourd'hui on n'en connoît pas mieux les Asiatiques. On sçait que l'Asie produit tels végétaux curieux, tels animaux rares; on ignore l'histoire des hommes, on les connoît à peine; qu'elle en est donc la raison? Nous allons l'apprendre d'un philosophe sçavant, d'un écrivain aussi respectable dans ses mœurs, qu'éloquent & nerveux dans ses écrits.

» En même temps, dit-il, que
» les observations deviennent
» plus difficiles par la variété
» que la communication des peu-
» ples a introduite en chaque na-
» tion, elles se font plus négli-
» gemment & plus mal. De-là,

» nos recherches dans l'hiſtoire » naturelle du genre humain, » manquent de ſuccès. L'inſtruc- » tion qu'on retire des voyages, » ſe rapporte à l'objet qui les fait » entreprendre. Quand cet objet » eſt un ſyſtême de philoſophie, » le voyageur ne voit jamais que » ce qu'il veut voir: quand cet ob- » jet eſt l'intérêt, il abſorbe toute » l'attention de ceux qui s'y li- » vrent. Le commerce & les arts, » qui confondent les peuples, » les empêchent auſſi de s'étu- » dier. Lorſqu'ils ſçavent le pro- » fit qu'ils peuvent faire l'un avec » l'autre, qu'ont-ils de plus à » ſçavoir?...« Plus loin il ajoute encore. » Si dans quelque pays » que ce puiſſe être, des curieux » voyagent à leurs dépens, ce » n'eſt jamais pour étudier les » hommes, c'eſt pour les inſtrui-

» re, ce n'eſt pas de ſcience qu'ils
» ont beſoin, mais d'oſtentation.
» Comment apprendront-ils,
» dans leurs voyages, à ſecouer
» le joug de l'opinion; ils ne les
» font que pour elle «.

On peut inférer de ces réflexions, que rien n'eſt moins facile que de donner une bonne hiſtoire des pays connus par les voyages. Pour faire la deſcription d'une contrée, d'un royaume & de ſes habitans, il eſt indiſpenſable de lire non ſeulement tous les voyageurs qui y ont abordé, mais encore les hiſtoires générales & particulieres des états ſous la domination deſquels ces pays ont été aſſujettis, ou les hiſtoriens de ces nations, ſi elles ſont encore libres. Il faut raſſembler les deſcriptions que chacun en a données, comparer leurs rapports,

peser leurs témoignages, balancer enfin le récit hasardé d'un seul par les assertions contraires de plusieurs. De cette opération, il résultera un ensemble qui sera l'histoire naturelle, civile & morale de cette contrée, & elle aura, par ce moyen, l'avantage de réunir la vérité à toute l'exactitude possible.

Telle est la méthode que nous avons adoptée, & l'obligation que nous nous imposons. Nous ne l'étendrons cependant pas à remplir seulement la tâche de compilateur, ainsi qu'à fait un auteur moderne (*c*). Souvent un voyageur, ignorant ou crédule, admire des phénomé-

---

(*c*) Un écrivain fécond, qui, sous le titre ronflant d'*Histoire générale de tous les peuples du monde*, a donné en quinze volumes un triste recueil de froides compilations, plus propres à exciter l'ennui qu'à l'éloigner.

nes, s'extaſie devant des choſes qui lui paroiſſent merveilleuſes; nous corrigerons ces inconvéniens. Tout ce qui ſera marqué au coin du prodige, ſera diſcuté ſcrupuleuſement. Nous nous appliquerons, autant qu'il ſera en nous, à en rechercher les cauſes, démontrer ſa poſſibilité, ou à rapporter les raiſons qui doivent le faire rejetter comme fabuleux.

L'hiſtoire naturelle ſurtout eſt, dans tous les voyageurs, très-peu exacte. Ils dénaturent ſouvent les eſpeces, changent les genres, confondent les claſſes, renverſent enfin l'économie admirable de la nature dans toutes ſes productions, & l'ordre établi pour éviter la confuſion. Un de nos objets principaux ſera d'éclaircir leurs relations ſur ces différens points. Les maîtres, que

nous avons dans cette partie, seront consultés, & nous serviront à ranger dans l'ordre convenable, à décrire au vrai les animaux trop légérement observés, ou mal-à-propos confondus avec ceux d'une espece ou d'une classe différente. S'il arrivoit que le plan de notre ouvrage ne put admettre de longues discussions à cet égard, nous aurons soin d'indiquer les naturalistes qui pourront fournir toutes les connoissances desirables.

Nous en userons de même quant à la botanique & à la minéralogie; mais nous ne dissimulons pas qu'il s'y trouve de grandes difficultés. De toutes les parties d'histoire naturelle, ce sont, sans contredit, les plus négligées par les voyageurs. Parmi trente personnes qui ont parcouru un pays, il s'en trouve à peine

deux ou trois qui ont jetté les yeux ſur les plantes, les pierres, les minéraux, & qui en ont décrit quelques-uns. Heureux encore ſi, dans leurs relations, on peut reconnoître les objets dont ils veulent parler. Souvent une légere omiſſion met le connoiſſeur en défaut, & le jette dans une incertitude très-difficile à fixer. Nous ne préſumons pas aſſez de nos forces pour aſſurer que nous traiterons cette partie de façon à ne rien laiſſer à deſirer. On fera enſorte de rectifier les anciennes erreurs des relateurs, & de ne pas donner lieu à de nouvelles.

Nous n'offrons ces deux volumes au public, que pour avoir droit de le conſulter, & pour mériter des avis qui puiſſent nous indiquer une voie aſſurée pour parvenir au but que nous nous propoſons.

Après avoir annoncé que notre deſſein eſt de donner un ouvrage intéreſſant, agréable & utile, il importe, ſans doute, d'indiquer la route que nous tiendrons pour le conduire à ſa fin.

Des détails de géographie entraînent ordinairement une prolixité ſéche & rebutante. Nous nous ſommes efforcés de parer à ces défauts, en banniſſant de notre ouvrage toute longue deſcription géographique, hydrographique & particuliere ; nous n'en n'avons rapporté préciſément que ce qui nous a paru néceſſaire pour donner aux lecteurs des notions juſtes & préciſes de la ſituation & de la grandeur des états dont nous décrivions les habitans, & les productions.

Pour définir en peu de mots cet ouvrage, nous prévenons

qu'il contiendra une analyſe raiſonnée & exacte de l'hiſtoire naturelle, morale, civile & politique de tous les pays avec leſquels nous n'avons aucune relation directe, ou qui ſont ſi éloignés qu'on n'en a que des connoiſſances vagues, incertaines, ou éparſes en divers auteurs. L'Europe, par conſéquent, ne ſera pas partie de nos deſcriptions.

Mais comme la connoiſſance des objets dont nous venons de parler, tient plus à l'amuſement particulier qu'à l'utilité générale, nous y ajouterons la peinture des arts, des ſciences, du commerce & des manufactures de tous les peuples dont nous traiterons. Afin de répandre un intérêt plus vif ſur le tableau général que nous avons deſſein d'offrir, nous aurons attention de n'y employer

que les couleurs les plus vraies, & les traits les plus piquans par leur ſingularité. Ce qui nous paroîtra nouveau & remarquable par ſon oppoſition à nos coutumes, à nos loix, & aux méthodes généralement adoptées, pourra ſeul trouver place dans ce recueil. Ce n'eſt pas ſimplement un extrait des voyages, un abrégé d'hiſtoire des peuples. Nous avons l'ambition de prétendre à offrir un ouvrage neuf dans ſon genre. A cet effet, nous avons eu ſoin de recourir à des manuſcrits anciens, aux auteurs originaux, & à différentes relations peu connues en France, & écrites en des langues étrangeres.

Quant à la diſpoſition de notre plan, voici de quelle maniere nous l'avons faite.

La ſurface du globe étant divi-

ſée communément en cinq Zones (*e*) ; c'eſt en adoptant cette diviſion, que nous commencerons par parler des pays ſitués dans la Zone froide ſeptentrionale. Nous traiterons enſuite de ceux qui ſe trouvent dans la Zone tempérée, en deçà de l'équateur. Cet ordre

---

(*e*) Quelques perſonnes éclairées, nous ayant obſervé que notre ouvrage embraſſant des objets de géographie, il convenoit, pour en rendre la diſpoſition plus lumineuſe, l'exécution plus préſente, & les définitions plus intelligibles, de faire connoître d'abord le globe terreſtre, ſes diviſions & ſes meſures ; nous nous ſommes fait un devoir de déférer à des conſeils auſſi eſtimables & dictés par l'amitié. C'eſt ce qui nous a engagé à placer, à la ſuite de cet avertiſſement, une introduction générale, où nous avons raſſemblé les notions néceſſaires pour l'intelligence de la partie géographique, à ceux qui n'ont pas une étude de cette ſcience.

nous menera à paſſer ſucceſſivement en revue la Zone torride, la Zone tempérée au-delà de l'équateur, & à finir par la Zone froide méridionale.

La deſcription de chaque Zone ſera précédée d'une courte introduction, où nous indiquerons les noms des principaux états qui ſe trouvent ſitués dans cette Zone. L'énumération de ces états ſera dans l'ordre que nous ſuivrons pour les décrire.

Dans le cas ou un royaume, un état, ſe trouveroit ſitué dans deux Zones différentes; la deſcription en ſera donnée dans la Zone qui en contiendra la plus grande partie.

Dans toutes ces deſcriptions, il ne ſera queſtion que de notre continent, & des iſles qui ſont cenſées y appartenir. Lorſque

nous aurons entiérement rempli notre dessein à cet égard, nous nous occuperons de l'histoire naturelle de l'Amérique. La date des découvertes qui s'y sont faites, nous tracera le plan que nous aurons à suivre dans cette partie.

Servir la curiosité, délasser l'esprit, & instruire agréablement par une collection de faits choisis, par des recherches amusantes & curieuses; tel est le but que nous nous proposons dans notre travail. C'est au public à prononcer si nous sommes dans le véritable chemin qui conduit à ce terme. Nous n'avons pas la témérité de nous flatter de séduire son goût par un style brillant. Nous avouons hautement que cette tâche est au-dessus de nos forces; mais nous osons assurer que nous ferons tous nos efforts, pour donner à

notre ouvrage le mérite ſimple de remplir ſon titre autant qu'il ſera poſſible.

On donnera ſucceſſivement deux Volumes tous les ſix mois.

INTRODUCTION GÉNÉRALE,

OU

NOTIONS PRÉLIMINAIRES

Du globe terrestre, de ses divisions, & ses mesures.

Le premier devoir d'un écrivain étant de se rendre intelligible à tout le monde, il nous a paru convenable, pour prévenir tout reproche à cet égard, de donner une légére définition du globe terrestre, & des expressions employées dans les descriptions que l'on en fait, comme *équateur*, *horison*, *dégré*, *latitude*, *longitude*, *&c.*

La géographie eſt proprement la connoiſſance de ces deſcriptions, & l'art de les faire. Que cette connoiſſance mérite, à pluſieurs égards, le nom de ſcience, & qu'elle ſoit en même temps utile & agréable, c'eſt une vérité ſi univerſellement reconnue, qu'il ſeroit inutile de ſe mettre en devoir de la prouver. Perſonne n'ignore combien elle procure d'avantages aux philoſophes, aux hiſtoriens, aux politiques, à ceux mêmes qui n'ont aucune teinture des belles-lettres.

Le mot géographie vient de deux mots Grecs, qui ſignifient *je décris la terre.* On entend par-là expliquer la ſituation, les diviſions, & ſubdiviſions de tous les pays remarquables, qui ſont diſtribués ſur la ſurface du globe

terreſtre. Telle eſt la premiere partie de cet ouvrage, & c'eſt ce qui rend, par conſéquent, néceſſaire la définition des termes conſacrés à cette ſcience.

La philoſophie naturelle eſt ce qui conſtitue l'autre partie de ce plan ; elle marche naturellement à la ſuite de la géographie. Nous avons ci-devant expliqué qu'elles ſont les différentes branches de cette ſcience. C'eſt des recherches amuſantes de celle-ci, que la géographie tire ſon luſtre, & reçoit ſes plus agréables ornemens. Ce ſont des fleurs éparſes dans une forêt. On ne feroit que la traverſer rapidement ; on s'y repoſe volontiers pour conſidérer les agrémens qui l'embelliſſent.

» Ce n'eſt pas un petit plaiſir, » ni un avantage à négliger, dit » un géographe moderne, que de

» parcourir l'étendue des mers, » examiner les beautés des diffé» rentes régions de l'univers, en » connoître les habitans, les pro» ductions, s'instruire enfin, en » volant d'un pôle à l'autre, sans » sortir de son cabinet, ni essuyer » les injures des temps, & les » incommodités des voyages. « Tel est justement le plaisir que nous tâcherons de procurer au lecteur.

DU GLOBE TERRESTRE.

Le globe terrestre est une boule composée de la terre & de l'eau, & suspendue au milieu de l'air qui l'environne de toutes parts. On peut y distinguer quatre choses, sa figure, sa situation, sa grandeur, & ses divisions.

Il suffit d'ouvrir les yeux, pour se convaincre que la terre est ronde d'orient en occident. Le soleil

ſoleil conſéquemment ne doit ni ſe lever, ni ſe coucher au même endroit pour tous les peuples du monde. C'eſt auſſi ce qui arrive. Toutes les différentes régions ſont ſucceſſivement éclairées, & dans le même moment ; de façon qu'on peut dire qu'il eſt toute heure en tout temps. Par exemple, il eſt à la fois midi dans un endroit, une heure dans une autre, deux heures ailleurs, & ainſi des autres. Si la terre étoit plate, en quelque lieu que l'on fût placé, on verroit les aſtres ſe lever & ſe coucher, les éclipſes ſe montrer par-tout au même inſtant ; ce qui eſt contraire aux obſervations & à l'expérience.

LA TERRE.

La Terre paroît auſſi ronde du ſeptentrion au midi. Si l'on voyage

du côté du ſud, on découvre des étoiles que l'on ne voyoit pas, il s'en cache du côté du nord que l'on appercevoit, *& vice verſâ.*

En un mot, de quelque côté que l'on avance, on voit changer l'élévation du pole. Toutes les vingt-cinq lieues, il paroît ſélever du côté où l'on va, & baiſſer du côté que l'on quitte, d'un degré.

On ne doit pas croire que les montagnes, qui ſont à la ſurface de la Terre, puiſſent empêcher de dire qu'elle ſoit ronde. La plus élevée n'a qu'une lieue au plus de hauteur perpendiculaire, tandis que la Terre a deux mille huit cens ſoixante lieues de diamétre, ou neuf mille lieues de circonféren-ce. Ainſi les plus hautes monta-gnes que portent la Terre, ne nui-ſent pas plus à ſa rondeur, que les

petites inégalités, qui ſe trouvent ſur l'écorce d'une groſſe orange, empêchent qu'elle ne ſoit ronde.

L' E a u.

L'Eau a auſſi une figure ſphérique. Quand on abandonne le rivage, les montagnes, les pointes des clochers, les terres les plus élevées, ſemblent rentrer dans le ſein des eaux ; & plus on s'éloigne, plus elles ſemblent ſe cacher, juſqu'à ce qu'elles diſparoiſſent tout-à-fait. Au contraire, en approchant de terre, on commence par appercevoir le ſommet des montagnes, les tours d'une ville : le reſte ne ſe découvre qu'à meſure que le vaiſſeau en approche. De-là, on doit conclure que la figure de l'Eau eſt auſſi ſphérique ; car ſi elle étoit plate, on perdroit de vue tout à

la fois les montagnes & le rivage.

Quoique la Terre ſoit fort grande, par rapport à nous, elle n'eſt cependant qu'un point, comparée à l'immenſité des Cieux. On peut facilement concevoir leur étendue infinie, puiſqu'en quelque endroit de la Terre que l'on ſoit, on voit la moitié du Ciel; & qu'une étoile dans l'horiſon, eſt vue des deux antipodes, c'eſt-à-dire, des peuples oppoſés.

La premiere obſervation qui ſe préſente, en traitant du Globe, regarde ſon axe & les poles.

L'Axe.

L'Axe eſt une ligne que l'on imagine paſſer par le centre du Globe, & ſur lequel on ſuppoſe que tourne toute la machine.

Les Poles.

Les Poles ſont les deux extré-

mités de l'Axe, dont l'un eſt appellé *Pole du nord*, ou *arctique*, & l'autre le *Pole du ſud*, ou *antarctique*. Ce ſont les deux points autour deſquels les Cieux ſemblent tourner. On les appelle *Poles* d'un mot Grec, qui ſignifie, *je tourne*. Ces deux Poles ſont les ſeuls points de l'Univers qui ſoient immobiles.

Divisions et subdivisions du Globe.

Le Globe étant, ainſi que nous l'avons dit, un corps ſphérique qui tourne ſur ſon propre Axe, il eſt néceſſaire, pour mieux en concevoir toutes les parties extérieures, & les opérations qui s'enſuivent, de ſuppoſer ſa ſphéricité, comme compoſée & enveloppée de pluſieurs cercles imaginaires, dont il y a huit principaux.

On peut diviser le Globe,

1°. En cercles qui répondent à ceux du Ciel, & qui sont représentés dans la sphére Armillaire (a).

2°. En Zones.

3°. En Climats.

4°. Par longitude & latitude.

5°. Par la diversité des ombres.

6°. Par la diverse situation de ses habitans.

Les Cercles que l'on feint sur

(a) La sphére est une machine composée de points, de lignes & de cercles, qui sert à représenter les mouvemens que l'on suppose dans les cieux, & le rapport qui se trouve entre les parties célestes & les terrestres.

On la nomme Armillaire, du mot latin *Armilla*, qui signifie brasselet, parce que les cercles qui la composent l'entourent comme des brasselets.

la Terre, ſont quatre grands & quatre petits.

Les grands ſont l'Equateur, le Zodiaque, le Méridien & l'Horiſon, qui ont un centre commun avec le Globe. Les deux derniers en ſont détachés.

Les quatre petits ſont les Tropiques, & les Cercles polaires qui ſont paralelles à l'Equateur, & entre eux. Leur centre n'eſt pas le même que celui du Globe.

Tous ces Cercles, ſoit grands, ſoit petits, ſe diviſent en trois cens ſoixante parties, qu'on nomme degrés. Chaque degré ſe partage en ſoixante minutes, la minute en ſoixante ſecondes ; on continue ainſi la ſous-diviſion, autant qu'on le juge néceſſaire.

L'Equateur ou la Ligne.

L'Equateur terreſtre eſt un

grand cercle qui répond au céleſte. Il eſt également diſtant des deux poles, & coupe le Globe en deux parties, ou deux hémiſphéres, l'un ſeptentrional & l'autre méridional : on le nomme ſimplement *la ligne*, ou *la ligne équinoxiale*; parce que, quand le ſoleil paroît arriver à ce cercle, il ſe fait équinoxe ; c'eſt-à-dire, que les jours ſont égaux aux nuits pour tous les habitans de la terre, excepté pour ceux qui habitent ſous les poles.

Les peuples qui habitent l'hémiſphére ſeptentrional, ont les ſaiſons contraires à celles des habitans de l'hémiſphére méridional. Quand les uns ont l'été, les autres ont l'hiver.

Les principaux uſages de l'Equateur terreſtre, ſont de marquer la latitude de quelque lieu

de la terre que ce ſoit, c'eſt-dire, l'éloignement de ce même lieu de la ligne, qui ne peut être que de quatre-vingt-dix degrés. Les trois cent ſoixante parties ou degrés qui forment la diviſion de la Ligne, font le tour du Globe. Chaque degré vaut vingt-cinq lieues communes de France.

LE ZODIAQUE.

Le Zodiaque terreſtre eſt un grand cercle repréſenté ſur le Globle par une ligne nommée Ecliptique. Il eſt, comme le céleſte, placé obliquement entre les deux poles, & touche les Tropiques en deux points oppoſés; de façon que chacune de ſes extrémités eſt éloignée, comme les Tropiques, de vingt-trois dégrés trente minutes des poles du monde. L'Ecliptique eſt coupé en deux

parties septentrionale & méridionale. L'une & l'autre ont chacune six signes, dont les figures sont ordinairement représentées sur l'horison qui enveloppe la sphére.

Les principaux usages de ce cercle sont :

1°. De marqner sous quel signe céleste est placée chaque région de la terre. 2°. De faire connoître quels peuples ont pendant l'année le soleil directement sur leur tête. 3°. Enfin, de causer, par son obliquité, la variété des saisons, & l'inégalité des jours & des nuits.

L'Horison.

L'Horison est un grand cercle qui partage la sphére en deux hémisphéres, l'un supérieur que l'on voit, & l'autre inférieur qu'on ne

peut voir. Il tire ſon nom d'un mot grec, qui veut dire *borneur* ou *terminateur*. Ce cercle eſt immobile.

Il y a deux ſortes d'Horiſon, le ſenſible & le rationel.

Le premier eſt le plus grand eſpace que l'on peut découvrir, lorſque l'on eſt en pleine campagne, ou ſur mer. Le ſecond, ou l'Horiſon rationel eſt imaginé par l'eſprit, & ſuppoſe un œil placé au centre de la terre, qui apperçoit l'hémiſphére ſupérieur du firmament : le cercle, qui termine ce point de vue, eſt appellé le véritable Horiſon, ou l'Horiſon rationel.

Zenith et Nadir.

L'Horiſon ſenſible ſe multiplie à l'infini : chaque pas que l'on fait on change d'Horiſon, & l'on

ſe trouve toujours au centre : les deux points oppoſés s'appellent Zénith & Nadir, & ſervent de poles à l'Horiſon. Le point des Cieux, qui répond exactement au-deſſus de la tête du ſpectateur, eſt le Zénith ; l'autre point, qui eſt diamétralement oppoſé à celui-ci, ſe nomme Nadir.

Ce cercle ſert à marquer le lever & le coucher des aſtres. Ils ſont cenſés levés & couchés, ſelon qu'ils ſont au-deſſus ou au-deſſous de ce cercle.

A régler la longueur du jour, qui eſt préciſément le temps que le ſoleil emploie à parcourir l'Horiſon.

LE MÉRIDIEN.

Le Méridien eſt un grand cercle qui coupe la ſphére en deux parties égales, l'une orientale &

l'autre occidentale. Il passe par les deux poles du monde, & par le Zénith & le Nadir du lieu, dont il est le Méridien. Ainsi, le Méridien ne peut être déterminé que relativement à quelque lieu de la terre. On l'appelle Méridien, parce que, lorsque le soleil passe sur l'Horison, & qu'il se trouve dans ce cercle, il est midi pour tous ceux qui sont dessous.

Points cardinaux du monde.

Les points où le Méridien coupe l'Horison rationel, sont le Septentrion & le Midi; & les points où l'Equateur coupe le même Horison, sont l'Orient & l'Occident. C'est ce qu'on appelle les quatre Points cardinaux, qui sont l'Orient ou l'Est, l'Occident ou l'Ouest, le Septentrion ou le Nord, & le Midi ou le Sud.

Pour connoître ce cercle dans la ſphére naturelle, il faut imaginer la moitié d'un grand cercle, paſſant par le centre du ſoleil à l'heure de midi, & par le Zénith du lieu où l'on eſt, & allant ſe terminer de côté & d'autre à l'Horiſon. Ce demi-cercle, qui diviſe la moitié viſible du Ciel en deux parties égales, eſt véritablement le Méridien de ce lieu: l'autre demi-cercle eſt le Méridien des Antipodes.

L'uſage principal du Méridien eſt de faire connoître le commencement du jour naturel, qui eſt de vingt quatre heures: les Aſtronomes le font commencer à midi, & finir à l'autre midi, au lieu que communément on le fait durer depuis minuit juſqu'à l'autre minuit: d'indiquer la hauteur, ou l'élévation du pole, &c.

LES COLURES.

On confidére encore deux grands cercles, qu'on appelle Colures. Ils paſſent par les poles du monde, s'y coupent à angles droits, & partagent le Zodiaque en quatre parties égales. Ils ſervent principalement à marquer ſur l'Ecliptique les quatre points du Ciel où ſe font les changemens de ſaiſons, c'eſt-à-dire, les équinoxes & les ſolſtices.

LES TROPIQUES.

Les Tropiques ſont deux petits cercles paralelles à l'Equateur, dont ils ſont éloignés chacun de vingt-trois degrés & demi. On les nomme Tropiques, c'eſt-à-dire, cercles de converſion & de retour; parce que la terre étant

arrivée à l'un de ces cercles, retourne vers l'Equateur.

Le cercle de la partie septentrionale se nomme le Tropique du Cancer, il marque les plus longs jours des habitans de cet hémisphére. Celui de la partie méridionale est appellé Tropique du Capricorne ; il marque les plus courts jours des habitans du nord, & les plus grands de ceux du midi.

Les usages principaux des Tropiques, sont de marquer la route de la terre, & de terminer l'espace qu'elle parcourt. Elle s'avance successivement vers l'un, & de-là retourne vers l'autre : de faire connoître les quatre points collatéraux, l'orient & l'occident d'été & d'hiver.

LES CERCLES POLAIRES.

Les Cercles polaires ſont ſitués à vingt-trois degrés & demi du pole. Ils ſont auſſi paralelles à l'Equateur. On les appelle polaires, parce qu'ils ſont près des poles du monde.

L'un ſe nomme Cercle polaire *arctique*, & l'autre Cercle polaire *antarctique*, relativement à leur poſition reſpective près du pole du nord, & près de celui du ſud. Ils ſéparent les Zones froides des Zones tempérées.

DÉFINITION DES ZONES.

Ces quatre petits Cercles ſervent à diviſer toute la ſurface du Globe en cinq bandes, ou ceintures, que l'on appelle Zones.

Ces Zones ſont de larges eſpaces de terre compris entre les deux

Tropiques, & entre ces Cercles & les polaires. On les appelle *Zones* d'un mot grec qui veut dire *ceinture*, parce que la terre étant ronde, elles forment autour d'elle une espece de ceinture qu'on imagine envelopper le Globe d'orient en occident.

On distingue, ainsi que nous avons dit, cinq de ces Zones ; deux froides, deux tempérées & une torride.

ZONE TORRIDE.

La Zone nommée *Torride*, ou *brûlante*, à cause des chaleurs excessives occasionnées par le soleil, est l'espace compris entre les deux Tropiques ; ce qui fait toute l'étendue du Zodiaque. L'Equateur passe par le milieu de cette Zone, & la divise en septentrionale & méridionale ; elle a quarante sept

degrés de la largeur, c'eſt-à-dire, qu'elle occupe onze cent ſoixante quinze lieues communes de France, de vingt-cinq au degré. Elle comprend preſque toute l'Afrique & une petite partie de l'Aſie, où ſe trouvent le royaume de Siam, l'Inde, &c. & environ le tiers de l'Amérique.

Les anciens ont cru cette Zone inhabitable par rapport aux grandes chaleurs, cependant elles n'y ſont point auſſi exceſſives qu'on le croiroit. L'été, pendant lequel nous éprouvons les plus fortes chaleurs, & qui devroit brûler les habitans de cette Zone, eſt réellement leur hiver. Pendant ces trois mois, ou il y pleut continuellement, ou l'air eſt ſi chargé de brouillards, que c'eſt la ſaiſon la plus froide qu'ils éprouvent. Pluſieurs auteurs, dignes de foi,

rapportent une chose assez singuliere. C'est qu'il y a des endroits dans la Zone Torride qui se trouvent dans un pareil éloignement du soleil, & dans les même mois de l'année, l'hiver & l'été ne sont séparés que par une montagne comme celle de Gatte, dans la presqu'isle de l'Inde, endeça du Gange (*b*).

ZONES TEMPÉRÉES.

Les Zones qu'on nomme Tempérées, parce qu'elles sont exemptes des excessives chaleurs, & des grands froids principalement, dans le milieu, sont les espaces compris entre les Tropiques & les Cercles polaires ; on les distingue en septentrionale & méridionale.

(*b*) Histoire naturelle, *tome II, édit. in-12, pag. 256.*

ZONE SEPTENTRIONALE.

Elle s'étend depuis le Tropique du Cancer, jusqu'au Cercle polaire arctique. Elle comprend toute l'Europe, une grande partie de l'Asie, & la moitié de l'Amérique.

ZONE MERIDIONALE.

Celle-ci est renfermée entre le Tropique du Capricorne & le Cercle polaire antarctique. Elle ne comprend, dans notre continent, que le Cap de Bonne-Espérance, qui fait partie de l'Afrique, & l'isle de la nouvelle Hollande; la partie de l'Amérique, où sont le Paraguay, le Chily, jusqu'au Cap de Horn.

Chacune de ces Zones a quarante trois degrés de largeur, qui

font mille soixante quinze lieues communes.

Les habitans des Zones Tempérées ont deux solstices & deux équinoxes. La longueur, la briéveté des jours & des nuits, le froid & le chaud varient à proportion de leur proximité ou de leur éloignement de l'Equateur & des poles.

ZONES FROIDES.

Les Zones qu'on nomme *Glaciales*, se divisent aussi en septentrionale & méridionale, ou boréale & australe : Elles ont chacune vingt-trois degrés & demi de largeur, c'est-à-dire, cinq cent quatre vingt-sept lieues de vingt-cinq au dégré. Les terres qu'elles comprennent sont appellées terres *arctiques* ou *antarcti-*

ques, ſuivant leur poſition reſpective.

C L I M A T S.

Chacune de ſes Zones ſe ſubdiviſe encore en Climats de mois & de demi-heure ; mais nous ne nous y arrêterons point, ils ſeroient d'un trop long détail. On peut les voir dans tous les traités de Géographie, & particuliérement dans l'eſtimable ouvrage de M. Buy de Mornas ſur la Coſmographie.

La définition des meſures qu'on appelle latitude & longitude, va terminer cet abrégé.

L A T I T U D E.

Quoiqu'à proprement parler la terre n'ait ni longueur ni largeur, on ſuit encore la maniere de parler des anciens, qui comptoient la longueur de la terre d'orient en

occident, & ſa largeur du ſeptentrion au midi. Ainſi, par Latitude, on entend un eſpace compris entre deux cercles paralelles à l'Equateur : la Latitude d'un lieu, eſt l'arc du méridien compris entre l'Equateur & ce lieu.

Les degrés de Latitude qu'on nomme paralelles, ſont toujours égaux à l'élévation du pole; parce que la diſtance de l'Equateur au point vertical d'un lieu, eſt toujours égale à l'élévation du pole ſur l'horiſon de ce lieu. On compte quatre vingt dix degrés depuis l'Equateur juſqu'à l'un ou l'autre pole.

Il y a par conſéquent deux Latitudes, une ſeptentrionale, & une méridionale, qui ſe prennent en allant vers les deux poles.

Les lieux qui ſont ſous l'Equateur n'ont point de Latitude : les

poles sont pour eux dans le plan de leur horison. Mais qu'un homme parte de dessous l'Equateur, & avance vers un des poles, (vers le pole septentrional, par exemple) à mesure qu'il avancera, son horison s'abaissera au-dessous du pole; &, par conséquent, le pole s'élévera du même nombre de dégrés qu'il aura parcourus, depuis son départ de la ligne. S'il a parcouru près de quarante neuf degrés, il se trouvera à Paris, qui a le pole élevé de près de quarante neuf degrés sur son horison; c'est-à-dire, que la Latitude de Paris est de près de quarante neuf degrés. Il est aisé de concevoir, par-là, que la Latitude d'un lieu est la même chose que la distance de son Zénith à l'Equateur.

LONGITUDE.

La Longitude eſt la diſtance qu'il y a de ce lieu au premier Méridien : l'arc compris entre ces deux endroits eſt plus ou moins grand, à meſure que l'on s'approche ou que l'on s'éloigne de l'Equateur.

Comme on ne ſçauroit aller d'orient en occident ſans changer de Zénith & de Nadir, il y a auſſi une infinité de Méridiens.

Il étoit arbitraire de prendre, pour premier Méridien, tel Méridien qu'on auroit voulu ; mais tous les peuples, qui font des voyages de long cours, ont choiſi un premier Méridien, qui ſert invariablement à diriger leurs navigations, & à déterminer la route qu'ils veulent tenir.

Comme la Longitude ſe compte d'occident en orient, en com-

mençant au premier Méridien, il doit être placé dans la terre la plus occidentale. Toutes les nations n'ont pas le même Méridien. Les Anglois font passer le leur par le Cap-Lézard ; les Espagnols par Tolède (*c*) ; & les François, ainsi que les anciens, font passer le leur à l'*isle de Fer*, la plus occidentale des Canaries. Cette position fut établie en France, le 25 avril 1634, par ordre de Louis XIII. Cependant on

(*c*) Cette nation compte les longitudes d'orient en occident, depuis la découverte de l'Amérique. » Ce calcul, dit un estimable écrivain, connu par différens bons » ouvrages sur la Cosmographie, est plus » naturel & bien moins embarrassant ; & » je suis surpris que les autres nations ne » suivent pas l'exemple des Espagnols «. *Elémens de Cosmographie, pag.* 202.

compte encore les degrés de Longitude par la Méridienne deParis.

Pour bien diſtinguer la Longitude de la Latitude, on doit obſerver, que de deux dimenſions inégales d'une ſurface, la plus grande prend le nom de *longueur* ou longitude ; & la plus petite, celui de *largeur* ou de latitude. Un lieu ne peut jamais avoir plus de quatre-vingt-dix degrés de latitude, & même pour cela il faudroit qu'il fût ſous le pole même ; au lieu que, pour trouver ſa longitude, il faut quelquefois décrire un cercle paralelle à l'Equateur, & dont la circonférence pourroit avoir preſque trois cent ſoixante degrés.

Quant à la diverſité des ombre & à celles des ſituations des habitans de la terre, par laquelle on diviſe encore le Globe, nous

ne croyons pas devoir nous en occuper. On peut avoir recours à l'ouvrage que nous avons cité au ſujet des climats.

INTRODUCTION
PARTICULIERE.

La diviſion du plan que nous nous ſommes propoſé de ſuivre , nous oblige à commencer ſon exécution par une Zone qui n'eſt rien moins que gracieuſe. Un début ſi peu avantageux, ne manqueroit pas, ſans doute, d'inſpirer des préjugés déſavorables à notre travail, ſi nous nous étendions trop ſur des régions ſi affreuſes pour toute perſonne qui n'y eſt pas née.

Afin de nous ménager donc la bienveillance de nos lecteurs, nous nous hâtons de les prévenir que nous ne nous occuperons de ces climats rigoureux que le moins qu'il nous ſera poſſible, & ſeulement autant que le comportera le plus ſtrict attachement à nos promeſſes. Par-là, ils ne ſe trouveront arrêtés, dans ces terres ſi peu agréables, qu'autant de temps qu'il nous en faudra pour faire paſſer ſous

leurs yeux ce qui peut y mériter leur attention. Nous tâcherons auſſi de la diriger avec aſſez de précaution & de rapidité, pour que nos récits ne participent pas aux inconvéniens de ces pays glacés dont nous allons traiter.

DE LA ZONE FROIDE, BORÉALE.

LA Zone Septentrionale ou Boréale, eſt cette bande de terre renfermée entre le Cercle polaire, & le pole ſeptentrional du monde. Elle commence au ſoixante-ſixiéme degré & demi de latitude, & finit au quatre-vingt-dixiéme.

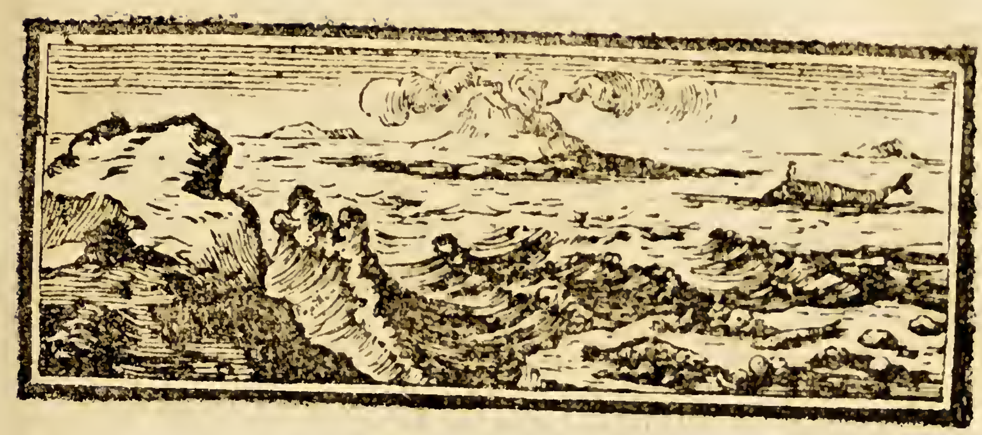
On trouve d'abord, dans cette Zone, les terres arctiques, qui tirent leurs noms de leur voiſinage du pole arctique ; telles ſont :

Le Spitzberg,
L'iſle Mayen,
Le Groenland,
L'Iſlande,
& la Nouvelle-Zemble.

Les autres pays ſitués dans la Zone Boréale, ſont :

La Lapponie,
La Samojedie,
& la Sybérie en partie.

MÉLANGES.



MÉLANGES
INTÉRESSANS ET CURIEUX,
OU
ABRÉGÉ
D'HISTOIRE NATURELLE,
MORALE, CIVILE, ET POLITIQUE
DES TERRES ARCTIQUES.

DU SPITZBERG. (*a*)

Il paroît, par le rapport de tous les voyageurs, que cette terre est une Isle

(*a*) La description que nous donnons ici est tirée du Journal de Fréderic Martenz, Hambourgeois, qui entreprit le voyage de Spitzberg, à la sollicitation de la Société Royale de Londres. Ses observa-

qui s'étend depuis le soixante & seizième degré de latitude, jusqu'au quatre-vingtième (*b*) : ce qui fait cent lieues communes de France.

On croit que le nom de Spitzberg lui a été donné à cause des montagnes aigues qui s'y trouvent ; ou, peut-être, parce que le Capitaine Hollandois qui l'a découverte, s'appelloit Spitzberg.

L'excès du froid qui règne dans cette Isle, la rend absolument inhabitée. Elle est remplie de montagnes toutes couvertes de glace & de neige ; ces montagnes sont si élevées, qu'on les découvre de douze milles en mer (*c*). Lorsque le temps est couvert, leurs sommets se perdent dans les nuages. Quelques-unes ne sont formées que

---

tions paroissent faites avec beaucoup de soin. *Voy. le Recueil des Voyages au Nord par Bernard, Amsterdam*, 1715, *tom. II, pag.* 12. *Voyez aussi le Recueil de Debrys ; India Orientalis, pars II, in fol. Francofurti*, 1619, *pag.* 47.

(*b*) Géographie d'Hubner, Docteur en Droit, à Hambourg, tome 4, édition de Basle, 1757.

(*c*) Les douze milles font six lieues de Paris.

d'une ſeule pierre depuis le bas juſqu'en haut, & paroiſſent comme des murailles ruinées. Cette pierre a des veines de diverſes couleurs, ainſi que le marbre; & donne, en forme d'exudation, une eau qui colore la neige en rouge. Entre ces montagnes naturelles, il s'en élève d'autres, formées par la glace, & auſſi hautes que les premières. La neige, qui couvre toutes ces montagnes, donne une lumière, auſſi vive que le Soleil, dans un temps ſerein. La couleur bleue de ces éminences de glace, coupée par une couleur de feu qu'offre le pied des montagnes naturelles, l'éclat de la neige, les crévaſſes qui ſe trouvent dans les rochers, & qui font une ombre dans cette blancheur, forment un ſpectacle des plus agréables à la vue (*d*).

(*d*) Un gentilhomme Eſpagnol, naturaliſte, ſçavant & curieux, nommé Léonin, ayant fait un voyage au Spitzberg, par ordre du Grand-Chancelier de Dannemarck, à qui il étoit attaché, en donne une autre deſcription. On peut la voir dans l'Hiſtoire naturelle de M. de Buffon, tome II, de

C'est le pays du monde le plus froid : les cadavres ne s'y consomment pas aisément. Un corps qui avoit été enterré dix ans auparavant, ainsi que l'indiquoit une croix placée sur sa sépulture, fut trouvé très-sain : il ne paroissoit aucune altération sur sa figure, ni même dans ses habillemens.

En 1633, les Hollandois laissèrent dans cette Isle sept des leurs, pour prendre connoissance du pays & des avantages qu'on pouvoit en retirer. Ces hommes qui y avoient très-bien passé l'hiver, furent remplacés en 1634 par sept autres, qui moururent tous. Au bout de vingt ans leurs corps furent trouvés encore très-frais (*e*). L'été y est très-court. Pendant trois mois, on n'y distingue point la nuit

---

l'edit. in 12, pag. 95. Cette différence vient apparemment de ce qu'un Espagnol aborda à la Baye de Rehenfelt, dont parle Martenz. Celui-ci dit que c'est la terre la plus basse du Spitzberg, ou plutôt que c'est une carrière d'ardoise dont les tranchants rendent l'accès très-difficile.

(*e*) Voyez l'Atlas historique de Blaeu.

d'avec le jour (*f*), si ce n'est que la lumière du Soleil, pendant le temps de la nuit, ressemble à un beau clair de Lune, & qu'on peut fixer ce premier astre, aussi aisément que le second. Alors on ne voit jamais sur l'horison que la moitié, ou un peu plus, du disque de la Lune (*g*). Pendant trois autres mois, le Soleil ne se montre pas du tout (*h*). La Lune en ce temps paroît pleine, & reste plusieurs jours sur l'horison. Toutes les vingt-quatre heures, un crépuscule éclaire pendant quelque temps, & est aussitôt remplacé par l'aurore boréale (*i*).

(*f*) Notre Voyageur observe que, depuis le 3 de mai, le Soleil parut continuellement sur l'horizon, jusqu'au deuxième d'août, qu'il le vit coucher pour la première fois.

(*g*) On peut en voir la raison dans Varenius, *Geographia generalis*, *lib. II*, *pag.* 359, *édit. Cantbridge*, 1681.

(*h*) Des Anglois qui y passerent l'hiver en 1634, rapportent que le Soleil se coucha le 20 octobre, & ne reparut que le 24 de février 1635. *Varenius : idem pag.* 361.

(*i*) Nous en donnerons la description à l'article du Groenland ci-après.

Malgré la présence continue du Soleil, pendant trois mois, dans ce climat, la chaleur ne s'y fait sentir que très-peu de temps. A la fin de mai, cet astre a si peu de force, & le froid est si piquant, qu'il fait tomber les larmes des yeux. On a vu aussi le 13 juin, les glaces encore si épaisses le long des côtes & à l'entrée des baies, que les vaisseaux ne pouvoient y entrer ; la neige même avoit si peu fondu, que les Rhennes (*k*) ne trouvant pas à paître, étoient tout à fait décharnés. Suivant Martenz, il arrive souvent, lorsque le temps est couvert, qu'il neige & qu'il gèle dans ces trois mois d'été. Il rapporte que le 24 de juillet, la chaleur du Soleil étoit si vive, que le goudron des jointures de son vaisseau se fondit du côté qui étoit à l'abri du vent, & que le vingt-cinq le temps fut fort couvert, & qu'il fit très-grand froid.

(*k*) Espèce de Cerf, qui ne se trouve que dans les pays les plus septentrionaux : on en verra la description à l'article de la Lapponie.

On peut cependant ſe faire une idée de l'été de ce pays-là, par le peu de temps que les plantes mettent à parvenir à leur perfection. Au mois de juin, notre voyageur ne vit aucune verdure ; & , au mois de juillet, il dit avoir vu beaucoup d'herbes en fleurs, & d'autres dont la ſemence étoit déja mûre.

C'eſt ſur les côtes du Spitzberg qu'on va à la pêche des Baleines, & qu'on prend les plus groſſes. Les vaiſſeaux y arrivent ordinairement au commencement de juin, & repartent à la mi-août.

On ne trouve dans cette iſle, ni ruiſſeaux, ni ſources d'eau-douce. La ſeule dont on y faſſe uſage, eſt celle qui provient de la fonte des glaces, & des neiges.

Après avoir donné une idée de ce climat rigoureux, nous allons paſſer à la deſcription des plantes, & des animaux qui s'y trouvent.

Parmi dix à douze plantes que notre obſervateur décrit (*l*), il n'en eſt au-

(*l*) Ces plantes, dont l'exiſtence eſt très-remar-

cune qui offre quelque choſe de ſingulier, ſi ce n'eſt la plante de Roche (*m*).

Elle eſt de la même eſpèce que celle que les Hollandois nomment Wier, & dont le nom Latin eſt *Fucus* (*n*). Cette plante a ſa racine ronde & fibreuſe, qui croît parmi les rochers : ſa tige a plus de ſix pieds de long ; elle eſt jaune, large, & platte comme une feuille : on en voit ſortir pluſieurs feuilles auſſi larges que la tige, & qui ſemblent autant de nouvelles branches ; ces feuilles ſont jaunes : elles ont ſix pieds de long, & la figure d'une langue. Au ſommet de la tige, ſont de petites feuilles longues & étroites, auſſi jaunes, & tranſparentes comme de la

---

quable, ſous un ciel ſi rude, ſont une eſpèce d'Aloès, de la Joubarbe, des Renoncules, &c. *Voyez le Recueil des Voyages au Nord, déja cité, pag. 63 & ſuivantes.*

(*m*) L'original Allemand porte Kliff Kraut. Elle paroît être le *Fucus*, appellé le Baudrier de Neptune.

(*n*) Cette plante eſt du nombre de celles qu'on trouve décrites par M. Linnæus, dans ſa *Flora Lapponica*, pag. 348 & ſuivantes.

colle-forte. Peut-être ces petites feuilles ſont-elles les fleurs de cette plante. Tout près de ces feuilles, il en croît d'autres, qui ſont oblongues & creuſes : celles-ci paroiſſent comme de petites veſſies enflées, & ſont environnées d'autres feuilles plus petites & fort ſerrées. Dans ces feuilles, ainſi enflées, il ne ſe trouve que de l'air, qui cauſe un petit bruit, quand on preſſe ces petites veſſies entre les doigts.

L'opinion commune des matelots eſt que la graine de cette plante produit les Limas de mer; mais il y a apparence, comme le remarque notre voyageur, que ces Limas viennent d'œufs dépoſés ſur les feuilles de cette plante, ainſi qu'on voit dans nos climats les Chenilles s'engendrer ſur les feuilles des arbres, & leur donner la forme de petites bourſes ou veſſies. Quand le vent eſt à l'eſt ou au nord, cette plante eſt toujours roide & sêche; mais quand il règne un vent d'oueſt ou de ſud, elle devient humide & mollaſſe.

Si la rigueur du climat ne laiſſe croître que peu de plantes, il n'en eſt pas

de même des animaux ; on en voit de toutes les eſpèces.

Dans toutes les deſcriptions que nous en donnerons, nous les rangerons toujours en ſix claſſes ; en oiſeaux terreſtres & aquatiques, en quadrupèdes-terreſtres & quadrupèdes-amphibies, en amphibies à qui des eſpèces de nageoires tiennent lieu de pieds, en poiſſons, en reptiles, & en inſectes de terre & de mer.

Parmi les oiſeaux terreſtres du Spitzberg, l'oiſeau de Neige & l'oiſeau de Glace méritent une attention particulière.

Oiseau de Neige (*o*).

Le premier a été ainſi nommé, parce qu'on ne le voit jamais que ſur la neige. Cet oiſeau eſt de la groſſeur d'un Moineau, & reſſemble à la Linotte par la figure, la couleur, le bec, les jambes & les pieds. Sa tête eſt auſſi groſſe

(*o*) *Alauda remigibus albis* : Faun. Suecica ; parag. 194.

que ſon col ; les plumes du dos & des aîles ſont griſes. Il en vient de grandes troupes ſur les vaiſſeaux, & on les prend aiſément à la main. Il paroît cependant que cette familiarité, commune à tous les oiſeaux qui habitent des pays ſtériles, ne leur vient que de la faim. Martenz obſerve que, dès que ceux-ci s'étoient raſſaſiés de la nourriture qu'on leur jettoit ſur ſon vaiſſeau, ils diſparoiſſoient, ou ne ſe laiſſoient plus prendre.

OISEAU DE GLACE.

Cet oiſeau tire ſon nom du ſéjour continuel qu'il fait ſur la glace (*p*). Il eſt à-peu-près de la groſſeur d'un Pigeon. Son plumage paroît doré & jette un éclat éblouiſſant au ſoleil. Notre obſervateur n'en vit qu'un de cette eſpèce, & regrette beaucoup de n'avoir pu le prendre vivant pour le deſſiner. Il ne voulut pas le tirer, de crainte qu'un coup de fuſil ne le fra-

(*p*) M. Linnæus l'appelle *Alca roſtri ſulcis quatuor, oculorum regione temporibuſque albis* : parag. 118.

caſsât, & ne gâtât ſon beau plumage. M. Linnæus dit qu'il fait ſon nid ſur les rochers, & qu'il n'a jamais qu'un œuf.

Tous les autres oiſeaux, qu'on voit au Spitzberg, ſont aquatiques. Ils ont les pieds larges & en cartilages comme les Oies. La plupart ſont oiſeaux de proie, & ne ſont pas auſſi bons à manger que les autres. Leur chair excite des vomiſſemens, à moins qu'on n'ait la précaution de les expoſer à l'air, pendus par les pieds. Cette expoſition leur fait rendre une huile que leur donne la graiſſe de Baleine, dont ils ſe nourriſſent; elle les purifie & leur ôte tout mauvais goût. Ces oiſeaux, excepté les Kirmews & les Strundjagers, font leurs nids ſur des rochers très-élevés, pour garantir leurs petits des Ours & des Renards. Vers la fin de juin, lorſque leurs petits ſont éclos, on en voit de ſi grandes volées au haut des montagnes, qu'elles forment un nuage qui cache le ſoleil, & font une ombre très-conſidérable. Le bruit occaſionné par ces oiſeaux, empêche qu'on ne s'entende parler. Les Kirmews & les Strundjagers

font leurs nids dans de petites isles fort basses, ou dans les vallées sur la mousse.

Les oiseaux qui nous ont paru remarquables sont, le Ratsher ou Conseiller, le Lumb, la Mouette, le Bourguemaître, le Strundjager ou Chasse-merde, le Perroquet-plongeon, le Kirmew, & le Mallemucke.

Le Ratsher ou Conseiller.

Le Ratsher ou Conseiller a été nommé ainsi, à cause de sa beauté & de son air grave & majestueux. Cet oiseau a le bec aigu, étroit & mince; son pied est formé par trois ongles joints ensemble par une membrane noire; ses jambes, peu hautes, sont de même couleur, ainsi que ses yeux. Lorsqu'il vole, sa queue longue & large forme un très-bel éventail. Son corps est bien proportionné, & d'une blancheur qui surpasse celle de la neige. Cette couleur contrastant agréablement avec le noir de son bec, de ses yeux & de ses pattes, en fait un des plus beaux oiseaux du monde. Il se re-

paît de poisson & de fiente de Cheval ou Veau-marin : il se perche même sur le corps de cet animal, quoique vivant. Ces oiseaux sont si peu farouches, qu'on peut les tuer à coups de crosse de fusil.

Le Lumb.

Cet oiseau, qui est gros comme un Canard, n'a de remarquable que sa tendresse pour ses petits. De son nid, situé sur les plus hauts rochers, il les transporte ordinairement dans l'eau, en les prenant dans son bec. Il les aime avec tant de passion, qu'il se laisse tuer plutôt que de les abandonner : lorsqu'on les attaque, il les fait nager près de lui & les couvre de ses aîles.

La Mouette ou Kutgchef.

Le mot de Kutgchef, que cet oiseau semble dire en criant, lui a fait donner ce nom. Il est aussi gros qu'une Mouette ordinaire (*q*). Les matelots le prennent

(*q*) C'est un oiseau fort commun dans les provinces maritimes, & qui est de la grosseur d'un Pigeon.

avec des hameçons amorcés de graiſſe de Baleine, & attachés au bout d'une ligne. Ce qu'on remarque de particulier à l'égard du Kutgchef, c'eſt que le Strundjager (*r*) le pourſuit juſqu'à ce qu'il ait fienté. Alors ce dernier reçoit cette fiente, l'avale adroitement avant qu'elle tombe dans l'eau, & laiſſe le Kutgchef tranquille. Celui-ci nage toujours la tête haute & contre le vent, quelque violent qu'il ſoit. Lorſque les Kutgchefs ſont en troupe, ils ſe preſſent les uns contre les autres, pour mieux réſiſter au vent. De cette manière, ils fendent l'air avec une vîteſſe extraordinaire, & leur vol eſt ferme & aſſuré. Cette eſpèce de Mouette a fort peu de chair, excepté aux cuiſſes & à la poîtrine. Martenz obſerve que c'eſt de-là qu'eſt venu le proverbe, *léger comme une Mouette*.

LE BOURGUEMAÎTRE.

Ce nom a été donné à cet oiſeau

(*r*) Voyez ſa deſcription ci-après.

parce qu'étant le plus gros du Spitzberg, il est considéré comme le Roi de tous les autres. Il a le bec crochu, étroit, épais, jaune & relevé en bosse dans sa partie inférieure; ce qui fait le même effet que s'il tenoit une cerise. Il niche dans les plus hautes fentes des rochers, & hors de la portée du fusil. Il paroît fort terrible aux Mallemuckes. Dès que ceux-ci voient le Bourguemaître becqueter une Baleine où ils sont aussi, ils se laissent mordre par cet oiseau sans lui résister.

LE STRUNDJAGER OU CHASSE-MERDE (*f*).

Le Strundjager est de la grosseur d'une Mouette; & ordinairement son plumage est brun sur le dos, & blanc sous le ventre. Nous avons parlé de cet oiseau ci-devant, à l'article de la Mouette. Le nom de Strundjager lui a été donné de l'inclination qu'il a pour

(*f*) *Sterna rectricibus maximis nigris*: Fauna Suecica, §. 129.

la fiente de ce dernier; & c'eſt la ſeule ſingularité qu'il offre.

LE PERROQUET-PLONGEON.

Parmi tous les oiſeaux du Spitzberg, il n'en eſt point qui ait le bec plus ſingulier que celui-ci. Quoiqu'on lui ait donné le nom de Perroquet, il n'a cependant rien qui lui reſſemble. Son bec eſt fort large, rempli de petites raies de diverſes couleurs, & pointu par-deſſus & par-deſſous. La pointe de deſſus eſt un peu courbée, & celle de deſſous oblique. Ces deux parties du bec ont chacune environ trois pouces de large & autant de long. Au-deſſus & au-deſſous du bec quatre entailles ſe joignant enſemble, repréſentent de chaque côté un demi-cercle. Le vuide qui eſt dans ces entailles offre la même figure. Le plus haut de ces intervalles eſt noir, quelquefois bleu, & auſſi large que les trois autres. Au-deſſous & de chaque côté de ce même intervalle, eſt un trou un peu long; c'eſt ſans doute ce qui forme ſes naſeaux.

L'entre-deux dans la partie inférieure du bec, qui correſpond à celle d'en-haut, eſt un peu plus large. Près de cette partie ſupérieure, du côté de l'œil, eſt un cartilage long, blanchâtre & rempli de trous. Au-deſſus de ce cartilage, & vers le dedans du bec, eſt une eſpèce de nerf, qui s'étend auſſi à la partie inférieure, & qui ſert à ouvrir & fermer le bec. Cet oiſeau a les pattes formées de trois doigts, liés par une peau rouge, & armés chacun d'un ongle extrêmement court, mais très-fort; ſes jambes ſont aſſez courtes & de couleur rouge; ſa marche reſſemble à celle de l'Oie. Un petit cercle rouge entoure ſes yeux. Ce cercle eſt ſurmonté d'une ſorte de petite corne toute droite; au-deſſous de l'œil, eſt encore une autre petite corne noirâtre. Sa queue eſt courte. La partie ſupérieure de ſa tête juſqu'aux yeux eſt noire, le reſte d'un beau blanc, ainſi que le col; un cercle noir ſemble lui faire un collier: ſon dos & le dehors de ſes aîles ſont auſſi noirs; mais le ventre eſt blanc. Ces oiſeaux ſe tien-

nent longtemps ſous l'eau, & ſe nourriſſent de petits poiſſons. Leur chair eſt d'aſſez bon goût.

LE KIRMEW.

Cet oiſeau a le bec fort mince, fort pointu & auſſi rouge que du ſang. Les griffes & la peau de ſes pieds, ſont auſſi de cette couleur. Il paroît fort gros, ſurtout dans le temps qu'il ſe poſe à terre, parce que ſa queue & ſes aîles ſont d'une longeur extraordinaire : mais, après l'avoir plumé, on ne lui trouve pas plus de chair qu'à un Moineau. Le deſſus de ſa tête eſt noir & a la figure d'un capuchon. Tout ſon corps eſt d'une couleur argentée, ou d'un blanc gris, à la réſerve des côtés, du deſſous des aîles & de la queue, qui ſont auſſi blancs que neige. Les plumes des aîles ſont noires d'un côté. Cette diverſité de couleurs dans toutes les parties du corps, rend le Kirmew un oiſeau fort agréable. Ses œufs ſont fort bons, & ont à-peu-près le même goût que ceux de Vanneaux. Le jaune en eſt rouge, & le blanc bleuâtre. Cet

œuf a une de ſes extrémités fort pointue. Le Kirmew vole courageuſement contre ceux qui approchent de ſon nid, les mord, & fait de grands cris.

Le Mallemucke.

Le nom de Mallemucke eſt compoſé de deux mots Allemands, *malle* & *mucke* : le premier ſignifie fou, & le ſecond moucheron. Il a été donné à ces oiſeaux, parce qu'ils ſe laiſſent tuer facilement, & qu'ils s'attroupent comme des moucherons. Il y a beaucoup de variété dans la couleur de ces oiſeaux : les uns ſont tout gris, les autres moitié gris, moitié blancs ; & peut-être cette différence eſt elle celle du mâle à la femelle : notre auteur n'en parle point. Ils volent comme la Mouette, en friſant l'eau, & ne remuant les aîles que fort peu. Lorſqu'ils ſont poſés, ils ne peuvent prendre leur eſſor, s'ils ne trouvent quelque pente, à cauſe de la longueur de leurs aîles. Il n'eſt peut-être pas d'oiſeau plus vorace que celui-ci : dans le temps de la pêche des Baleines, ils ſe

perchent ſur ces animaux, quoique vivants, & ils leur enlèvent de gros morceaux de graiſſe à coup de bec. Leur adreſſe à ſe procurer une grande force, n'eſt pas moins remarquable que leur voracité ; en étendant ſur l'eau leurs aîles qu'ils ont fort grandes, & s'aidant de leurs larges pattes, ils enlèvent, au moyen de ces appuis, des morceaux de graiſſe beaucoup plus peſants qu'on ne pourroit ſe l'imaginer. Tandis que les pêcheurs ſont occupés à dépecer une Baleine, ces animaux viennent en ſi grande bande, qu'on eſt obligé de les chaſſer ; mais ils ſont ſi avides de la graiſſe de cet animal, & ſi ſtupides, que quoiqu'on ſe jette ſur eux à grands coups de bâton, ils ne s'envolent point & ſe laiſſent aſſommer. Il eſt vrai que leurs plumes ſont ſi ſerrées & ſi épaiſſes, qu'il faut plus d'un coup de bâton pour en tuer un. Ces oiſeaux avalent tant de cette graiſſe, qu'on les voit quelquefois s'agiter violemment dans l'eau, pour rendre ce qu'ils ont mangé : ils ne l'ont pas plutôt rendu, qu'ils s'en

rempliſſent de nouveau, juſqu'à ce qu'ils tombent par un excès de ſatiété. * Lorſqu'une baleine eſt bleſſée, on voit une prodigieuſe quantité de Mallemuckes ſuivre la trace de ſon ſang; ſi elle eſt morte, ils ſe repoſent ſur ſon corps, & ſervent à la faire découvrir. Cet oiſeau n'a que très-peu de chair, d'un mauvais goût & fort coriace; on ne peut en manger qu'après avoir pendu l'animal par les jambes, l'eſpace de deux ou trois jours, pour laiſſer écouler l'huile dont il eſt rempli, & l'avoir fait tremper quelques heures dans l'eau douce.

Tous ces différens oiſeaux ne viennent au Spitzberg qu'après l'hiver, & n'y demeurent qu'autant que le ſoleil eſt ſur l'horiſon. Dès que cet aſtre commence à diſparoître, & que le froid augmente, ils s'en retournent: à cet effet, chaque eſpèce s'attroupe à part, & prend ſon vol pour un autre climat.

---

* M. Anderſon a donné une deſcription exacte d'un Mallemucke. *Hiſt. nat. du Groenland*, *p.* 56 & *ſuiv.*

On ne connoît que trois ſortes de quadrupèdes au Spitzberg ; les Rhennes, les Renards & les Ours blancs. Nous donnerons, ainſi que nous l'avons annoncé, la deſcription du Rhenne à l'article de la Lapponie.

LE RENARD.

Il n'y a point de différence entre les Renards du Spitzberg & les nôtres ; ſinon qu'il y a beaucoup de variété dans la couleur des premiers : on en voit de blancs, de gris & de noirs.

L'OURS BLANC.

Les Ours blancs ſont amphibies (*t*), & d'une forme toute différente de ceux qu'on voit ici. Ils ont la tête longue, ſemblable à celle d'un Chien, & le col aſſez allongé ; ils ſont plus agiles, plus déliés que les autres Ours, &

(*t*) Au rapport de tous les voyageurs, ces Ours paroiſſent faire une eſpèce particulière, qui vivent dans l'eau comme ſur la terre. Ils ne ſont pas moins adroits à plonger pour attraper du poiſſon, qu'à ouvrir des foſſes pour ſe repaître de cadavres.

d'une grandeur beaucoup plus considérable. Quelques-uns ont jusqu'à huit pieds de long. Ils aboient comme des chiens enroués. Leur poil est long & aussi doux que de la laine : leur museau, & les griffes dont leurs pattes sont armées, sont noires : la graisse de leurs pattes, lorsqu'elle est fondue, est un bon sudorifique & un remède souverain contre les douleurs de reins ; celle des autres parties du corps est comme du suif, & devient, après qu'on l'a fondue, aussi liquide que de l'huile ; on s'en sert de même dans les lampes. La chair de ces Ours est grasse & blanchâtre, comme celle du Mouton, mais d'un assez mauvais goût. Ces animaux ont la tête si dure, dit Martenz, qu'ils n'étoient pas seulement étourdis par des coups qui auroient pu assommer un bœuf. Ils nagent très-bien, plongent de même, & sentent de beaucoup plus loin qu'ils ne voient. Leurs dents, brûlées & réduites en poudre, sont un bon remède pour rendre au sang sa fluidité. Les plus jeunes se tiennent près des vieux, & se défendent

dent mutuellement jusqu'à se faire tuer plutôt que de s'abandonner. Ils vivent d'oiseaux & de leurs œufs, de Baleines mortes, & de toutes sortes d'animaux, même de ceux de leur espèce. Dès que la nuit de trois mois commence, les Ours disparoissent, & ne reviennent que lorsque le soleil reparoit sur l'horison (*u*). Ils attaquent

(*u*) Plusieurs Auteurs prétendent que cet animal passe ce temps à dormir. Ce qui est certain, c'est qu'on n'a jamais remarqué qu'il fit des provisions pour l'hiver.

Elien & Pline disent qu'un Ours vit quarante jours, en léchant seulement son pied droit.

Aristote & Pline rapportent que l'Ours ne naît pas plus gros qu'une souris, & qu'il croît pendant tout le cours de sa vie. La petitesse des yeux de cet animal semble favoriser cette opinion, qui est aussi celle de M. Perrault. Il faut remarquer, dit-il, que dans tous les animaux, dès que leur formation est apparente, les yeux sont si gros, à proportion du reste du corps, que chaque œil surpasse de beaucoup la grosseur de tout le reste de la tête, de même que la tête surpasse de beaucoup la grandeur du reste du corps. On peut donc juger, par la petitesse des yeux de l'Ours, quelle étoit la petitesse de tout son corps lors de sa naissance; ou bien il faudroit supposer

auſſi les hommes & dévorent ceux qu'ils peuvent ſurprendre. Ces animaux paroiſſent friands de cette chair; ils déterrent un cadavre s'ils viennent à le ſentir. Mr. Erich Pontoppidan, Evêque de Bergen, dit que les femmes enceintes ſont particulièrement de leur goût; qu'ils les ſentent à l'odorat, ou par inſtinct; & qu'ils font tout leur poſſible pour en tirer le fœtus, qui eſt pour eux un morceau très-délicat, ſur tout s'il ſe trouve que ce ſoit un mâle (*x*).

---

une choſe inouie, ſçavoir, que ſes yeux ne ſont pas crus en proportion de ſon corps, comme ils ſont aux autres animaux.

Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire naturelle des animaux, par M. Perrault, grand in folio, pag. 34 & 39.

(*x*) Cette dernière obſervation eſt aſſez ſingulière : elle pourroit mériter quelque attention, ſi les traits de prudence que le même auteur attribue à l'Ours, tels que le talent de ſe ſaiſir du fuſil d'un chaſſeur, & de tirer avec beaucoup d'adreſſe contre ceux qui le pourſuivent; la précaution, lorſqu'il eſt bleſſé, de prendre une groſſe pierre entre ſes pattes, & de ſe précipiter dans l'eau *pour dérober ſa peau au chaſſeur*, &c. ne jettoient beaucoup de dé-

Un autre voyageur (*y*) qui passa l'hiver dans la Nouvelle Zemble, rapporte des exemples terribles de la férocité de ces Ours : trois matelots de son équipage furent déchirés & mangés par ces animaux : ils venoient quelquefois plusieurs ensemble attaquer les Hollandois jusques dans leurs vaisseaux & dans la cabane qu'ils avoient bâtie pour passer l'hiver. La force de cet animal est si grande, qu'on en a vu enlever un taureau, une vache, & les emporter dans ses pattes de devant, en marchant sur celles de derrière (*z*).

fiance sur ses récits. *Voyez le quatrième volume des Voyages modernes, pages* 315 *&* 316.

(*y*) *Barentz, Hollandois.* Nous donnerons la description de l'état cruel où il se trouva, à l'article de la Nouvelle Zemble.

(*z*) *Corneille le Brun.* Voyage en Moscovie, chap. 2, pag. 108, in fol. Amsterdam, 1718.

Olaus Magnus, Archevêque d'Upsal en Suède, *Histor. de gent. septent. lib. XVIII, cap.* 26.

Le même rapporte, au chapitre 30, qu'un Ours enleva un jour une jeune fille assez jolie, qui se divertissoit avec ses compagnes. Cet animal trouva cette fille si fort à son gré, que sa voracité se chan-

Pour achever l'abrégé de l'hiſtoire naturelle du Spitzberg, il ne nous reſte plus qu'à parler des amphibies, tels que nous les avons déſignés, des poiſſons qu'on voit ſur ſes côtes, & des inſectes de mer. On ne nous a laiſſé aucune deſcription des reptiles ni des inſectes de terre.

Ces animaux ſont en très-grand nombre; mais l'obligation que nous nous ſommes impoſée, ne nous per-

---

gea en l'amour le plus tendre & le plus complaiſant, qui lui gagna le cœur de la fille. Ils vécurent plusieurs mois enſemble; & ſans doute que cette fille trouvoit quelque plaiſir dans une aſſociation de cette eſpèce, puiſqu'elle ne revint dans ſa famille qu'après que ſon amant eut été pris par des chaſſeurs. De ce commerce, ajoute notre auteur, il provint un nommé Ulfon, qui fut la ſouche d'une race d'hommes très-ruſés & très-forts. Nous ne ſçavons que croire d'un fait ſi extraordinaire. Le rang & la conſidération dont jouiſſoit notre auteur, ne nous laiſſeroient aucun doute ſur la probabilité d'une aventure ſi merveilleuſe, ſi nous ne trouvions, à chaque page de la même hiſtoire, des traits fabuleux & incroyables, qui annoncent un homme ſimple, bien plus crédule qu'inſtruit. Nous en citerons encore quelques exemples dans la ſuite de cet ouvrage.

met de décrire que ceux qui peuvent intéresser par une forme ou des propriétés singulières. Tels sont les Veaux ou Chiens marins, les Chevaux ou Bœufs marins, dans la première classe. La Baleine, le Poisson à scie, la Licorne, dans la seconde. Le Hanneton marin, & l'Entonnoir de mer, dans la dernière.

LE VEAU OU CHIEN-MARIN (*a*).

Ces animaux ont la tête semblable à celle d'un Chien, les oreilles écourtées, la forme d'un Veau, & six à huit pieds de long (*b*). Leurs quatre pieds, ressem-

(*a*) On leur donne encore en François le nom de Lamentin; en Anglois celui de Sealcs; & en Indien celui de Manati. *Voyez l'Histoire universelle des Voyages de Duperrier de Montfrasier*, *in* 12, 1707, *pag.* 264 & 265. Il dit que les peaux de ces animaux indiquent toutes les variations de la mer.

(*b*) On trouva beaucoup de cervelle à un Veau marin qui fut disséqué à l'Académie des Sciences; ce qui est contre l'ordinaire des poissons. Aussi, loin qu'il en ait la stupidité, on raconte des merveilles de son intelligence. Pline assure qu'on en faisoit voir à Rome qui répondoient quand on les appelloit;

blans à des pattes d'Oies, sont garnis de cinq griffes jointes par une membrane noire. Au-dessous du museau, & sur les yeux, en forme de sourcils, ils ont une barbe & quelques poils; mais rarement plus de quatre en ces derniers endroits. Leur peau est couverte d'un poil court. Ils sont de diverses couleurs & marquetés comme les Tigres. Leurs dents sont aussi affilées que celles d'un Chien, & peuvent fort bien couper un bâton gros comme le bras. Ces animaux vont à terre paître l'herbe, & se reposer (*c*). Leur queue est fort courte. Ils aboient comme des Chiens enroués, & leurs petits miaulent comme des Chats. Lorsqu'on veut les tuer, on les approche sur la glace en faisant

---

& qui de la voix & du geste saluoient le peuple dans les théâtres. Il dit aussi que le poil d'une peau de Veau-marin a la propriété singulière de se hérisser, ou s'applatir, suivant le flux ou le reflux. *Mém. de l'Acad. des Sciences*, *avant* 1699, *Tom. III*, *pag.* 189.

(*c*) Ce sont les *Phocæ* des anciens que Protée menoit paître. *Mém. de l'Acad. des Sciences*, *an.* 1669, *pag.* 84.

de grands cris ; alors ils lèvent le mu-ſeau, & allongent le col comme des Levriers. On leur donne des coups de bâton ſur le muſeau, & ils ſont bientôt étourdis : mais il faut les tuer promptement ; ſans cela, ils ſe relèvent & ſe défendent en mordant. Il y en a même qui courent après ceux qui les attaquent avec autant de vîteſſe qu'une perſonne, quoique leurs pattes de derriere ne leur ſervent qu'à ſe traîner, & qu'ils paroiſſent plutôt ramper que marcher. Outre qu'ils ont une odeur inſupportable, ils lancent encore quelquefois derriere eux une fiente empeſtée, qui fait arrêter ceux qui les pourſuivent. Leur graiſſe ſert à faire la meilleure huile de poiſſon ; leur chair eſt de mauvais goût & très-huileuſe.

Les Veaux ou Chiens de mer ſont de la plus grande utilité à tous les Sauvages du Nord. La chair leur ſert de nourriture ; le ſang de médecine ; la peau d'habillemens, & de cordages pour leurs bateaux. Ils trouvent encore dans les inteſtins, les nerfs, les ten-

dons, les fibres & les os de cet animal; des vîtrages, des voiles, du fil à coudre, de la ficelle & les uſtenciles de leur ménage, de chaſſe & de pêche. On en verra des exemples à la deſcription des Groenlandois.

Le Cheval ou Bœuf-marin, ou Vache-marine.

Le Bœuf-marin reſſemble beaucoup à l'animal qu'on vient de décrire, à l'exception qu'il eſt gros comme un Bœuf. Sa peau a bien un pouce d'épaiſſeur, ſurtout auprès du col. Quelques-uns l'ont couverte de poil rouge, d'autres d'un poil gris, ou jaune. Leur gueule eſt comme celle d'un Lion. Ils ont, à la machoire d'enhaut, deux dents recourbées, peſantes, ſolides, légèrement cannelées, & longues d'un pied, quelquefois de deux, & même davantage. Ces deux dents ſont ſi blanches, qu'elles ont été longtemps auſſi eſtimées que l'ivoire. Les Bœufs-marins ont les yeux fort élevés au-deſſus du nez & bordés de ſourcils, comme les quadrupèdes terreſtres : ces yeux ſont auſſi

rouges que du ſang ; & quand ils ſont fixés ſur quelque objet, ils paroiſſent affreux. Ces animaux ſont furieux & pleins de courage : ils ſe raſſemblent quelquefois en grand nombre ſur la glace, où ils dorment ; mais pendant ce temps, il y en a toujours un qui fait ſentinelle.

» J'ai ſouvent remarqué, dit notre
» Allemand, que lorſqu'on en eſt tout
» proche, il y en a un qui donne un
» coup de dent à ſon voiſin, celui-ci à
» un autre, &c. De cette façon, dans un
» inſtant, ils ſe trouvent tous éveillés ;
» alors ils ſe dreſſent ſur leurs pattes de
» devant, portent des regards affreux
» ſur les chaloupes qui les approchent,
» & ſautent dans l'eau en pouſſant des
» mugiſſemens effroyables. «

Ces animaux ne pouvant pas toujours vivre dans la mer, ils ſe repoſent ſouvent à terre, dans des endroits eſcarpés, ſur leſquels ils grimpent à l'aide de leurs dents. Tant qu'ils ont quelque force, ils ſe défendent réciproquement. S'ils voient un de leur eſpèce pris ou bleſſé, ils vont droit à la chaloupe, ſans

crainte, & s'efforcent d'y entrer pour délivrer le priſonnier, ou pour venger le mal qu'on lui a fait. Ils grincent des dents, & tâchent de mordre en mugiſſant d'une façon terrible : quelques-uns même plongent ſous la chaloupe, & cherchent à la percer avec leurs dents, ou à la renverſer. Tant qu'ils ſont en vie, ils ne quittent point la partie; &, ſi des pêcheurs ſe trouvent dans ce cas, il ne leur reſte d'autre reſſource que la fuite. Les Bœufs-marins les pourſuivent juſqu'à ce qu'ils les aient perdu de vue; cela arrive bientôt, parce que leur grand nombre les embarraſſe les uns les autres. Lorſqu'on a tué un de ces animaux, on lui coupe la tête pour lui arracher les dents. Sa langue, qui eſt pour le moins auſſi groſſe que celle d'un Bœuf, eſt paſſablement bonne, étant bouillie toute fraîche; mais, ſi on la garde deux ou trois jours, elle devient rance & huileuſe.

La Baleine.

Avant que d'entrer dans la deſcrip-

tion de la Baleine, il eſt néceſſaire d'avertir qu'il y en a de bien des eſpèces; & que le mot *Baleine*, ſuivant Bochard, ſignifie en Syriaque, ſeigneur des poiſſons. C'eſt ce qui fait que l'on comprend aſſez ſouvent tous les poiſſons monſtrueux dans la claſſe des Baleines, *in genus Cetacæum*.

Nous ne nous attacherons ici qu'à parler de l'eſpèce de Baleine qui occaſionne les voyages du Nord, & à qui on donne proprement le nom de Baleine.

A l'article du Japon, nous en décrirons une autre eſpèce connue ſous le nom de Cachalot. Celle-ci porte le blanc de Baleine, l'ambre gris; elle a une gueule armée de dents, & ſurpaſſe toutes les autres eſpèces en groſſeur & en longueur.

Ce poiſſon eſt le plus gros & le plus grand de tous les habitans de la mer, & peut-être de tous les animaux. Sa conformation intérieure rend la Baleine tout-à-fait ſemblable aux animaux terreſtres. Elle a le ſang chaud, & reſpire par le moyen des

poumons. C'eſt par cette raiſon qu'elle eſt obligée de venir ſouvent prendre l'air hors de l'eau. Sa figure eſt monſtrueuſe, & repréſente aſſez bien une forme de cordonnier renverſée. Aux deux côtés de ſa mâchoire ſupérieure, ſont de longs poils, qui pendent en forme de barbe, & qui s'ajuſtent obliquement dans la mâchoire d'en bas, comme dans un fourreau, en embraſſant, pour ainſi dire, la langue des deux côtés. Cette barbe a dix à douze pieds de longs ; c'eſt de-là qu'on tire ces côtes de baleine qui ſervent à faire des buſques, des corps d'enfans, &c. Sur ſa tête s'élève une eſpèce de loupe qui a deux trous, l'un vis-à-vis de l'autre, courbés en manière d'S. Lorſque la Baleine eſt bleſſée, c'eſt par ces trous qu'elle fait jaillir l'eau avec une impétuoſité ſi grande, que le bruit qui en réſulte ſe fait entendre auſſi loin que du gros canon, & reſſemble au ſifflement d'une mer agitée. La couleur de ces animaux au ſoleil, eſt fort belle, & les petites ondes qui paſſent ſur leur dos ont l'éclat de l'argent. Il y a des

Baleines toutes blanches, quelques-unes marbrées de noir & de jaune : on en voit d'autres tout-à-fait noires, mais non pas d'un noir égal ; c'eſt-à-dire, que les unes ſont d'un noir luiſant comme du velours, d'autres de couleur de charbon, &c.

Leur grandeur commune eſt depuis cinquante à quatre-vingt pieds (*d*),

---

(*d*) Grand nombre de voyageurs & d'auteurs ſemblent avoir pris plaiſir à nous décrire des monſtres marins, qu'ils appellent Baleines, d'une groſſeur inconcevable.

Strabon parle d'une Baleine, à qui il donne le nom de Phyſetère, de deux cens coudées de long.

Pline & Solin enchériſſent encore ſur ce voyageur, & donnent à quelques Baleines neuf cens ſoixante pieds de grandeur.

L'Archevêque d'Upſal, avec ſa ſimplicité ordinaire, nous peint un de ces animaux d'une groſſeur ſi conſidérable, que l'orbite de chacun de ſes yeux auroit pu contenir vingt hommes aſſis. *Hiſt. de gent. ſeptent. lib. XXI, pag. 739.*

Le Père Fournier, Jéſuite, nous fait le portrait d'une autre Baleine d'une groſſeur énorme : ce récit eſt accompagné de tant de circonſtances, qu'il n'eſt guère poſſible de révoquer en doute la monſtruoſité de ce poiſſon : voici ſes termes. Sous Philippe II,

& on en tire communément ſoixante-dix ou quatre-vingt barrils de graiſſe. Corneille le Brun rapporte qu'un capitaine François, de Bayonne, lui dit avoir pris une Baleine qui avoit des dents de cinq pouces de long, au lieu de côtes (*e*); qu'il avoit rempli ſept barrils & demi du ſel qu'elle avoit ſur le derriere du col : il ajouta qu'on rafinoit ce ſel à Bayonne, pour le tranſporter enſuite en pays étranger; & qu'il avoit une vertu admirable pour éclaircir le teint des femmes & leur donner un certain air de jeuneſſe. Le courage de cet animal ne répond point du tout à

Roi d'Eſpagne, il parut une Baleine qui avoit des aîles, & qui marchoit ſur l'eau comme un navire. Un vaiſſeau lui ayant rompu une aîle d'un coup de canon, ce monſtre entra, avec une rapidité inconcevable, dans le détroit de Gibraltar, en pouſſant des meuglemens horribles, & vint échouer à Valence. Le crâne de ſa tête étoit ſi grand, que ſept hommes pouvoient y entrer, & un homme à cheval ſe tenir dans ſa gueule. On trouva deux hommes dans ſon ventre. On voit encore à l'Eſcurial ſa mâchoire, qui a dix-ſept pieds de long. *Hydrographie in fol. Paris*, 1643, *liv. IV*, *pag.* 240.

(*e*) C'étoit vraiſemblablement un Cachalot.

ſa groſſeur ni à ſa force. Dès qu'il apperçoit un homme, ou une chaloupe, il ſe cache ſous l'eau, & prend la fuite. Mais, lorſque ſa ſureté exige qu'il ſe défende, les hommes & les chaloupes ne l'embarraſſent pas plus qu'un grain de ſable; il fait tout ſauter en mille pièces. Toute la force d'une infinité d'autres poiſſons n'eſt rien en comparaiſon de celle de la Baleine; lorſqu'on l'a dardée, & qu'on la pourſuit, elle fait ſouvent filer pluſieurs centaines de braſſes de cordes (*f*) de cinq à ſix pouces de diamètre; &, nageant avec plus de rapidité qu'un oiſeau ne vole, elle étourdit ceux qui la pourſuivent. Cependant, quelle que ſoit ſa force, elle ne peut nuire à un vaiſſeau, comme bien

(*f*) On peut juger de la force d'une Baleine, par le fait ci-après. Le même Martenz dit que près de ſaint Kilda (petite iſle au de-là de l'Ecoſſe), ayant jetté la ſonde ſur cent vingt braſſes d'eau, par un temps calme, cette ſonde étoit ſi peſante, que vingt hommes avoient peine à la retirer. La ſonde fait un poids d'environ trente à quarante livres, & eſt attachée à une corde groſſe comme le pouce.

des gens ſe le perſuadent. Quand elle y donne un coup de queue, elle ſe fait plus de mal qu'au bâtiment : il arrive cependant qu'elle arrête quelquefois la courſe d'un navire en s'y attachant (g). Les os de cet animal, quoiqu'auſſi durs que ceux de tous les quadrupèdes, ſont poreux comme une éponge, fort creux, & remplis de moëlle. L'intérieur de ces os reſſemble aſſez à des rayons de miel. La partie génitale des Baleines eſt un nerf proportionné à la grandeur de cet animal ; il a ſept à huit pieds de long ; il eſt entouré d'une double peau, & reſſemble à un couteau qui eſt dans ſon étui. La partie de la fémelle ne diffère point de celle des animaux terreſtres à quatre pieds : on diſtingue une ma-

(g) Linſcot rapporte avoir été arrêté, pendant quatorze jours, en pleine mer, par une Baleine qui s'étoit attachée à la quille de ſon vaiſſeau.

Pereira, autre navigateur, confirme le même fait, en obſervant que ſon navire avoit cependant cent pieds de quille. *Hydrograph. du Père Fournier, pag. 731.*

melle avec des trayons, ſemblables à ceux d'une Vache, & de même remplis de lait. On aſſure que, pour s'accoupler, ces animaux ſe tiennent droits, la tête hors de l'eau (*h*). Les fémelles n'ont jamais qu'un ou deux petits à la fois, & on ignore le temps qu'elles les portent. Lorſqu'ils viennent au monde, ils ont environ vingt pieds de long (*i*). Ces animaux ſont tourmen-

---

(*h*) Willougby rapporte à ce ſujet que les Baleines s'étant une fois accouplées, ne manquent pas de ſe faire réciproquement toutes les careſſes qu'inſpire l'amour le plus affectueux, & d'entretenir ainſi leur union conjugale juſqu'à la mort. Il ajoute que, lors de l'accouplement, ces animaux s'embraſſent avec leurs nageoires comme avec des bras, & qu'ils reſtent une demi-heure & quelquefois une heure entière dans les doux raviſſemens de ces tendres étreintes. *De piſcibus, in fol.* 1686, *pag.* 39.

(*i*) En 1620 on vit ſur les côtes de l'Iſle de Corſe une Baleine échouée qui avoit cent pieds de long. Sa graiſſe ſeule peſoit cent trente-cinq mille livres. Comme c'étoit une femelle, on trouva dans ſon ventre un fœtus qui avoit trente pieds de long, & qui peſoit quinze cens livres. *Willougby, pag.* 36, & 37.

tés, ſurtout dans les chaleurs, par des eſpèces de poux, faits à-peu-près comme les écreviſſes: ces inſectes ne ſe tiennent qu'aux endroits où la Baleine ne peut pas ſe frotter. Ils s'y attachent ſi fortement, qu'il faut couper le morceau de la peau pour les enlever. La Baleine n'a rien de bon à manger, qu'un peu de chair vers ſa queue, & la langue, qui n'eſt proprement qu'un gros morceau de graiſſe, dont on peut remplir pluſieurs tonneaux. Un homme qui a ſervi à la pêche des Baleines en 1686, dit avoir mangé de cette chair, & l'avoir trouvée auſſi bonne & auſſi délicate que du lard frais. On croit, avec aſſez de raiſon, ajoute-t-il, qu'elles ne vivent que de petits inſectes, qui paroiſſent ſur la mer, & qui ne ſont pas plus gros que des moucherons. Il eſt certain, du moins, qu'il y a toujours une quantité de ces inſectes marins autour d'elles; & que le paſſage étroit de leur goſier ne leur permet d'avaler que de fort petits animaux, qu'elles ramaſſent avec leur barbe. Ceci ne doit s'entendre que de la Baleine proprement dite.

D'autres voyageurs aſſurent qu'aux environs de Hitland, on prit une Baleine dans laquelle on trouva plus d'un tonneau de Harengs. Cette eſpèce de Baleine eſt connue ſous le nom de Nord-caper, parce qu'elle ſe tient près du Nord-cap, par où paſſent les Harengs lorſqu'ils deſcendent du Pole (*k*). Le Nord-caper a une ruſe remarquable pour ſe nourrir : Après avoir amaſſé, dans un endroit ſerré, autant de Harengs qu'il lui eſt poſſible, en leur donnant la chaſſe ; d'un coup de queue, il excite un tourbillon très-rapide & capable même d'entraîner de petits canots. Cette petite tempête étourdit & comprime tellement les malheureux Harengs, qu'ils ſe précipitent par milliers dans ſa gueule, qu'il tient ouverte ; il les y attire encore, en aſpirant l'eau, qui les porte dans ſon eſtomach, comme dans un gouffre.

Les détails de la façon de pêcher la Baleine, quoique peu agréables, formant

(*k*) Nous parlerons de la façon dont ils arrivent, à l'article de l'Iſlande.

un objet intéressant dans le commerce; nous avons cru devoir les insérer dans un ouvrage où nous voulons faire marcher l'utilité à la suite de l'agrément. On les trouvera à la fin du Spitzberg.

Poisson a scie, ou Xiphias.

Ce Poisson (*l*) est ainsi nommé, d'un os long & large en forme de scie, qui lui sort du museau, & qui a de chaque côté plusieurs dents pointues, comme celles d'une scie. Ces Poissons ont depuis deux jusqu'à vingt pieds de long. Ils sont remarquables par leur antipathie pour la Baleine. Ils s'attroupent autour d'elle, & ne la quittent point, qu'ils ne l'aient tuée. Ils n'en mangent que la langue, & abandonnent tout le reste. Lorsqu'on voit un combat entre la Baleine & le Poisson à scie, on peut en attendre l'é-

(*l*) Les Allemands le nomment *Haaghvisch* ou Gladiateur. On l'appelle encore Espadon, mais improprement; ce dernier porte au lieu de scie un os de même longueur que le Xiphias, mais il est uni & sans dents, large à la racine, & terminé en pointe comme une lame d'épée.

vénement; on est sûr de voir tuer la Baleine, & de la prendre sans aucun danger.

LICORNE-DE-MER, OU NARWAL.

Sans entrer dans une ample dissertation pour prouver que la corne de ce poisson, & dont il a tiré son nom, est une dent, & non pas une corne; nous nous renfermerons dans la description que les voyageurs au Nord nous donnent de l'animal. Il y a toute apparence que ce n'est pas ce poisson que l'Ecriture a en vue dans les différens endroits où elle parle des Licornes. Elle les considère toujours comme des animaux terrestres du Midi ou du Levant. Ce qui peut servir d'ailleurs à faire voir que cette corne est bien plutôt une dent; c'est qu'elle est enfoncée dans la partie gauche de leur mâchoire supérieure, en ligne horisontale; au lieu d'être attachée à son front perpendiculairement comme les cornes (*m*)

(*m*) Willougby paroit être aussi de ce sentiment. *Voyez son Histoire des Poissons*, pag. 43.

des autres animaux (*n*). Cependant, jusqu'à présent, on n'a point encore découvert de Licornes terrestres ; ou si peu de personnes ont dit en avoir vu, qu'on peut regarder cet animal comme fabuleux. La Licorne, dont il est ici question, est aussi grosse qu'un Bœuf, & ressemble par le corps au Veau-marin. Les unes ont la peau noire, les autres d'un gris pommelé ; mais toutes sont blanches sous le ventre. Leur longueur est depuis vingt jusqu'à soixante pieds. Une longue corne, ou plutôt une dent leur sort de la mâchoire supérieure ; elles la tiennent levée en nageant, & l'on en voit quelquefois un grand nombre dans cette situation. Cette dent est faite en ligne spirale ou colomne torse, & diminue de grosseur à mesure qu'elle s'éloigne de sa racine. Elle est proportionnée à la grandeur de l'animal, &

(*n*) Ou, pour parler en terme d'Anatomiste, c'est que cette corne est enfoncée dans la mâchoire par gomphose, comme les dents, au lieu d'être attachée au front par symphise, comme les cornes.

porte jufqu'à quatorze pieds de long (*o*). Ces poiffons vont quelquefois fe coucher fur le rivage, & font alors aifés à prendre. La Licorne eft à la Baleine, ce que le Rhinocéros eft à l'Eléphant; elle fe bat contre elle, & la perce avec fa dent (*p*). On dit même qu'il y a eu des navires qui en ont été heurtés avec tant de force, qu'ils fe font ouverts & ont coulé à fond.

LE HANNETON-MARIN.

Ce poiffon, d'après la defcription qu'en donne notre voyageur, eft tout-

---

(*o*) On attribuoit anciennement de grandes vertus alexitaires à cette corne, qui étoit très-chère & très-eftimée des curieux. On a reconnu, par un grand nombre d'expériences, que fes propriétés fi vantées n'exiftoient que dans la tradition, & qu'elles font les mêmes que celles de la corne de cerf, de chèvre, & de l'ivoire. *Voyag. aux Pays Septent. par la Martiniere : in 12*, *Paris*, 1676, *page* 313.

(*p*) On a trouvé quelquefois fous terre, à une profondeur confidérable, de ces dents, qu'on prenoit pour un ivoire foffile. *Voyez le Monde fouterrain du P. Kircher, liv. VIII, pages* 63 *&* 64, *inf-ol. Amfterdam*, 1664.

à-fait singulier. Il est fait à-peu-près comme une navette, large & épais par le milieu, mince & pointu par les deux bouts, de la grosseur d'un Hanneton. Sa tête est large, ronde, fendue dans le milieu, & garnie de petites cornes, de la grosseur d'une paille. Sur le devant, il a deux rangées de petits boutons, trois de chaque côté : on ne peut distinguer si ce sont des yeux. Sa bouche est jaune & noire. Ce petit poisson est si transparent, qu'on lui voit les entrailles. Tout son corps est de la couleur d'un blanc d'œuf, & se dissout dans les mains.

Poisson glaireux ou Entonnoir de mer.

Cet insecte n'est pas moins remarquable que le premier. Il a, vers le haut, une ouverture, comme une plume d'Oie ; & c'est peut-être sa bouche. Ce tuyau entre comme un entonnoir dans une cavité ; c'est pourquoi notre observateur l'a nommé Entonnoir de mer. De ce trou descendent jusqu'au-delà de la moitié du corps, quatre

quatre raies, deux à deux, directement opposées les unes aux autres; deux coupées en travers, & deux qui ne le sont pas. Les premières ont de largeur environ la moitié d'une paille; les autres sont une fois plus larges, & ressemblent au dos d'un serpent. Du milieu de l'entonnoir partent encore quatre autres raies, qui descendent plus bas que les autres, & aussi semblables au dos d'un serpent. Ces huit raies colorées en rouge, jaune & bleu, font le même effet que l'arc-en-ciel. Cet insecte paroît comme une fontaine qui auroit huit jets-d'eau. Au dedans de l'entonnoir, on voit comme un nuage qui se partage, & qui paroît être les entrailles de l'animal. Tout le corps est aussi blanc que du lait, & pèse environ quatre onces: il se dissout dans les mains, comme le Hanneton-marin; mais sans causer aucun mal. Il diffère, en cela, des Orties de mer d'Espagne; celles-ci s'attachent à la peau, la brûlent, y font venir des ampoules, ou causent des érésipelles.

DE LA PÊCHE
DE LA BALEINE.

De toutes les pêches qui se font dans les mers, celle de la Baleine est sans contredit la plus difficile & celle qui apporte le plus de profit.

Quelque utile qu'elle soit, il s'est passé bien des siècles sans que les hommes aient osé la tenter. C'étoit au temps de Job une entreprise qu'on regardoit si fort au-dessus de leurs forces, que Job même se sert de cet exemple pour leur faire sentir leur foiblesse, en comparaison de la Toute-Puissance Divine. « Homme, enlèveras-tu la Baleine avec l'hameçon? » & lui lieras-tu la langue avec une » corde? Lui passeras-tu un anneau » dans le nez? & lui perceras-tu la » mâchoire avec le fer? La réduiras-» tu à la supplication & à la prière? » Fera-t-elle un pacte avec toi? & se-» ra-t-elle ton esclave éternelle? Te » joueras-tu d'elle comme de l'oiseau?

» & servira-t-elle d'amusement à ta
» servante ? Tes amis la couperont-
» ils en pièces, & tes négocians la tra-
» fiqueront-ils par morceaux ? Rem-
» pliras-tu ton filet de sa peau, &
» de sa tête le réservoir des poissons ?
» Mets ta main sur elle, souviens-toi
» de la guerre & ne parle plus. «

Il paroît que cette pêche a été entièrement inconnue des anciens, & ils ne nous apprennent rien sur cet objet. Si Pline rapporte que l'Empereur Claude a donné le plaisir au peuple Romain d'une espèce de pêche où l'on prit une Baleine, il observe en même temps que ce monstre marin avoit échoué au port d'Ostie; qu'aussitôt qu'on l'apperçut dans le détroit, l'Empereur en fit fermer l'entrée avec des cordes & des filets; & que ce Prince, accompagné des archers de la garde Prétorienne, en fit monter un certain nombre dans des esquifs & des brigantins, qui lancèrent plusieurs dards à cet animal dont il fut blessé à mort: que, dans le combat, il jetta une si prodigieuse quantité de sang

par ſon évent ou tuyau, qu'il en mit à fond l'un des eſquifs. Mais cette hiſtoire eſt rapportée comme un fait rare & ſingulier. Ainſi il demeure toujours pour conſtant que l'uſage de cette pêche n'étoit pas commun.

Rien encore ne le prouve mieux que le peu d'avantage qu'on retiroit d'une Baleine morte. Tuba, Roi de Mauritanie, écrivant au jeune Caïus Céſar, fils d'Auguſte, lui manda qu'on avoit vu en Arabie, (*q*) où elles avoient échoué, des Baleines de ſix cens pieds de long, & de trois cens ſoixante de large. Il ajoute que les marchands Aſiatiques recherchoient avec grand ſoin la graiſſe de la Baleine & des autres poiſſons de mer; qu'ils en frottoient leurs chameaux pour les garantir des groſſes mouches appellées *Taons* qui craignent fort cette odeur. Voilà, ſelon Pline, tout l'avantage que l'on tiroit alors des Baleines.

Le même Auteur fait enſuite men-

(*q*) Geſner, *de Aquatilibus*, lib. IV, pag. 853 in fol. Tiguri, 1558.

tion de quarante-deux ſortes d'huiles ; & l'on n'y trouve point celle de ce poiſſon. On ſçavoit encore ſi peu en tirer parti ſous les règnes de Veſpaſien, de Tite, de Domitien, & de Nerva, que Plutarque rapporte que pluſieurs Baleines avoient échoué en donnant de travers aux côtes de la mer, comme un vaiſſeau qui n'a point de gouvernail ; que lui-même en avoit vu dans l'iſle d'Ancyre ; qu'une entre les autres, que les flots avoient jettée ſur le rivage proche la ville de Brêmes, avoit tellement infecté l'air par ſa putréfaction, qu'elle avoit mis la peſte dans la ville & dans les environs (*r*).

Les Baſques, & ſur-tout ceux qui habitent le pays de Labour, ſont les premiers Européens qui aient entrepris cette pêche, malgré l'âpreté des mers du Nord (*ſ*), & les mon-

(*r*) Voyez l'Encyclopédie, au mot *Baleine*.

(*ſ*) Voyez le recueil des différens traités de Phyſique & d'Hiſtoire naturelle, par M. Deſlandes, tom. II, pag. 98.

tagnes de glace qu'il falloit traverser.

Voici comme on prétend que nos Biscayens du Cap-Breton, près de Bayonne, & quelques autres pêcheurs, ont été engagés à la pêche de la Baleine. Il paroît tous les ans sur leurs côtes, vers l'hiver, de ces Baleines qui n'ont point d'évent, & qui sont fort grasses. L'occasion de pêcher de ces poissons se présenta donc dans leur pays, & ils en profitèrent. Ils se contentèrent de ces Baleines pendant fort long-temps; mais l'observation qu'ils firent ensuite, que ces monstrueux poissons ne paroissent dans les mers de ces pays-là qu'en certaine saison, leur fit naître le dessein de tenter de découvrir leur retraite. Quelques pêcheurs du Cap-Breton s'embarquèrent, & firent voile vers les mers de l'Amérique; & l'on assure que ce fut eux qui découvrirent les premiers les isles de Terre-Neuve, la Terre ferme du Canada, environ cent ans avant les voyages de Christophe Colomb; & qu'ils donnèrent le nom de Cap-Breton, leur patrie,

à une de ces isles, nom qu'elle porte encore (*t*).

Ceux qui sont de ce sentiment ajoutent que ce fut l'un de la nation de ces Biscayens, qui donna avis de cette découverte à Colomb l'an 1492, & que celui-ci s'en fit honneur; d'autres croient que ce ne fut que l'an 1504 que ce premier voyage fut entrepris par les Biscayens, auquel cas il seroit postérieur à celui de Colomb. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'ils découvrirent, dans les mers qui sont au nord de l'Amérique, un grand nombre de Baleines; mais, en même temps, ayant aussi reconnu qu'elles sont encore plus abondantes en Morue, ils ont préféré la pêche de ce dernier poisson. Celle de la Baleine d'ailleurs leur étoit devenue presque dommageable, parce qu'ayant préféré le détroit de Davis aux côtes de Groenland, ils avoient trouvé le détroit, les trois dernières années qu'ils y avoient été,

(*t*) Encyclopédie, au mot *Baleine*.

très-dépourvu de ces poissons. Ce sont eux qui les premiers ont enhardi aux différens détails de cette pêche, les peuples maritimes de l'Europe, & principalement les Hollandois, qui en font un des plus importans objets de leur commerce. Ils y emploient aujourd'hui trois à quatre cens navires & environ deux à trois mille matelots; ce qui leur produit des sommes très-considérables. Ils fournissent seuls ou presque seuls toute l'Europe, d'huile & de fanons de Baleine. Ils envoient tous les ans dans nos ports sept à huit mille barrils d'huile, & du savon à proportion.

L'huile sert à bruler, à faire le savon, à la préparation des laines, des draps; aux Corroyeurs, pour adoucir les cuirs; aux Peintres, pour délayer certaines couleurs; aux gens de mer, pour engraisser le brai qui sert à enduire & spalmer les vaisseaux; aux Architectes & aux Sculpteurs, pour une espèce de détrempe avec du blanc de céruse ou chaux, qui en durcissant fait croute sur la pierre & la garantit des

injures du temps. A l'égard des fanons, leur uſage s'étend à une infinité de choſes utiles : on en fait ainſi que nous avons dit, des buſques, des paraſols, des corps, & autres ouvrages.

Aujourd'hui, les dangers que l'on court à la pêche des Baleines ſont ſi bien prévus, qu'on les compte pour très-peu de choſe. Rien de plus admirable que les moyens inventés par les hommes pour ſervir leurs intérêts ; & rien de mieux raiſonné que l'adaptation qu'ils ſçavent faire de leur induſtrie aux circonſtances les plus dangereuſes.

La pêche de la Baleine eſt une de ces circonſtances. Conſidérons donc un peu de quelle façon des êtres foibles & ſans défenſe oſent attaquer des animaux dont la force & la groſſeur énorme devroient les faire fuir, au lieu de les attirer.

Lorſque l'on eſt arrivé à l'endroit où ſe fait le paſſage des Baleines, on commence par bâtir le fourneau deſtiné à fondre la graiſſe & à la convertir en huile. Le navire ſe tient tou-

jours à la voile. A ses côtés, sont les chaloupes prêtes à voguer au premier cri d'un matelot qui est en vedette au haut du mât de hune. Dès qu'il apperçoit une Baleine, il en donne avis aux gens de l'équipage, qui se dispersent aussitôt dans les chaloupes, munis de cordages, de coutelas, de lances & de harpons. Sept à huit cens chaloupes se trouvent ordinairement dans le même quartier pour cette pêche (*u*).

Les lances sont composées d'un fer d'environ quatre pieds, & d'un manche de bois du double à peu près de longueur.

Le harpon, aussi de fer, est de figure triangulaire semblable à une flêche. Le dos en est épais comme un couperet, afin qu'il ne puisse pas couper par ce côté, ni se détacher aisément, si la Baleine cherchoit à s'en débarrasser. Le cas arrivant, les gens d'une autre chaloupe lui lancent un

(*u*) Recueil des Voyages au Nord, de Bernard, tom. I, pag. 73.

harpon, & elle appartient aux derniers.

La longueur de ce harpon eſt de trois pieds : il a un manche de bois plus épais par le haut que par le bas, & creux comme un entonnoir. A ce moyen, le harpon étant plus lourd par le bas que par le haut, ſa pointe tombe toujours perpendiculairement ſur le poiſſon.

On attache cet inſtrument à une corde de ſix à ſept braſſes de long & d'environ un pouce de groſſeur, faite du chanvre le plus fin, & non goudronnée. Cette harpoire qui tient au fer près du manche, eſt liée par une bonne épiſſurre à un funin d'environ cent vingt braſſes, bien goudronné, & fait d'un chanvre gros & rude.

Les meilleurs harpons ſont ceux d'acier, trempé de manière qu'ils puiſſent ſe plier ſans ſe rompre. Le temps le plus favorable pour lancer le harpon, eſt lorſque la Baleine rejette l'eau, ou quand la mer vient briſer contre les glaces. Le bouillonnement de l'eau & le ſifflement des

vagues, empêchent que les Baleines, qui ſe plaiſent dans ces endroits où elles ſe frottent contre les glaçons, n'entendent le mouvement des rames; mais, lorſque la mer eſt calme, il eſt très-difficile de les approcher.

Eſt-on arrivé à portée d'une Baleine? le harponneur, debout ſur le devant de la chaloupe & tenant le harpon de la main gauche avec la première des deux cordes, le lance avec violence de la droite. Le grand point eſt de l'attraper au-deſſous de l'ouie, ou dans l'endroit du dos qui eſt le plus gras. La raiſon en eſt qu'outre que ces endroits ſont les plus ſenſibles, ce ſont ceux où le harpon entre le plus aiſément. La tête offre beaucoup moins de priſe: les os y ſont très-durs, & il ne s'y trouve que fort peu de graiſſe. La précaution avec laquelle la Baleine la préſente, lorſqu'elle eſt vivement pourſuivie, donne lieu de croire qu'elle n'ignore pas que cette partie eſt la plus propre à réſiſter aux coups (*x*).

(*x*) Recueil des Voyages au Nord, tom. II, pag. 176.

On s'efforce auſſi de la percer avec les lances aux parties naturelles, parce qu'elle y eſt extraordinairement ſenſible; & l'on a même obſervé qu'un coup de lance dans cet endroit, lorſqu'elle eſt prête à mourir, lui fait trembler tout le corps.

La Baleine, étant bleſſée, plonge avec une telle force que le bord de la chaloupe inclinée ſe trouve au niveau de l'eau; &, comme elle eſt entraînée fort loin & plus vîte que le vent, elle ſeroit en très-grand danger d'être ſubmergée; ſi l'on ne laiſſoit filer la corde avec une extrême attention; car il faut qu'elle file préciſément par le milieu de la chaloupe, autrement elle couleroit bas. On doit avoir auſſi la précaution de mouiller continuellement l'endroit où coule la corde, de peur que la rapidité du mouvement ne lui faſſe prendre feu. Si-tôt que le harpon eſt lancé, tous ceux qui ſont dans la chaloupe abandonnent leurs rames, & ſont face à la Baleine. Un d'entre eux ſur le derrière de la barque la dirige avec l'aviron di-

rectement du côté où elle file ; & veille sur les matelots, afin qu'ils s'approchent ou s'éloignent de la Baleine : les autres sont occupés à lâcher la corde ; &, quand ils n'ont pas la force de la retenir, ils la roulent autour du banc. Plusieurs chaloupes suivent, ayant chacune quatre à cinq paquets de funin de cent à cent vingt brasses de long, roulés avec beaucoup de précaution, crainte qu'ils ne se mêlent en filant. Lorsque la corde d'une chaloupe ne suffit pas, on y attache celles des autres.

Une Baleine frappée du harpon rejette l'eau avec une telle force, qu'on peut l'entendre de plus d'une lieue ; mais, lorsqu'elle a perdu son sang, elle ne la jette plus que par goutte. Cette eau est mêlée d'une sorte de graisse qui surnage comme de l'écume, & que les Mallemulkes viennent avaler avec beaucoup d'avidité. Ce bruit, semblable à celui d'une bouteille vuide que l'on tiendroit sous l'eau pour la remplir, est une preuve que sa mort est prochaine.

Il y a des Baleines qui, dès qu'elles ont été frappées, font rejaillir leur ſang juſqu'à ce qu'elles meurent, & en couvrent toutes les chaloupes. Quelques-unes, qui ont été bleſſées mortellement, s'échauffent par les efforts qu'elles font, à un tel degré, qu'elles ſont couvertes d'une ſueur que les oiſeaux de mer viennent becqueter pendant qu'elles ſont en vie.

La plaie qu'a reçue la Baleine, jointe aux efforts que font les matelots, l'oblige de revenir ſur l'eau. Quelquefois elle ne paroît qu'étonnée, mais ſouvent auſſi elle eſt furieuſe; & alors, battant de la queue & des nageoires avec une violence terrible, les chaloupes ſont en très-grand danger : les femelles, ſurtout lorſqu'elles ſont pleines, ſe défendent bien plus long-temps que les mâles. On tâche cependant de lui lancer un ſecond & un troiſième harpon. Toutes les chaloupes, qui accompagnent celle d'où le premier a été lancé, attendent que la Baleine remonte, pour la percer à coups de lances. On la tient

à flot par pluſieurs endroits ; & c'eſt alors qu'on la frappe à coups de coutelas, & qu'on enfonce dans ſa graiſſe des lances que l'on remue de côté & d'autre pour agrandir le trou. La perte de ſon ſang eſt ſi conſidérable, que, par tout où elle paſſe, la mer en eſt rougie. Si la Baleine enfonce, ce moment eſt le plus périlleux ; car toutes les chaloupes (excepté celle qui a lancé le harpon, & qui quoique entraînée par la Baleine s'en trouve ordinairement fort loin) venant la frapper de leur lance, en ſont extrêmement près, & ne peuvent guère éviter d'en recevoir des coups de queue d'autant plus dangereux, qu'un ſeul ſuffit pour briſer la barque & faire noyer les pêcheurs.

Quand la Baleine coule à fond, on tire la corde, &, par la peſanteur, on juge de la force qui reſte à cet animal. Lorſqu'elle eſt aſſez lâche pour ne pas faire pencher la chaloupe, on la tire peu à peu ; & l'on obſerve de la remettre en rond, afin qu'au cas que la Baleine veuille encore la ti-

rer, elle puiſſe filer ſans s'embarraſſer.

Lorſqu'on tue une Baleine à coups de lances, on tire auſſi les cordes, juſqu'à ce qu'on ſe ſoit approché du poiſſon, mais à une diſtance qui n'empêche pas les autres chaloupes de l'attaquer : alors on à grand ſoin que les cordes de chaque chaloupe ne ſoient pas coupées toutes à la fois, parce que les Baleines les plus graſſes s'enfoncent quand elles ſont mortes, au lieu que les maîgres flottent au niveau.

Quand la Baleine fuit à fleur d'eau, on obſerve de ne pas lui lâcher trop de corde; parce que, ſi elle faiſoit beaucoup d'efforts en ſe débattant, elle pourroit l'accrocher à quelque rocher, & alors ſe débarraſſer du harpon: mais, ſi par ces mouvemens la corde s'entortille autour de ſa queue, le harpon en devient plus ferme, & l'on ne craint pas qu'il la quitte.

Si la Baleine meurt avant que d'être amarrée, on coupe les funins, de peur que le poids de ſon corps, qui va d'abord à fond, n'entraîne les chaloupes avec elle; & alors on perd la Ba-

leine avec tout ce qui y est attaché. Pour prévenir ces accidens, on la suspend par des funins, dès qu'on s'apperçoit qu'elle tire à sa fin ; & on la conduit à un des côtés du bâtiment auquel on l'attache avec de grosses chaînes de fer, pour la tenir sur l'eau.

Les Baleines mortes qui flottent sur l'eau seroient fort faciles à prendre, si le séjour qu'elles y font ne les corrompoit bientôt, & ne leur faisoit exhaler une odeur tout-à-fait insupportable. Plus une Baleine reste dans l'eau, plus elle s'élève. Il y en a qui nagent un pied au dessous de l'eau, d'autres dont on voit la moitié du corps, mais alors elles ne tardent pas à crever avec un bruit extraordinaire.

Lorsqu'il y a beaucoup de petits glaçons qui se serrent les uns les autres, il est difficile & dangereux de poursuivre la Baleine ; car, dès qu'elle apperçoit de la glace, elle ne manque pas de s'y réfugier. Alors le harponneur tire la corde ; s'il la trouve pesante, il en fait filer davantage ; si elle s'enfuit en ligne droite, elle

entraîne toutes les chaloupes ; ſi elle ſe cache ſous un gros glaçon & que la glace ſoit ſpongieuſe, en ſorte que la Baleine puiſſe reprendre haleine, le harponneur prend ſon couperet ; & ſi la corde n'eſt pas aſſez longue pour la lâcher davantage, on la retire tant qu'on peut, & il la coupe avec perte du reſte & du harpon qui demeure dans le corps de la Baleine. Cette perte eſt quelquefois d'autant plus conſidérable, que la Baleine emporte toutes les cordes de quatre à cinq chaloupes, & quelquefois davantage.

Il arrive ſouvent que la Baleine tire les chaloupes avec une telle force, qu'elles vont ſe briſer les unes contre les autres & contre les glaçons.

Auſſitôt que la Baleine a été amenée à côté du bâtiment, & amarrée par de groſſes chaînes, les charpentiers montent deſſus avec des bottes qui ont des crampons de fer aux ſemelles, crainte de gliſſer ; &, de plus, ils tiennent au bâtiment par une corde qui les lie au travers du corps. Ils tirent alors leurs couteaux, qui ſont

à manches de bois & faits exprès ; & à meſure qu'ils enlèvent le lard de la Baleine ſuſpendue, on le porte dans le bâtiment, & on le reduit en petits morceaux qu'on met dans la chaudière, afin qu'ils ſoient plus promptement fondus ; deux hommes les remuent ſans ceſſe avec de longues pelles de fer, qui hâtent leur diſſolution. Le premier feu eſt de bois : on ſe ſert enſuite du lard même qui a rendu la plus grande partie de ſon huile, & qui fait un feu très-ardent. Après qu'on a tourné & retourné la Baleine, pour en ôter tout le lard, on en retire les barbes ou fanons cachés dans ſa gueule, & qui ne ſont pas au dehors, comme pluſieurs perſonnes ſe l'imaginent. L'équipage de chaque bâtiment a la moitié du produit de l'huile ; & le Capitaine, le Pilote, avec les charpentiers, ont encore, par deſſus les autres, une gratification ſur le produit des barbes ou fanons.

DE

L'ISLE MAYEN.

CETTE Isle ne mériteroit pas assurément de nous arrêter, vu son peu de conséquence, si elle n'étoit remarquable par une montagne extrêmement élevée, & par un phénomène des plus singuliers, qu'on y a observé il y a quelques années. Elle tire son nom du Capitaine Jean-Jacobs May, Hollandois, qui la découvrit en 1614 (*a*). Son étendue n'est que de huit à dix lieues du sud-ouest au nord-est. Sa largeur varie suivant la hauteur où l'on aborde. En quelques endroits, elle peut avoir deux ou trois lieues de large, & en d'autres un quart de lieue.

(*a*) Géographie Lat. de Baudran, pag. 520. Voyez aussi l'Atlas de Blaeu, vol. I, pag. 23.

Elle ſe rétrécit à meſure que l'on avance du nord-eſt au ſud-oueſt. Cette iſle eſt entièrement couverte de rochers, plus ou moins élevés, mais abſolument nuds & ſtériles. Elle étoit autrefois très-fréquentée par les Européens, qui alloient à la pêche des Baleines dans ces parages : mais aujourd'hui que ces animaux ont abandonné ces côtes, on n'y aborde que rarement pour ſe mettre à l'abri des gros temps, ou pour chercher des ſecours contre le ſcorbut.

La côte orientale de cette iſle, au rapport des navigateurs, eſt environnée de glaces toute l'année, juſqu'à dix milles en mer. A la difficulté du paſſage près de cette côte, ſe joint encore le danger auquel on eſt expoſé par un vent terrible, qui vient d'une montagne nommée *Béerenberg*, c'eſt à dire *Montagne des Ours*.

Cette iſle paroît être un gros fragment de terre détaché du continent, ou produit par des feux ſouterreins, ou quelqu'autre accident extraordinaire. Elle eſt inhabitée, & tout à

fait inhabitable. Au nord de cette isle, on voit le Mont des Ours, ainsi appellé à cause de la grande quantité de ces animaux qu'on y observe en tout temps. Il est si élevé que sa cime se perd dans les nues ; & que, dans un temps serein, au rapport de tous les marins, on le découvre à la distance de trente-deux lieues. Cette montagne est toute nue comme les autres, & son sommet est éternellement couvert de glaces & de neiges. Elle contient tout l'espace qu'il y a entre les deux côtes orientales & occidentales, & c'est en cet endroit qu'est la plus grande largeur de l'isle. Il ne s'y trouve ni herbes, ni broussailles, ni terre pour servir de matrice aux végétaux. Au pied de cette montagne seulement, il se forme une croute mince de terre, ou plutôt de fiente d'oiseaux de proie, dont il se tient là des quantités prodigieuses, pour donner la chasse aux Crabes de mer, très-fréquents dans les bas fonds qui environnent cette isle. Cette fiente, par une providence admirable, produit

beaucoup de ceuillerée, d'ozeille & d'autres herbes médecinales & très-ſalutaires aux marins qui paſſent ici dans leur voyage de Groenland.

Le récit d'un incendie ſingulier, arrivé en 1732, va terminer cet article. Ce phénomène pourra à la fois amuſer les naturaliſtes, & fournir un ſujet d'exercice aux phyſiciens. Voici comment le rapporte M. Anderſon, dans ſon Hiſtoire naturelle de l'Iſlande.

Un Capitaine de vaiſſeau de Hambourg, nommé Jean-Jacques Laab, allant en Groenland, & étant à l'ancre, à cauſe du vent contraire, à trois lieues au ſud de la Montagne des Ours, vit le dix-ſept mai des flammes d'une longueur prodigieuſe, qui s'élevoient du bas de la montagne en ſe diſperſant de tous côtés comme des éclairs très-vifs. Cet incendie étoit en même-temps accompagné de détonnations ſouterreines & terribles. Un brouillard très-étendu & fort épais ſembla mettre fin à ces accidens. Le Capitaine fut ſaiſi d'une frayeur mortelle, ne pouvant quitter l'endroit où

il

il étoit détenu par le vent, & ne sçachant que penser sur les suites que pourroit avoir cet incendie à l'égard de son vaisseau. Cependant ce feu ne dura que vingt-quatre heures. La montagne ne s'ouvrit point, & ne jetta aucune pierre ni matiere combustible, mais une fumée noire & épaisse continua jusqu'au vingt-un du mois. Le vent ayant alors changé, le vaisseau gagna promptement le large. Il étoit à peine à quinze lieues de cette isle, que Laab fut de nouveau effrayé par une quantité énorme de cendres que le vent jettoit derrière lui, & dont les voiles & le pont de son vaisseau furent bientôt couverts & teints en noir (*b*). Il craignit d'abord

(*b*) Tandis que nous nous occupons de faits extraordinaires, nous allons en joindre un de cette espèce, qui ne peut manquer de faire plaisir. C'est un prodige inoui qui n'a peut-être jamais eu de pareil, & qui semble cependant n'avoir été qu'un jeu de la nature.

Dans le territoire de Naples, il arriva, par un tremblement de terre des plus terribles, qu'une

que ces cendres n'eussent amené avec elles quelques charbons ardens, ou minéraux enflammés, qui auroient pu mettre le feu au vaisseau ; mais les ayant trouvé froides à l'attouchement, & n'y voyant rien de combustible en les approchant du feu, il reprit courage, & les fit enlever avec de l'eau. Tout l'équipage s'y occupa pendant plus de cinq heures, avant qu'on pût venir à bout de nétoyer le vaisseau qui

---

montagne entière, remarquable par les vignes dont elle étoit couverte, fut tout d'un coup transportée de sa place en une autre, éloignée de la première de plus de mille pas, sans qu'il restât aucun gouffre intermédiaire entre ces deux endroits, ni aucun vestige de ce changement. Cette translation subite, au rapport de l'auteur, causa un procès très-long entre les propriétaires du terrein d'où elle avoit été enlevée, & ceux de l'endroit où elle avoit été portée. On agita aussi, long-temps, à qui l'on devoit demander les redevances dues au domaine royal à chaque mutation de propriété, sçavoir si c'étoit au premier possesseur du lieu où avoit été d'abord située la montagne, ou au second possesseur de celui où elle venoit d'être placée. *Monde souter. du P. Kircher, liv. IV, pag. 2-1.*

en recevoit de temps-en-temps de nouvelles charges, tant qu'il fut ſous le vent. » On m'apporta (ajoute M. » Anderſon) un peu de cette cen- » dre, je la trouvai d'un gris clair, » & fort douce à l'attouchement. » L'ayant miſe ſous le microſcope, » elle parut remplie de petits grains de » ſable, ou plutôt de petits mor- » ceaux de pierre briſée. «

Un autre Capitaine de vaiſſeau, appellé Alicke Payens & compatriote du précédent, paſſa quinze jours après dans cet endroit. Ayant entendu parler de cette avanture, il aborda à l'iſle, & eut aſſez de courage pour viſiter l'endroit incendié. Il remarqua que la montagne n'étoit crevée en aucun endroit, & qu'elle n'avoit rien jetté que des cendres, dont tout le terrein étoit couvert à deux lieues à l'entour. On y entroit juſqu'à mi-jambe. Comme il ne découvroit rien de nouveau, il s'en retourna fort fatigué à ſon bord.

DU

GROENLAND.

CETTE terre (*a*) eſt bornée au midi par l'océan ; à l'orient, par la mer glaciale ; à l'occident, par la mer & les détroits de Hudſon & de Davis, qui la ſéparent de l'Amérique. Comme on ignore juſqu'où s'étend la mer de Hudſon, on eſt en doute ſi le Groenland ne va pas ſe joindre à l'Amérique vers le nord-oueſt, & l'on ne peut déterminer ſon étendue : on ſçait ſeulement que ce pays commence au Cap-Farwel, à la hauteur de 60 degrés $\frac{1}{2}$ & s'étend au de-là du

(*a*) Relation du Groenland, par la Peirère, adreſſée de Coppenhague en 1646, à M. La Motte le Vayer, imprimée à la Haye, en 1715.

80[e]. (*b*), ce qui fait plus de cinq cent lieues de long.

L'origine des peuples de ce pays est tout à fait inconnue. A l'égard de l'époque de la découverte qu'on en a faite, voici ce que rapportent les Chroniques Danoises & Islandoises.

PREMIERE DÉCOUVERTE DU GROENLAND.

Un gentilhomme de Norvége nommé Torwalde, & son fils Erric surnommé le Rousseau, ayant commis un meurtre dans leur pays, s'enfuirent en Islande, & Torwalde y mourut. Erric, homme violent & colere, tua de nouveau un homme dans cette isle. Pour échapper au supplice dont il étoit menacé, il prit la résolution de s'enfuir dans une terre qu'on lui dit avoir vue à l'ouest de l'Islande, à quatre ou cinq jours de navigation. Erric aborda à une petite isle, & passa ensuite dans

(*b*) Géographie d'Hubner, *tom. IV*, *pag.* 604.

le continent (*c*) qu'il nomma Groenland, c'eſt-à-dire pays-verd, à cauſe de la verdure de ſes pâturages (*d*). Trois ans après ſon arrivée dans ce pays, Erric retourna en Iſlande, & ſe réconcilia avec les Iſlandois. Il leur rapporta que la terre qu'il avoit découverte avoit beaucoup de bétail & d'excellents pâturages; que la chaſſe & la pêche y étoient très-abondantes. Enfin, il leur fit de ſa conquête une peinture ſi avantageuſe, qu'un bon nombre d'Iſlandois ſe déterminerent à l'y ſuivre.

Cette colonie s'établit ſur les côtes orientales du Groenland, les plus voiſines de l'Iſlande. Quelque temps après le fils d'Erric, nommé Leiffe, étant allé en Norvège, parla au Roi de la bonne terre que ſon père habitoit. Ce ſouverain, qui depuis peu s'étoit fait

(*c*) Entre le 66e & le 67e degré.

(*d*) Bleffkenius, qui a abordé au Groenland, dit au contraire qu'on l'a appellé Pays-verd, par *antiphraſe*, parce qu'il ne produiſoit aucune verdure; *Deſcriptio Iſlandiæ, pag.* 22 *&* 59.

chrétien, retint Leiffe à sa cour tout l'hiver. Il le fit instruire dans la religion chrétienne, le fit baptiser, & le renvoya l'été suivant vers son pere, accompagné d'un prêtre pour instruire les nouveaux colons. Ce prêtre remplit très-bien sa mission, & baptisa Erric & tout son peuple.

Le zèle de ces néophites s'étant accru en même temps que leur nombre, ils bâtirent quelques villes, plusieurs couvents, & grand nombre de paroisses (*e*). Garde fut la principale de ces villes, la capitale du Groenland, & le siège de ses Evêques (*f*).

(*e*) La Chronique Danoise dit qu'il y a eu dans ce canton un Evêché, trente Couvents, douze Paroisses, & cent quatre-vingt-dix Villages.

(*f*) Le docteur Hubner, dans sa Géographie, pag. 604, ne place la découverte du Groenland qu'en l'an 982. Nous n'avons pu adopter cette date, puisqu'il existe des monumens qui la font remonter beaucoup plus haut.

Le continuateur de Pufendorff cite un acte de Louis le Débonnaire, daté d'Aix-la-Chapelle, du 15 mai

Dès ce temps-là cependant, le Groenland avoit ses habitans originaires. Un nommé Ivert-Bert, maître d'hôtel d'un évêque du Groenland,

---

834, où il est dit nommément que Jésus-Christ a été annoncé dans l'Islande & le Groenland. Ces lettres patentes par lesquelles Louis le Débonnaire érige Hambourg en Archevêché, sont adressées à Ansgarius, François, que l'Empereur constitue Métropolitain de tout le Nord: *Tom. VIII, pag.* 520.

Pontanus rapporte tout au long ces lettres patentes. Voici ce qu'on lit sur ce sujet. *Idcirco Dei ecclesiæ filiis præsentibus scilicet & futuris certum esse volumus, qualiter divina ordinante gratia nostris in diebus aquilonaribus in partibus scilicet, in gentibus Danorum, Sueonum, Norvagorum, Groenlandorum, Helsinglandorum, Islandorum, Scritfinorum, & omnium septentrionalium nationum magnum cœlestis gratia prædicationis sive acquisitionis patefecit ostium. Data idus Maii, anno* 821, *Imperii Romani Ludovici piissimi Augusti, indictione XV, anno D. N. J. C.* 834.

Le même Historien donne aussi la Bulle de Grégoire IV, datée de 835, confirmative de ces lettres. *Rerum Danicarum historia,* in fol. Amsterdam, 1631, pag. 97 & 98. Voyez aussi l'Histoire Ecclésiastique de M. Fleury, tom. X, pag. 367, édit. de 1704; & le Recueil des Historiens des Gaules, in-fol. tom. VI, pag. 221.

rapporte, dans une relation qu'il a donnée de ce pays, que les Skrelingres ravageoient fréquemment la colonie Norvégienne ; qu'il fut du nombre de ceux que le juge nomma pour aller leur donner la chaſſe. Ce relateur, peut-être bon maître-d'hôtel, mais très-mauvais écrivain, dit qu'ils trouverent quantité de bétail, qu'ils en prirent autant que leur navire en put porter, mais qu'ils ne virent perſonne. Chez les Skrelingres, ajoute-t-il, il ſe trouve des brebis, des chèvres, des bœufs, mais point de peuple, ni chrétien ni payen.

PERTE DU GROENLAND.

Le petit état d'Erric occupoit un terrein d'environ trente ou quarante lieues de circonférence (g). Il payoit un tribut annuel aux rois de Norvège qui avoient défendu à leurs ſujets d'al-

(g) La Chronique Danoiſe lui donne la même étendue qu'à un évêché de Dannemarck. Ils ne ſont pas plus conſidérables qu'en France.

ler au Groenland, sous peine de la vie. En 1348, une grande peste, appellée *peste-noire*, ayant fait périr une multitude d'habitans des contrées septentrionales, les voyages en Groenland commencerent à devenir fort rares. Ils cesserent même tout-à-fait sous le regne de la Reine Marguerite, qui avoit réuni les couronnes de Dannemark & de Norvège. Voici ce qui y donna lieu. En 1389, les tributs que le Groenland payoit à la reine, n'étant pas arrivés, des marchands furent accusés de les avoir enlevés. Sur cette accusation ils furent arrêtés & condamnés à être pendus. Ils obtinrent cependant leur élargissement, en jurant sur l'Evangile qu'ils avoient été jettés par la tempête sur les côtes du Groenland, & qu'ils n'avoient pas touché aux tributs destinés à la reine. Peu de tems après, Marguerite fit partir, pour cette terre, quelques navires, dont on n'eut aucunes nouvelles. Ces deux événemens, joints aux peines rigoureuses renouvellées contre ceux qui iroient dans cette contrée

ſans congé, intimiderent ſi fort les marchands & les matelots, que perſonne n'oſa ſe hazarder à faire ce voyage. La Reine, alors engagée dans les guerres de Suède, ne s'occupa plus du Groenland, & ne ſongea pas à y envoyer. C'eſt ainſi qu'on a perdu la connoiſſance de ce pays (*h*), quelques efforts qu'on ait faits depuis pour le découvrir.

Le Capitaine Frobisher, Anglois, fut le premier qui aborda au Groenland environ deux cens ans après le dernier voyage des Norvégiens, en 1576, 1577 & 1578. Suivant M. Ellis, voici ce qui occaſionna les différens voyages de Frobisher. Parmi quelques curioſités que ce navigateur avoit rapportées du premier, il ſe trouva un morceau de pierre noire, qui fut donné comme une choſe de peu de valeur à la femme d'un des intéreſſés en cette

(*h*) C'eſt à dire du Canton qu'occupoit la Colonie Norvégienne.

expédition. Elle s'avisa de la faire rougir au feu, & l'ayant éteinte dans du vinaigre, elle y remarqua des points brillants comme de l'or. On essaya la pierre, tous les raffineurs déclarerent que c'étoit de la mine d'or. Il n'en fallut pas davantage pour engager à retourner dans un si bon pays; & bientôt on fit des préparatifs pour un second voyage dont on conçut les plus grandes espérances. Frobisher trouva sur la côte orientale, à 63 degrés 8′ de latitude (*i*), le détroit qui porte son nom. Il le remonta jusqu'à trente ou quarante lieues, & crut qu'il traversoit le continent. Mais il paroît qu'il s'est trompé; du moins si ce passage a existé, il se trouve fermé aujourd'hui par une grande quantité de glaces. Les habitans du lieu où il prit terre, attaquerent d'abord les Anglois; mais ils ne tinrent pas long-temps, & s'enfuirent dans les

(*i*) Voyage à la Baye d'Hudson, traduit de l'Anglois, de M. Ellis, *tom. I*, *pag.* 14.

montagnes. Trois de ces Sauvages ayant été bleſſés, grimperent ſur les pointes les plus élevées des rochers, & ſe précipiterent dans la mer. Frobisher remarqua que les maiſons que ces barbares avoient abandonnées, n'étoient que des tentes faites de peaux de veaux-marins, étendues ſur quatre groſſes perches, & couſues fort adroitement avec des nerfs ; que toutes ces tentes avoient deux portes, l'une du côté du ſud, & l'autre du côté de l'oueſt. Il emmena une femme enceinte & un petit enfant qui étoient reſtés dans ces cabanes, avec une vieille fort hideuſe. Cette vieille, dont les Anglois ne voulurent pas ſe charger, fit tous ſes efforts pour empêcher l'enlevement de la jeune femme, & pouſſoit des hurlemens épouvantables. Frobisher s'arrêta quelque temps dans une iſle pour faire remplir trois cens tonneaux d'un ſable luiſant, qu'il avoit pris pour de la mine d'or ; mais malheureuſement cette mine ne remplit pas ſes eſpérances.

Les Anglois ne purent jamais ap-

privoiſer les ſauvages qu'ils avoient vus; & ceux-ci, qui l'année précédente avoient enlevé cinq hommes à Frobisher, paroiſſoient avoir encore fort envie de lui en attraper quelques-uns. Des démonſtrations d'amitié, des ſignes de paix furent d'abord employés de leur part, pour engager Frobisher à prendre terre où ils étoient. Ce capitaine de bonne foi, étoit prêt à ſe rendre à leurs invitations, lorſqu'il vit une foule de ces ſauvages qui ſe cachoit derrière des rochers; c'eſt ce qui le ſauva. Les barbares cependant ne ſe rebuterent point; & pour attirer plus ſûrement (au moins ſuivant eux) les Anglois ſur le rivage, ils leur jettoient de gros morceaux de chair crue, comme à des dogues. Voyant que les Anglois ne donnoient pas dans ce piège, ils s'aviſerent d'une autre ruſe. Deux de ces ſauvages porterent doucement, au bord de la mer, un homme qui ſembloit être boiteux, & ſe retirèrent tous. Ils s'imaginoient que les Anglois qui avoient déja pris un des leurs avec ſon ca-

not (*k*), viendroient encore emporter ce misérable qui paroissoit ne pouvoir se sauver; leur attente fut trompée. Frobisher se doutant du stratagême, fit tirer un coup de canon sur le faux estropié. Celui-ci se leva précipitament, & se sauva bien plus vîte qu'il n'étoit venu. Les Sauvages parurent alors en grand nombre, armés d'arcs & de frondes, & firent pleuvoir sur les Anglois une prodigieuse quantité de flêches & de pierres.

(*k*) Ce Sauvage fut présenté à la Reine Elizabeth avec la femme & l'enfant dont on a parlé. Ils ne changerent point de contenance, & ne marquerent aucune surprise : ils baisserent seulement la vue devant ceux qui étoient là pour les voir. Ces Sauvages (ajoute le journal de Frobisher) étoient nourris à leur manière; c'est à dire, avec de la viande crue. S'ils tuoient une poule, ils la vuidoient aussitôt, & mangeoient, sans autre façon, les entrailles avec l'ordure. La Reine accorda à ce Sauvage la permission de tirer sur la Tamise toutes sortes d'oiseaux, même les cygnes, quoique cela fût expressément défendu à tout autre. L'homme & la femme ne vêcurent qu'un an, & l'enfant fut élevé. *Voyez le Recueil des Voyages au nord. Amst.* 1715 *tom. V, pag.* 471.

Il paroît par le récit du capitaine Anglois que ces barbares, auxquels il eut affaire, sont les habitans naturels du Groenland, & sans doute les descendans des Skrelingres (*l*), dont la colonie Norvégienne eut tant à souffrir dans ses établissemens : mais il reste une difficulté. Que sera devenue cette colonie dont on n'a pu découvrir aucune trace depuis près de quatre cens ans ? Nous

(*l*) Pour ce qui est de leur origine, elle est absolument ignorée. M. Anderson pense qu'ils descendent des Tartares de Sibérie & de Samogitie.* Cette opinion a pour elle la ressemblance qui se trouve entre ces Tartares & les Groenlandois, dans la stature, les traits, la façon de vivre & la cruauté. *Histoire naturelle du Groenland*, *pag.* 264.

* *Nous croyons qu'il y a erreur ici. La Samogitie est une province de Pologne d'où le passage en Groenland paroit très-peu vraisemblable. L'Auteur, sans doute, a voulu dire la Samogédie, ou Samoyedie, de laquelle les Tartares passant à la Nouvelle-Zemble, pendant l'hiver, ont pu prendre toujours sur les glaces leur route par le Spitzberg, & delà aborder sur les côtes septentrionales du Groenland.*

nous permettrons de hazarder ici nos conjectures; elles pourront concourir à prouver que ces anciens Norvégiens n'ont pu devenir les auteurs d'un autre peuple, & qu'à coup sûr ils n'existent plus, comme quelques écrivains semblent le croire encore.

On a vu qu'en 1348, une peste affreuse désola toutes les contrées du nord. Il a pu arriver que cette maladie, portée dans le Groenland par quelques vaisseaux, qui y arrivoient ordinairement au commencement de l'été, aura beaucoup diminué le nombre des colonistes. Les Barbares auront eu alors peu de peine à exterminer ce qu'il en restoit. A mesure que d'autres hommes y auront abordé, ces mêmes sauvages les auront massacrés. Il faut observer que c'est environ quarante ans après le cruel ravage causé par la peste, que l'on a commencé à perdre de vue le Groenland & ses habitans. Si la tradition d'un peuple sauvage pouvoit être de quelque autorité, celle des Groenlandois, qui habitent aujourd'hui le plus près de l'ancienne

colonie Norvégienne, donneroit la plus grande plauſibilité à notre hypothèſe. Ils ont une tradition qui porte que leurs ancêtres ont maſſacré les habitans qui étoient avant eux dans cette terre. En ſuppoſant cependant que cette tradition ſoit fauſſe, ou peu ſure, la queſtion n'en ſera pas plus difficile à réſoudre, & l'exiſtence actuelle de l'ancienne colonie ſera toujours impoſſible à croire.

Pourroit-il ſe faire que les deſcendans des Norvégiens ſubſiſtaſſent depuis 1389 ſans qu'on en eût la moindre connoiſſance, malgré le nombre de vaiſſeaux qui depuis près de deux cens ans abordent tous les ans ſur ces côtes? Eſt-il raiſonnable de penſer qu'un peuple habitant un terrein d'environ quarante lieues de circonférence, ait vêcu pendant quatre cens ans aſſez concentré dans ce coin de terre pour demeurer ignoré? & qu'il n'ait pas aſſez multiplié pour donner lieu à des migrations qui n'auroient pas manqué de conſerver quelques connoiſſances de leurs ancêtres? ſur tout

étant chrétiens & policés, comme on nous peint les premiers coloniſtes du Groenland.

Il réſulte donc de l'aſſemblage de ces faits hypothétiques que, ſi depuis quatre cens ans, l'on n'a pu découvrir ni les traces des premiers Norvégiens, ni la côte orientale du Groenland la plus voiſine de l'Iſlande qu'ils ont habitée, c'eſt que ces peuples n'exiſtent plus, & que vraiſemblablement aujourd'hui le terrein qu'ils habitoient eſt couvert par les glaces ou par la mer (*m*), ou qu'il a été détruit par des tremblemens de terre (*n*).

(*m*) L'illuſtre auteur de l'Hiſtoire naturelle a aſſez bien prouvé les efforts continuels que la mer fait contre les côtes orientales, pour qu'il ne ſoit pas difficile d'en faire l'application à ce cas. *Hiſtoire naturelle*, in 12, *tom. II*, *pag.* 413.

Voyez auſſi le Monde ſouterrain du P. Kircher. Livre II, *chap.* 12, *Amſterdam*, 1664.

(*n*) Frobisher rapporte encore, dans ſon journal, que ce pays paroît très-ſujet aux tremblemens de terre; qu'il y vit des montagnes nouvellement formées de pierres ponces, qui paroiſſoient avoir été ammoncelées par des moyens extraordinaires.

Mais c'eſt aſſez nous arrêter à raiſonner ſur des faits enſevelis dans une obſcurité où il n'eſt pas aiſé de pénétrer ; qu'on nous pardonne cette digreſſion. Nous allons maintenant entrer dans une carrière plus éclairée. La deſcription du Groenland & de ſes habitans que l'on connoît aujourd'hui, & ſur leſquels nous avons des relations récentes (*o*), va préſenter des choſes plus certaines & non moins extraordinaires.

DESCRIPTION DU GROENLAND NOUVEAU.

Tout le continent eſt hériſſé de montagnes fort élevées & toujours couvertes de neiges & de glaçons. Entre ces montagnes il ſe trouve des val-

(*o*) M. Egede, miniſtre Luthérien de Norvége, quitta ſa cure, & partit en 1723 avec toute ſa famille pour le Groenland, à deſſein de travailler à la converſion de ſes peuples. Trois Eccléſiaſtiques reçurent auſſi l'ordination à Coppenhague en 1734, pour aller encore y prêcher l'Evangile. C'eſt ſur le rapport de tous ces miſſionnaires qu'on a fait l'hiſtoire naturelle de ces contrées.

lées dont le sol, engraissé par la fiente des oiseaux qui y sont en très-grand nombre, produit de l'herbe fort longue, & plusieurs plantes.

Le climat, au rapport des Danois, y est assez tempéré (*p*), mais le temps est fort inconstant. Le soleil y est très-chaud & très-brillant en été. L'hiver de cette contrée n'est pas insupportable, quoiqu'il y fasse un froid très-pénétrant qui est causé par un vent de nord-est. Ce vent, traversant tout le continent, se charge sur les montagnes de particules de glaces, qui font sur le visage le même effet que des coups de verges. Ces particules glaciales sont très-visibles, surtout au soleil où on les voit reluire comme des petits fils d'argent. Lorsque le temps est couvert, elles forment un brouil-

(*p*) Il ne peut manquer d'y avoir une grande variété dans le climat d'une terre aussi étendue que le Groenland. Les Européens n'ayant pas pénétré au-delà du 64e & 65e degré de latitude nord, la description que nous donnons ne peut se rapporter qu'aux pays situés à cette hauteur.

lard épais, & tombent en pluie très-fine.

Depuis le mois de novembre, jusqu'à la fin de mai, toutes les côtes du Groenland sont environnées de glaces fort épaisses, qui en défendent l'approche, & qui ne se fondent pas même en été. On y voit quelquefois des isles de glaces d'une lieue de tour, & de soixante-dix ou quatre-vingt brasses (*q*) de profondeur dans la mer. Toutes ces glaces donnent une eau douce. Le soleil y paroît continuellement sur l'horison, depuis le mois de mai jusqu'à celui de juillet (*r*). Pendant les mois de novembre, décembre & janvier, il ne se montre pas du tout, ou ne paroît que très-peu de temps. Un crépuscule de plusieurs heures donne une clarté qui dédommage de l'absence du soleil. Il

(*q*) La brasse commune a cinq pieds.

(*r*) Le soleil séjourne plus ou moins sur l'horison, suivant la hauteur des lieux. Plus on approche du pole, plus cet astre reste au dessus de l'horison en été, & au dessous en hiver.

paroît souvent sur la fin de l'été, autour de cet astre, un anneau, ou même deux ou trois, qu'on appelle Parhélies (*f*). Outre que les nuits y sont éclairées par la lune, comme ailleurs, elles reçoivent encore une lumière considérable des neiges & des glaces, dont tout le continent est couvert. Au défaut de la lune, l'aurore boréale prend sa place. Cette clarté paroît d'abord aussitôt que les jours commencent à diminuer; & son éclat augmente à mesure que les nuits sont longues & obscures; elle brille pendant

(*f*) Tous les Physiciens ne sont pas d'accord sur la cause de ce phénomène. Selon les uns, il est produit par la lumiere du soleil réfléchie dans une nue qui renferme une grêle cylindrique, ou des particules glaciales; selon d'autres, par la simple réflexion des rayons du Soleil dans l'air. Ces anneaux sont formés par des couleurs à peu près semblables à celles de l'arc en ciel. Le rouge & le jaune sont du côté du Soleil; le bleu & le violet du côté opposé. *Voyez l'explication qu'en donne M. Mariotte dans les Mémoires de l'Accadémie des Sciences avant 1699, tom I, pag. 150 & 297. Celle de Cassini, année 1693, pag. 167.*

tout l'hiver, diminue quand les jours allongent, & diſparoît tout-à-fait au commencement de l'été. Toutes les fois que le ciel eſt ſerein, on voit cette lumière ſuccéder au crépuſcule : elle ſautille continuellement, & jette toute la nuit une lueur qui ſurpaſſe le plus beau clair de lune. Elle ſe lève toujours au nord-oueſt, & s'élance vers le ſud, en rempliſſant ſouvent tout l'hémiſphère. Quelque temps qu'il ait fait pendant la journée, l'aurore boréale ne manque jamais de paroître à la chûte du jour, pourvu que le temps ſoit net & calme. Sa lumière eſt ordinairement d'un jaune blanchâtre (*t*) & éclaire aſſez pour qu'on puiſſe lire aiſément (*u*).

(*t*) Si l'on veut avoir une deſcription plus circonſtanciée de ce phénomène, on peut recourir aux œuvres de Gaſſendi. Ce Philoſophe examina avec ſoin une aurore boréale qui parut en France le 12 ſeptembre 1621. *Voyez les Obſervations céleſtes de Gaſſendi, à la ſuite d'une lettre en réfutation de la Philoſophie de Fludde; in octavo, Paris, 1630, chap.* 13, *pag.* 313. Le Traité de M. de Mairan.

(*u*) M. Le Monnier expoſe modeſtement qu'il

Le

Le terrein des vallées étant une espèce de tourbe fort grasse, les choux & les rayes sont les seules plantes qui y viennent assez bien. On ne voit d'arbres, en cette terre, qu'en avançant un peu vers le continent ; & les seuls qui y croissent sont des saules, des bouleaux & des aulnes. Il s'y trouve aussi quelques buissons composés de génévriers, de groseillers & de mûriers, mais ils ne produisent que de mauvais fruits.

On ne sçait pas encore bien ce que les montagnes & les rochers renferment. A leur surface, il y a quantité de mines d'amianthe (x), dont les

croit que les aurores boréales sont produites par une matière semblable à celle qui forme la queue des cometes, & qui s'exhale de la terre. *Voyez ses Institutions Astronomiques*, *pag.* 346.

Mussenbrock est entré dans une ample dissertation sur le même objet. *Voyez ses Essais de Physique, traduits par Massuet, in quarto, Leyde, pag.* 839.

(x) Nous donnerons une exacte description de ce minéral à l'article de la Sibérie, où il s'en trouve des mines considérables. Nous indiquerons aussi la façon dont on s'y prend pour le préparer, le filer, & en faire une toile incombustible.

veines sont assez larges, & le lin fort long, fort mol, & d'une blancheur parfaite. M. Egede rapporte que ce lin pierreux brûle comme une chandelle tant qu'il a de la nourriture, sans diminution de sa propre substance.

D'autres montagnes contiennent une espèce de pierre molle, qui, selon M. Egede, n'est qu'un marbre imparfait. Il y en a de diverses couleurs, même de blanche tachetée de noir. Cette derniere pierre est plus enfoncée dans les montagnes; &, comme elle est fort aisée à travailler, les naturels du pays en font les ustensiles de leur ménage, qui se reduisent à une lampe, quelques plats, & un chaudron.

Le même dit avoir trouvé un morceau de pierre qui ressembloit à de la mine de plomb. Tout le Groenland est, selon lui, parsemé de mines de fer (*y*). Dans quelques endroits

(*y*) Cette particularité n'a rien qui surprenne, si, selon le sentiment de Wallerius, tout le globe est parsemé de particules de fer. *Minéralogie de M. Valmont de Bomare, tom. II, pag.* 165.

on ramasse des pierres sonores comme du métal; en d'autres, des pierres jaunes marquetées de veines rouges : ce qui fait présumer qu'il s'y trouve de bons métaux , & probablement du cuivre & de l'argent.

Les eaux douces de ce pays sont assez bonnes, & proviennent presque toutes des neiges fondues. Près de l'endroit où aborda Frobisher , on rencontre une source d'eau si chaude en hiver, qu'au rapport des Groenlandois, un morceau de glace qu'on y jette se fond sur le champ. Le terrein qui environne cette source est couvert d'herbe verte toute l'année. Cette eau est d'une odeur & d'un goût extrêmement forts.

Les oiseaux terrestres du Groenland sont des Moineaux, des Pies, des Corbeaux, des Perdrix ou Gelinotes blanches, des Aigles, des Faucons. On ne nous a donné la description que des Perdrix : nous allons nous y arrêter un instant.

PERDRIX OU GELINOTES BLANCHES.

Cette Perdrix eſt blanche, & tachetée de noir ſur les aîles. Ses pattes ſont revêtues de petites plumes qui les garantiſſent du froid (z). Ces oiſeaux ſont plus accoutumés à courir qu'à voler, & cela donne aſſez de facilité à les prendre. Contre la coutume de de tous les oiſeaux terreſtres, la Per-

(z) M. Anderſon dit que ces Perdrix ſont les mêmes que celles qu'on voit dans les montagnes de Laponie, & qu'à décrit Scheffer; cependant il les dépeint avec des plumes aux pattes, comme nos Pigeons domeſtiques. Scheffer, dans ſon Hiſtoire de Lapponie, dit formellement que ces Perdrix ont les pieds ſemblables à ceux des Liévres, chargés de poils au lieu de plumes. C'eſt une particularité plus remarquable que la première. *Voyez l'Edition Latine de Francfort, in quarto*, 1674, *pag.* 351; *ou la traduction Françoiſe du P. Lubin, pag.* 326. *Paris*, 1678. M. Linnæus les dépeint auſſi de la même façon. Voici ſes termes: *Lagopodes dictæ Aves tempore æſtivo flaveſcentes, Hiemali albæ, pedibus lana involutis, Leporis inſtar.* Voyez ſa *Flora Lapponica*, pag. 268, parag. 342. M. Briſſon & M. Deſbois n'ont pas adopté ce ſentiment. *Voyez l'Ornithologie, pag.* 216 *& ſuivantes. Le Diction. d'Hiſt. nat.*

drix passe l'hyver dans le pays ; elle se nourrit de la même herbe que paissent les Rhennes & les Chevreuils de cette contrée. On remarque qu'elle amasse de la nourriture pour l'hiver, en la rangeant par petits tas dans son nid.

On ne voit pas d'autres oiseaux aquatiques, que ceux que nous avons décrits à l'article du Spitzberg.

Les quadrupedes terrestres qui se trouvent dans le Groenland, sont des Daims, des Rhennes, des Renards, des Loups, des Chiens sauvages, des Rats & des Lièvres.

Ces derniers animaux ne different des nôtres que par leur petitesse & leur couleur, qui est grise en été & blanche en hiver.

CHIENS DE GROENLAND.

Il n'en est pas de même des Chiens sauvages. Ils paroissent faire une espece particuliere. Ils ont la tête & le nez allongés, les oreilles élevées & fort pointues. Ils ne peuvent pas aboyer, & ne font que gronder & hurler. Outre

cela, leur poltronnerie les rend très-peu propres à la chaſſe. Auprès du continent, il y a pluſieurs petites iſles, dans leſquelles les Groenlandois entretiennent plus de quatre mille de ces Chiens. Ils les nourriſſent avec une eſpèce de mouſſe de mer, des Moules, & de la graiſſe de Chien de mer, lorſqu'ils en ont trop pour eux-mêmes. Ils les tuent enſuite, en les chaſſant comme le gibier; les laiſſent ſécher à l'air, ou les cachent ſous la neige & la glace, pour les manger enſuite avec beaucoup de plaiſir.

Les riviéres & les ruiſſeaux ſont remplis de Truites, d'Ecreviſſes, ſurtout de Saumons.

La mer qui baigne ces parages, eſt extraordinairement poiſſoneuſe. Il n'y a point d'eſpece de poiſſon qui ne s'y trouve en abondance, ainſi que dans les mers du Spitzberg. On a vu la deſcription des animaux les plus remarquables qui habitent dans les mers de ces contrées: nous ſommes diſpenſés d'en parler davantage. La peinture des habitans actuels du Groen-

land (*a*), va terminer cet article.

DES PEUPLES DU GROENLAND.

Les Groenlandois ſont généralement petits & ramaſſés. Leur taille n'excède pas quatre pieds. Ils ont le viſage large & plat, le nez camus & écraſé, l'iris de l'œil jaune-brun & tirant ſur le noir, les paupiéres retirées vers les temples, les joues extrêmement élevées, la bouche très-grande, le bas du viſage étroit, les levres groſſes & relevées, la voix greſle, la tête groſſe, les cheveux noirs & liſſés, la peau de couleur d'olive foncée. Les

(*a*) Bleffkenius, dans un article à la ſuite de ſa deſcription de l'Iſlande, fait une peinture ſinguliere du Groenland & des Groenlandois. Mais, comme nous ne prétendons pas faire un roman, nous avons rejetté tout ce qui ne porte pas l'empreinte de la vérité, ou qui n'eſt pas confirmé par le témoignage de pluſieurs Auteurs. *Deſcriptio Iſlandiæ, in-12, Lugdûni Batavorum*, 1507, *pag.* 82.

On peut conſulter auſſi le Voyage de Groenland par Pierre de Méſange cordelier. Celui-ci repréſente les Groenlandois preſque toujours en guerre ouverte avec les Grues. 2 *vol. in* 12, *Amſterdam*, 1720.

femmes ſont auſſi laides que les hommes, & leur reſſemblent ſi fort, qu'on a peine à les diſtinguer. Leur ſtature eſt beaucoup plus petite. Elles ont les mains & les pieds fort courts. Leurs mammelles ſont ſi longues & ſi molles, qu'elles donnent à teter à leurs enfans par deſſus l'épaule: le bout de ces mammelles eſt noir comme du charbon. Leur couleur eſt auſſi d'un brun d'olive (*b*). Au rapport de M. Egede, ils viennent tous fort blancs au monde, & cette couleur olivâtre eſt la ſuite de leur malpropreté. La fumée, dans laquelle ils ſont continuellement, la graiſſe & l'huile qu'ils manient tous les jours, & dont ils ſe barbouillent à chaque inſtant le corps & le viſage, c'eſt ce qui donne une couleur brune & olivâtre à leur peau.

(*b*) Olearius rapporte que quelques perſonnes qui avoient long-temps obſervé deux femmes & une jeune fille Groenlandoiſes, amenées en Dannemarck, en 1655, l'ont aſſuré qu'elles n'ont de poil que ſur la tête, & qu'elles ne ſont pas ſujettes aux indiſpoſitions périodiques de leur ſexe. *Voyez ſon Voyage de Moſcovie, Paris, 1659, in quarto, pag.* 132.

Ces peuples ſont d'une bonne complexion, & ne connoiſſoient aucune maladie contagieuſe avant l'arrivée des Européens. Un Groenlandois, qui avoit gagné la petite vérole en Dannemarck, de retour en ſon pays, en 1733, la communiqua à ſes compatriotes. Le froid du climat empêcha l'éruption des boutons; &, comme ils n'avoient d'ailleurs aucune connoiſſance ni de cette maladie, ni des remedes qui y étoient propres, elle enleva pluſieurs centaines d'habitans. Les autres ne s'en garantirent qu'en abandonnant les malades, & le canton où ils étoient.

Le ſcorbut eſt une maladie plus commune, &, pour ainſi dire, la ſeule du pays. Les Sauvages le guériſſent bientôt avec du *Cochlearia* qui croit ſur leur terrein, ou avec une certaine plante dont les feuilles ſont fort épaiſſes, & d'un goût très-piquant. Ils ne connoiſſent ni médecins ni chirurgiens. Si quelqu'un d'entre eux a une bleſſure, il couvre la plaie ſimplement avec une ſangle de peau, & elle ſe guérit ordi-

nairement en peu de jours. Ils ont une espece de charlatans ou sorciers, qui abusent très-souvent de leur simplicité. Quand quelqu'un est attaqué d'une maladie considérable, ces charlatans font autour de lui toutes sortes de postures extravagantes, des tours d'adresse à peu près comme nos éscamoteurs. Ils font semblant d'arracher de la partie affectée du malade, une griffe, ou un nerf, ou quelqu'autre partie d'un animal. Ils la montrent ensuite d'un air de triomphe, en assurant le malade que la source de son mal est ôtée. Presque toujours le malade persuadé guérit, soit par la force de son imagination, soit par les effets d'une bonne constitution & les efforts de la nature. Cette guérison soutient le crédit de l'imposteur, & sert à lui faire gagner sa vie. Ces mêmes charlatans débitent des especes de chapelets faits de petits os, ou d'autres matières. Ils attribuent à ces amulettes pendus au col, la vertu de conserver la santé & de porter bonheur dans les entreprises. Ces peuples sont rarement malades.

& parviennent à un âge aſſez avancé. La ſeule incommodité à laquelle ils ſoient ſujets, & qui eſt fort commune parmi eux, c'eſt la cécité. Comme ils ſont continuellement éblouis au dehors par l'éclat de la neige pendant l'hiver, & la plus grande partie de l'automne & de l'été, &, en tout temps, aveuglés par la fumée dont leurs habitations ſont toujours remplies, la plupart perdent les yeux en avançant en âge.

La langue de ces ſauvages eſt d'une ſingularité qui la rend abſolument étrangere à toute autre. Elle ne reſſemble ni au Norvégeois, ni à l'Iſlandois, ni à la langue des habitans de l'Amérique ſeptentrionale. La prononciation en eſt extraordinairement difficile. En ſerrant la langue contre le palais & les dents, ils font des contorſions ſingulieres & forment des ſons inimitables (*c*) & inexpreſſibles. » Une per-

(*c*) On peut conſulter à ce ſujet, le vocabulaire Groenlandois, qui eſt à la ſuite de l'hiſtoire du Groenland, par M. Anderſon.

» sonne, qui a appris cette langue
» par une longue application, m'a as-
» suré, dit M. Anderson, qu'elle a
» beaucoup de grace pour le son des
» mots; qu'elle est très-ingénieuse &
» très-expressive pour les tournures;
» elle ne paroît pas même aussi rude
» qu'on le présumeroit, parmi un
» peuple aussi simple & sauvage que
» les Groenlandois. Les femmes ont
» une dialecte particuliere.

L'habillement des Groenlandois est un surtout étroit, fait de peau de Daim ou de Chien-marin; il a des manches & un capuchon comme l'habit des moines, descend jusqu'aux genoux, & est taillé en pointe par devant & par derriére. En été, ils portent le poil en dehors, & l'hiver, ils le mettent en dedans. Sous cet habit, ils portent des chemises faites d'intestins de poissons cousus avec des nerfs fort déliés; & quelquefois des camisoles faites de peaux d'oiseaux. Leurs culottes & leurs bas sont de la même peau que leur habit. Comme ils ne connoissent ni le lin, ni le chanvre,

ils ne font aucun ufage de linge. Si on leur donne une chemife, ils la mettent par deffus leur habit, & ne la quittent pas qu'elle ne tombe par morceaux. Lorfqu'ils vont à la pêche des Baleines, ils couvrent leurs habits ordinaires d'une cafaque de peau de Veau-marin fans poil & affez large. La culotte & les bottes tiennent à ce furtout, & ne font qu'une feule piéce. Il eft fi bien coufu, que l'eau ne peut le pénétrer nulle part. A cette cafaque & devant la poitrine, eft une petite ouverture bien bouchée avec une cheville. Cet orifice leur fert à enfler la cafaque en la rempliffant d'air, & à fe foutenir fur l'eau en fermant exactement l'ouverture. A mefure qu'ils augmentent le volume de ce furtout, en foufflant par la petite ouverture du haut, on les voit monter fur l'eau, au point qu'ils s'y tiennent droits, & qu'ils peuvent prefque marcher fur la furface de la mer comme fur la terre. Veulent-ils enfoncer? ils débouchent le petit orifice, & defcendent à proportion que diminue l'air qu'ils y ont

introduit. Ils vont, par ce moyen, sous les eaux à une profondeur considérable, & s'y tiennent très-longtemps. Ils sont d'ailleurs naturellement excellents plongeurs. La Peyrere, dans sa Relation du Groenland, rapporte que le gouverneur de Kolding, en Jutland province de Dannemarc, avoit un Groenlandois qui alloit nud sous l'eau, comme un poisson, & qui étoit très-adroit à pêcher un grand nombre de perles fines. L'avidité de ce gouverneur, qui comptoit bientôt mesurer les perles au boisseau, ajoute cet auteur, couta la vie à ce pauvre malheureux. Son maître l'envoyoit à l'eau comme un barbet, & le faisoit plonger si souvent, même dans les glaçons, qu'il en mourut.

Les Groenlandoises différent peu des hommes dans leurs habillements. Leur surtout est fait de la même façon; il est seulement un peu plus large & plus élevé sur les épaules. Elles portent des bas & des culottes, comme les hommes; &, quelquefois en hiver, elles mettent trois ou quatre de ces

caleçons l'un ſur l'autre. C'eſt dans ces caleçons que ſont leurs poches, & qu'elles ſerrent ce qu'on leur donne.

Sur le portrait qu'on a vu de ces femmes, on ne les ſoupçonneroit peut-être pas de coquetterie ; on auroit tort. L'ambition de paroître charmantes les poſſede tout autant que les femmes de nos climats ; & elles ne manquent pas d'employer, à cet effet, les moyens les plus analogues à leurs vues, & au goût de ceux qu'elles veulent captiver. Elles ramaſſent tous leurs cheveux en queue, & les nouent ſi ſerrés & ſi près de la tête, qu'ils ſe tiennent droits. Des petits morceaux de verre, ou d'os de poiſſon, ſont les ornemens dont elles les parent, & leur tiennent lieu de pompons & d'aigrettes. Leurs oreilles, leurs cols, leurs bras, & juſqu'à leurs ſouliers, ſont ornés de la même façon. L'uſage de ſe farder le viſage eſt auſſi pratiqué par les plus coquettes de ces femmes ; leur fard conſiſte à ſe broder ſur les joues, au tour des yeux & de la bouche, différentes figures avec un fil

enduit de noir de lampe, qu'elles passent entre la chair & la peau. Ce fil ainsi inséré, laisse des traces ineffaçables, & assez semblables à celles qu'on fait en France, par curiosité, sur la peau, avec de la poudre à canon & la pointe d'une éguille (*d*). Malgré le desir de plaire, & le soin que ces femmes apportent à leur parure, leur malpropreté ne les rend pas moins dégoutantes que les hommes aux yeux des Européens. Les uns & les autres ne se lavent que fort rarement; & quand cela arrive, c'est leur urine qui leur sert à cet usage. En tout temps, leur langue leur sert de mouchoir & de serviette.

(*d*) Les Pélerins qui ont fait le voyage de Terre Sainte, ne manquent pas d'en revenir avec une croix & tous les instrumens de la passion, gravés en noir ou violet sur le bras. Cette gravure se fais ordinairement avec de petits grains de poudre à canon, que l'on introduit l'un après l'autre, & sur un dessein tracé, entre l'épiderme & la seconde peau. C'est de cette façon de graver dont nous voulons parler.

Les habitations de ces Sauvages n'ont, comme on le penſe bien, ni goût ni élégance. Elles les mettent à l'abri des injures de l'air, & rien de plus. Il y en a de deux ſortes : maiſons d'hiver, & maiſons d'été. Les premieres ſont les plus grandes : elles ont environ vingt pieds en quarré. Dès que l'hiver approche, les femmes, qui ſont en ce pays, les architectes & les maçons, jettent leurs plans, & bâtiſſent. Ces maiſons ſont conſtruites de cailloux, ou de morceaux de roc ſi bien liés avec de la terre & de la mouſſe, que le vent ne peut y pénétrer. Elles ne portent gueres que quatre pieds d'élévation, au deſſus de terre : il en reſte environ deux ou trois pieds enfoncés, pour leur donner plus de ſolidité. Le toît eſt formé par des lattes poſées ſur le haut des parois, & couvertes de gazons. Ces maiſons ſont éclairées par quelques fenêtres placées çà & là. Des membranes de boyaux de Veaux marins, ou d'autres poiſſons, bien couſues & jointes avec des petits nerfs, leur ſervent de vîtres. L'entrée de ces

cabanes eſt creuſée ſous terre, comme le terrier d'un Lapin, & n'a pas plus de deux ou trois pieds de hauteur. Elle eſt allongée & diſpoſée en zigzag, pour mieux empêcher le vent d'y entrer. Cette ouverture eſt toujours tournée du côté de la mer, & une peau de Veau-marin y ſert de porte. Une habitation telle qu'on vient de la peindre, renferme quelquefois ſept ou huit familles, c'eſt à dire, toute la parenté; & cependant tout le monde y vit en bonne intelligence. Chaque famille couche enſemble; le père & la mère au milieu, les garçons à côté du père, & les filles près de la mère. Une peau tendue à la longueur de quatre pieds, ſépare le lit d'une famille d'avec celui d'une autre. Tous ces lits ſont rangés d'un même côté. Ils ne ſont compoſés que de quelques planches portées ſur des pierres à un pied de terre, & garnies de peaux avec leurs poils. Les maiſons des Groenlandois ne renferment aucuns meubles inutiles; tout y donne des leçons de la plus ſtricte œconomie.

Quelques plats, une lampe, un chaudron, faits de cette pierre dont nous avons parlé, voilà ce qui compose tous les meubles du ménage & les ustensiles de cuisine. Le garde-manger, où ils conservent leurs provisions pour l'hyver, est un trou fait en terre à la porte de leurs maisons, & recouvert de pierres. Ce qu'ils prennent pendant le temps froid, ils le couchent sur terre, & le couvrent de neige; cela suffit pour le garantir plusieurs mois de la corruption. Un grand canot, renversé contre la maison, leur sert de magazin. C'est là qu'ils conservent leurs effets les plus précieux, qui sont des pelleteries. Leur lampe est de figure longue & assez creuse. On y entretient perpétuellement, pendant l'hiver, une flamme claire, par le moyen d'une mêche imbibée d'huile ou de graisse. Un chaudron d'une grandeur proportionnée à la famille, est suspendu à une des lattes du toît, au dessus de cette lampe qui sert à la fois à échauffer la maison, à éclairer, & à faire la cuisine. Chaque famille a cette sorte de

poële devant ſon lit. Quelques-unes de ces maiſons ſont tapiſſées de peaux dont le poil eſt contre les parois ; ce qui y produit une chaleur ſi grande, que les habitans s'y tiennent le corps nud ; mais auſſi, l'air qu'on y reſpire eſt ſi chaud & ſi infecté par l'huile, la graiſſe, les exhalaiſons de ces corps malpropres, & une odeur de poiſſon pourri, qu'il cauſe des évanouiſſemens aux étrangers. On peut ajouter encore que la vermine que l'on voit par tout, ne manque pas de concourir à inſpirer un dégout inſurmontable. Lorſqu'il arrive chez eux quelque étranger en viſite, ils ne le couchent pas avec eux, quand même il ſeroit de leur nation. Ils détachent une planche & une peau de leur lit, les placent dans un endroit particulier, & c'eſt là que l'étranger va repoſer. Les Groenlandois habitent leurs maiſons d'hiver depuis le mois d'octobre, juſqu'au mois de mai. Alors ils les abandonnent pour quelque temps, s'ils reſtent dans le voiſinage, & pour toujours, s'ils trouvent un endroit plus avantageux

pour la chaſſe ou pour la pêche. D'autres, qui ont quitté leurs habitations ailleurs, & qui arrivent là par hazard, s'emparent de ces maiſons abandonnées, & s'y établiſſent.

Quant aux habitations d'été de ces Sauvages, ce ſont des peaux unies de Chiens marins, étendues ſur des perches plantées en terre en rond & rapchées en haut, de façon qu'à leur ſommet elles n'ont pas plus de trois à quatre pieds de circonférence. Chaque famille a la ſienne en particulier. Ceux qui en ont les moyens les tapiſſent en dedans de peaux unies de Daims ou autres. Ces cabanes ſont beaucoup plus propres que celles d'hyver. En chacune pend une lampe, toujours ſurmontée de l'utile chaudron.

On conçoit aiſément que les Groenlandois, habitant une terre qui ne produit rien, ne vivent que de viande & de poiſſon. Leur gourmandiſe les rend peu délicats ſur le choix des alimens. Ils ſçavent ſuporter la faim dans les circonſtances, avec une fermeté incroyable; mais auſſi ils dévorent quand

ils ont de quoi manger. Le temps de leurs repas n'eſt ni fixe ni marqué; ils mangent quand le beſoin le demande. S'ils ſentent de l'appetit pendant la nuit, ils ſe lèvent pour le ſatisfaire. Entrent-ils dans une maiſon? ils examinent d'abord ce qu'il peut y avoir de bon à manger. Ils dévorent des yeux tout ce qu'ils voient autour d'eux (*e*). Les Daims, les Lièvres, les Chiens de mer & de terre, les Oiſeaux, les Poiſſons, font leur principale nourriture. Ils mangent leur viande tantôt cuite, tantôt crue, ſéche ou demi-pourrie, ſuivant que la faim les preſſe. Ils ne trouvent rien de trop coriace. Dans un beſoin urgent, ils coupent un morceau de leurs habits ou de leurs

(*e*) On obſerve que tous les Sauvages n'ont preſque que des idées relatives à l'entretien de leur exiſtence; tout ce qui peut y ſervir, eſt ce qui les affecte davantage. Quelques Iroquois étant venus à Paris en 1666, on les promena dans cette ville & dans toutes les maiſons royales. Ils n'y trouvèrent rien d'admirable que les boutiques de rôtiſſeurs bien garnies de toutes ſortes de viandes.

ſouliers, le font bouillir dans de l'eau, & l'avalent enſuite après l'avoir mâché quelque temps. S'ils ont du poiſſon frais, ils le font cuire à l'eau pure, ſans ſel; mais ſeulement avec un peu d'huile ou de graiſſe de poiſſon. Quand il eſt à demi cuit, ils boivent le bouillon entre eux; ils mettent enſuite la viande ou le poiſſon à terre entre leurs jambes, & le mangent. Ceux qui ont des plats s'en ſervent, mais jamais on ne les lave, quand même les chiens y auroient mangé. Ils font auſſi ſécher au ſoleil une groſſe quantité de Saumons ou de Loddes (*f*), pour leurs proviſions d'hiver; & ils le mangent ſec, ſans le faire bouillir.

Si les Groenlandoiſes offrent une image de coquetterie, leurs maris préſentent celle d'une mâle fierté. Ces hommes, pour être ſi ſimples & ſi groſſiers en apparence, n'en ſont pas moins perſuadés de leur ſupériorité ſur les femmes, & ſçavent très-bien faire valoir les prérogatives de leur ſexe.

(*f*) Eſpèce d'Eperlans.

Ils mangent ſeuls, & ſe font ſervir par leurs épouſes, qui n'oſent toucher à rien que leurs maris ne ſe ſoient levés. Si la femme manque à ſon devoir, le mari la corrige à coups de bâton, ſans qu'elle en garde aucune rancune, & qu'elle paroiſſe vouloir ſe venger (g). Le ſang de Chien marin eſt pour eux une grande chère. Lorſqu'ils pren-

(g) La ſupériorité de l'homme ſur la femme eſt-elle donc naturelle ou uſurpée? Nous ne prétendons pas adopter de paradoxe; mais nous nous contenterons d'obſerver que, chez tous les peuples de la terre, chez les plus ſauvages, chez ceux même qui ſemblent n'avoir au deſſus des bêtes que la forme humaine & un inſtinct un peu plus étendu, on voit les hommes maîtriſer les femmes, même d'une façon tyrannique, & celles-ci n'oppoſer à ces duretés que les armes de la coquetterie. Les uns ſont les ſouverains, les autres les eſclaves. La nature n'auroit-elle départi aux femmes les agrémens de leur perſonnes & cette ardeur univerſelle pour tout ce qui peut les embellir, qu'à deſſein de faire ſervir ces agrémens à gagner le cœur des maîtres qu'elle leur avoit donnés? Cette queſtion ſeroit bientôt reſolue par un habitant de l'orient, un Muſulman. C'eſt un problême pour un François. Nous nous garderons bien de le réſoudre.

nent

nent un de ces animaux, ils ont grand ſoin d'empêcher qu'il ne perde ſon ſang. Ils le conſervent précieuſement pour eux-mêmes, & n'en donnent point à leurs femmes. Quand ils en ont beaucoup, ils le boivent pur: dans le cas contraire, ils le jettent dans leur chaudron pour donner un haut goût à leurs viandes.

Ils n'ont pour toute boiſſon que de l'eau pure, & de l'huile de Baleine. Il y en a à qui l'on a appris à boire de l'eau de vie, & ils en ſupportent beaucoup avant que d'être ivres; ce qui vient ſans doute ou de ce que l'huile & la graiſſe, dont leur eſtomach eſt enduit, facilitent un paſſage ſi rapide à l'eau de vie, que ſes particules ſpiritueuſes n'ont pas le temps de monter au cerveau; ou de ce que les mêmes particules capiteuſes de cette liqueur, s'embarraſſent & s'enveloppent dans cette graiſſe. Ils n'ont jamais pu s'accoutumer à fumer du tabac: il leur paroît trop piquant ſur la langue.

Les Groenlandois n'ont point d'autres occupations que la pêche & la

chasse. Les femmes les aident, lorsqu'elles n'ont rien à faire dans l'intérieur de leurs maisons; mais elles sont chargées principalement de faire la cuisine, des détails du ménage, de l'éducation des enfans, & de coudre les habits & les instrumens de la chasse & de la pêche. Ces peuples sont infatigables, lestes, & fort adroits à ces deux sortes d'exercices. Le besoin & le défaut de matériaux convenables, leur a fait imaginer des instrumens si ingénieux, & des artifices si bien raisonnés, qu'ils sont dignes d'admiration. Les hameçons de leurs lignes étoient d'os autrefois, mais les Danois & les Hollandois, qui fréquentent ces côtes, leur en fournissent de fer à présent. Ils ont des filets de différentes especes. Ceux à petites mailles sont fait de nerfs de Daim tricotés & entrelassés fort proprement. Les autres sont tissus avec des fils minces & longs de la barbe des Baleines. Ils manient tous ces filets avec une dextérité singuliere, & prennent beaucoup de poisson. Ils se servent aussi de harpon

qui a une pointe crochue d'os, ou de fer, pour darder les Chiens de mer & les Baleines. Pour ne pas perdre ces inſtrumens, s'ils manquent le poiſſon, ou s'ils s'en détachent, ils ont ſoin de lier au milieu du harpon une veſſie de Chien de mer ſoufflée. Cette veſſie flottant toujours ſur l'eau, leur indique l'endroit où ils peuvent retrouver leur inſtrument. Les flèches dont ils ſe ſervent pour la chaſſe, varient en groſſeur, ſuivant l'eſpece d'animaux à qui ils en veulent. Celles deſtinées pour chaſſer les Daims, les Cerfs, les Lievres, & les gros oiſeaux aquatiques, ont une pointe d'os ou de fer; les autres, propres à la Perdrix & autres oiſeaux, n'en ont point. Les aîles de ces flèches ſont de plumes de Corbeaux.

Les Groenlandois ont deux ſortes de canots: les uns pour la pêche, & les autres pour voyager ou pour changer d'habitation. Les premiers ſont petits, longs, étroits, & ne portent qu'un homme. Ils ſont conſtruits par l'aſſemblage de quelques longues perches

liées avec des lames minces de barbes de Baleines; ils ſont par tout couverts de peaux de Veaux marins bien couſues avec des nerfs, à l'exception d'un trou au milieu, qui a un rebord de côtes de Baleines, pour empêcher l'eau du pont d'y entrer. Cette ouverture eſt pratiquée de façon qu'un homme ſeul peut y tenir & s'aſſeoir dans le canot en étendant ſes jambes en devant (*h*). De ce rebord, il s'éleve tout autour un morceau de peau que l'homme aſſis dans le canot, lie autour de ſon corps & qui empêche l'eau de pénétrer dans la barque. Toutes ces coutures ſont enduites de graiſſe & de goudron. On ne ſe ſert que d'une rame qui eſt terminée à chaque bout par une eſpece de palette, comme celle d'un battoir, en la tournant alternativement à droite & à gauche. La façon dont un Groenlandois eſt

(*h*) Ces canots ſont auſſi ceux des habitans de l'Amérique ſeptentrionale, qu'on appelle Eſquimaux. *Voyage à la Baye de Hudſon, de M. Ellis, tom. II, pag.* 22.

agencé dans ſon canot, le met abſolument à l'abri du naufrage & le fait tenir la mer dans un temps où une de nos chaloupes n'oſeroit pas ſortir. On voit, avec ſurpriſe, un de ces hommes & ſon canot renverſés par une vague, ſe relever fort adroitement & continuer à voguer ſans aucune crainte. Ceux qui n'ont jamais vu aller de ces canots, ne peuvent bien concevoir avec quelle rapidité ils fendent les flots. J'ai eu à moi, dit M. Anderſon, un homme qui ſçavoit gouverner un pareil canot, & je me ſuis donné le plaiſir de courir après lui avec une chaloupe fort legère, dans laquelle quatre hommes ramoient de toutes leurs forces, ſans avoir jamais pu le joindre. Ces canots ont environ dix-huit à vingt pieds de long. Ils ſont ſi legers que lorſqu'un de ces habitans craint quelque ſurpriſe en mer, il court à terre, charge ſon canot ſur ſon épaule, & s'enfuit aiſément, même ſur les montagnes. Les autres canots, qu'ils appellent canots de femmes, parce qu'elles y ſont les fonctions

de rameurs, peuvent contenir vingt ou trente personnes. Ils sont faits avec des perches beaucoup plus fortes que celles des petits canots, mais liées de même & couvertes de peaux de Veaux marins. Ils ont grande attention de graisser souvent les coutures de ces peaux, avec le residu que donne la graisse de Baleine ou de Chien marin lorsqu'on en tire l'huile. Ces barques ont sur le devant un petit mât qui porte une voile faite de boyaux de Baleine séchés & cousus très-serrés. Trois ou quatre hommes peuvent en porter une assez loin, & traverser les glaces sans peine. C'est de ce canot dont ils se servent, comme nous avons dit, pour conserver leurs pelleteries.

Après la peinture qu'on vient de voir, on présume bien que la galanterie Groenlandoise n'est pas beaucoup rafinée; aussi les fiançailles & les mariages sont-ils sans cérémonies. Un homme qui veut se marier, ne s'inquiette que de sçavoir si la fille qu'il recherche est entendue au ménage, & si elle sçait bien coudre. Celle-ci

de ſon côté, demande ſi ſon amoureux eſt adroit à la chaſſe & à la pêche, s'il y eſt heureux & aſſidu.

La mariée n'apportant point de dot, & le marié n'ayant point d'héritage à laiſſer, ils n'ont point de diſcuſſion d'intérêts, point de contrat à paſſer; l'affaire eſt preſque auſſitôt conclue que propoſée. Un jeune homme a-t-il deſſein de prendre une femme? il conſulte ſes parens, & leur nomme l'objet de ſes deſirs. Si les parens approuvent ſon choix, ils font parler à ceux de la fille. Ces propoſitions ſont faites ordinairement par de vieilles femmes: celles-ci amenent inſenſiblement dans leur converſation l'éloge du jeune homme qu'elles ont deſſein de propoſer, & expoſent enſuite leur demande. La fille, qui quelquefois eſt préſente, ſe retire comme par modeſtie. Dans le cas où les parens accedent à la demande des vieilles, ils rappellent leur fille pour lui en faire part. Celle-ci dénoue ſes cheveux, les éparpille ſur ſon viſage, & ſe met à pleurer, en paroiſſant marquer quel-

que répugnance, mais ſans dire ni oui, ni non. Les vieilles la prennent auſſitôt ſous les bras, & l'emmenent avec elles. Quand elle eſt arrivée dans la maiſon paternelle de ſon amoureux, elle reſte quelque temps aſſiſe toujours pleurant, ſans que celui-ci lui diſe un mot. Les parens ſont les premiers à la conſoler, en lui diſant qu'elle ſera contente de ſon futur. Il vient enſuite lui parler à ſon tour, & la prier de venir ſans façon ſe coucher à ſon côté. Elle refuſe d'abord, il redouble ſes inſtances: elle cede, & la conſommation du mariage termine bientôt la cérémonie.

Il arrive quelquefois qu'une nouvelle mariée retourne chez ſes parens. Ceux-ci la gardent, & le mari eſt obligé de l'envoyer chercher. Lorſque la mariée a déſerté deux ou trois fois de chez ſon époux, celui-ci pour terminer ce jeu, fait faire un ſac, & les vieilles vont la rechercher. Les parens ne peuvent plus s'oppoſer à ce qu'on l'enleve de force. Les vieilles mettent la mariée dans le ſac, &

le nouent par en haut, en ne laissant sortir que ses cheveux. Elles trainent ensuite ce sac jusqu'aux pieds du mari, celui-ci délie le sac, aide sa femme à en sortir, & l'embrasse (*i*). Alors elle est obligée de rester avec lui malgré elle.

Quoiqu'il paroisse que ces peuples n'ont ni loix, ni principes sur le mariage, ils ont cependant l'attention, au rapport des Danois, de ne prendre des femmes qu'au de-là du troisieme degré. Chaque Groenlandois n'en a qu'une ordinairement (*k*). Ce-

(*i*) Leur façon d'embrasser est de se mettre nés contre nés.

(*k*) L'Auteur de l'Histoire naturelle du Groenland, trouve cette continence fort extraordinaire parmi un peuple qui n'a point de loi. Ce qui peut y avoir de remarquable disparoîtra bientôt, si l'on veut faire attention, que l'aspérité du climat, l'espece des alimens dont se nourrissent les Groenlandois, ne sont guères propres à leur inspirer ces ardeurs de tempérammen qui portent, comme dit notre Auteur, aux voluptés charnelles & à la polygamie. D'ailleurs, le besoin presque continuel où se trouvent

pendant si son humeur ne lui plaît pas, il en prend une autre, & la premiere retourne dans sa famille. Quelques-uns aussi ont deux femmes ; & ils disent pour raison de ce second mariage, qu'ils ont trouvé la seconde plus capable que la premiere, & qu'ils ont le moyen de les nourrir toutes deux. Les devoirs du mariage sont sacrés parmi eux, & l'on n'y connoit pas l'adultere. Lorsqu'un homme a eu des enfans d'une femme, il ne lui arrive jamais de la répudier : il lui passe au contraire bien des défauts, & ils vivent dans l'union jusqu'à la mort.

Les femmes supportent sans se plaindre les douleurs de l'accouchement, & ne sont retenues que peu de temps après. Leur tendresse pour leurs en-

---

ces peuples, de se livrer aux plus rudes exercices, pour pourvoir à leur subsistance, bien loin d'allumer en eux les feux de la concupiscence, ne peut manquer de les éteindre & d'énerver leurs facultés en tout genre. La preuve en resulte par le peu d'enfans qu'on voit en chaque famille.

ſans n'a point de bornes, & le ſoin qu'ils en prennent eſt ſans égal. Ces enfans n'ont point d'autre berceau, pendant le jour, que le dos de leurs meres qui leur donnent à teter par deſſus leurs épaules. On ne les ſevre qu'à trois ou quatre ans. Ils vivent dans la plus grande liberté. Quoiqu'il n'y ait pas d'exemple qu'un Groenlandois ait corrigé ſon enfant, il n'en eſt pas plus enclin au libertinage. Sans avoir l'apparence de cette ſoumiſſion aveugle qu'on voit pour leurs parens, dans les enfans bien élevés de nos climats, les petits Groenlandois obéiſſent ſans murmure, à leurs pere & mere, & reſtent auprès d'eux juſqu'à leurs mariages.

La façon de vivre de ces ſauvages annonce aſſez qu'ils n'ont parmi eux ni ſciences ni arts. Ils ignorent abſolument ce qui s'eſt paſſé avant eux, & ne ſçavent pas même quel eſt leur âge. Ils calculent cependant par le cours de la lune, le temps où les Baleines reviennent ſur leurs côtes, & ſe trompent rarement. Lorſqu'ils

ſont ſur mer, la petite & la grande Ourſe, les Pleïades (*l*) leur ſervent de bouſſole.

Chaque famille étant pourvue de tout ce qui lui eſt néceſſaire, le commerce n'a pas lieu parmi ces peuples. Celui qu'ils font avec les étrangers, ſe réduit à peu de choſe, parce que leurs beſoins ne s'étendent pas bien loin. Leurs marchandiſes ſont de la graiſſe & des barbes de Baleines; des cornes de Licornes; des peaux de Daims, de Veaux & de Chiens marins, & d'autres animaux. Ils prennent en échange, de groſſes étoffes de laine, de groſſe toile, des chaudrons de fer-blanc & de laiton, du fer, &c. L'or & l'argent monoyés n'ont aucun cours dans ce pays, & y ſont même tout à fait inconnus. L'utilité & la rareté du fer lui donnent au contraire une valeur réelle. Un Groenlandois préfere toujours une couple d'éguilles ou un tympanon d'enfant à

(*l*) C'eſt ſur ces mêmes étoiles que les Anciens dirigeoient leur navigation.

une piece d'or quelle que ſoit ſa valeur. Les aiguilles leur ſont très utiles, & le tympanon leur plaît beaucoup, parce qu'ils aiment avec paſſion le chant & la muſique. Ils ne manquent pas, chaque fois qu'ils s'aſſemblent, d'ouvrir leurs conférences par un repas où ils mangent abondamment. Ils ſe levent enſuite pour chanter & danſer au ſon d'un tambour. Cet inſtrument eſt un cercle un peu large, compoſé d'os d'animaux. Sur ce cercle eſt étendue une peau bien ſerrée tout autour. Comme ce tambour n'eſt pas garni de peau par en bas, ils y font entrer un bâton avec lequel ils font le plus de bruit qu'ils peuvent. Celui de la troupe qui ouvre le jeu, prend le tambour & ſe met au milieu d'un cercle que les autres forment autour de lui. Il accompagne le ſon de ſon tambour, de pluſieurs chanſons, dont leurs voyages, la pêche & la chaſſe ſont l'objet (*m*). Il danſe auſſi

(*m*) Ils chantent auſſi d'autres faits qui les intéreſſent. Notre auteur obſerve que les Danois leur

toujours en chantant, & faiſant mille poſtures riſibles. Les autres, tant hommes que femmes chantent avec lui, & ſautent tantôt ſur un pied, tantôt ſur l'autre. Celui du milieu eſt-il las ? un autre le remplace; & tous ſe ſuccedent ainſi, juſqu'à ce que l'excès d'une fatigue générale les faſſe renoncer de concert au divertiſſement. Toutes leurs conférences, leurs trocs, leurs arrangemens de pêche & de chaſſe, ſe font en danſant, & en chantant au

---

ont entendu chanter des vérités qui regardoient ces derniers. Ils diſoient qu'ils étoient venus (les Danois) en Groenland, pour tromper les pauvres habitans, attraper leurs belles marchandiſes, débaucher leurs femmes, &c.

On peut juger de-là s'il eſt vrai que ces peuples ont, ainſi que quelques Auteurs veulent nous le faire croire, l'uſage indécent d'offrir leurs femmes & leurs filles aux étrangers, & s'ils penſent qu'une femme acquiert par-là un nouveau mérite à leurs yeux. Nous avons fait d'ailleurs les recherches les plus exactes pour fixer notre jugement à cet égard. Tout ce que nous avons trouvé, ne ſert qu'à infirmer les témoignages de ces relateurs infidèles, dont s'appuyent les amis de l'extraordinaire.

ſon du tambour. Il ſert encore à vuider leurs querelles particulieres : ſi quelqu'un d'entre eux a reçu quelque offenſe d'un autre, il remet ſa vengeance à la premiere aſſemblée. Alors il entre dans le cercle avec un tambour. Là, en danſant & chantant, il ſe plaint de la méchanceté & de l'injuſtice de celui qui lui a fait quelque tort. Celui-ci ſe défend à ſon tour ſur le même ton, & de la même maniere. Les ſpectateurs rient, & la diſpute eſt terminée ; les plaideurs contents, s'en retournent bon amis. Ils eſtiment tant leur tambour, qu'ils font mille careſſes aux étrangers qui veulent bien en jouer & l'accompagner de leur voix.

Les jeunes gens ont pluſieurs jeux & exercices relatifs à la façon de vivre de leurs peres, tels que l'arc, une eſpece de jeu de paume, la courſe, la lutte, &c.

En général les Groenlandois ſont ſimples, ſans être ſtupides. Quoiqu'ils n'aïent ni loix ni règles de bienſéance & de politeſſe, ils ſont ſociables, paiſibles & ſécourables entre eux. L'u-

nion & l'égalité dans laquelle ils vivent, méritent les plus grands éloges. Leur amitié ne ſe produit ni par des complimens, ni par des révérences. Quand quelqu'un arrive chez un autre pour lui faire viſite, il ne ſalue point en entrant, & celui-ci ne ſe dérange pas. Il montre ſimplement du doigt une place pour s'aſſeoir à celui qui fait viſite, & il s'y place auſſitôt. Lorſque le *viſitant* veut ſe retirer, il ſe leve & s'en va, ſans que ni l'un ni l'autre perde une ſeule parole à aſſurer ſon ami d'une amitié qu'il n'a pas deſſein de rompre. L'envie, la haine, la trahiſon & les voies de fait, ſont des choſes inconnues parmi eux. Ils n'ont jamais de guerre avec leurs voiſins : leurs armes mêmes ne ſont bonnes que pour la chaſſe.

La jeuneſſe non mariée eſt d'une ſageſſe exemplaire, & rarement on entend parler de débauche entre les deux ſexes. Les Danois ont ſouvent eu envie de ſéduire quelques filles du pays, mais jamais ils n'ont pu en venir à bout.

Ces pauvres habitans n'ont ni ferrures ni armoires : cependant personne ne perd rien. Une espece d'instinct semblable à celui des bêtes, les porte à faire entre eux certaines actions bonnes & utiles, & à éviter ce qui pourroit leur être nuisible. C'est sur ces ménagemens que sont fondées la base de leur assemblage tumultueux & la tranquillité publique. Un Groenlandois, dans les circonstances où il se trouve, ne peut suffire seul aux exercices qui lui fournissent sa nourriture. Il est obligé de se conserver l'amitié des autres, de partager leurs travaux pour qu'ils partagent les siens, de contribuer à la chasse, à la pêche, s'il veut participer au produit. L'un ne possédant que les mêmes choses que l'autre, il n'est pas tenté de lui ravir un bien qu'il ne desire pas, & que celui-ci n'auroit pas de peine à reprendre la nuit ou en son absence; c'est ce qui fait qu'il ne se commet pas de vol entre eux.

Leur façon de penser n'est pas la même à l'égard des étrangers. Ils les

estiment beaucoup moins qu'eux-mê-mes, & ils sont persuadés que les autres nations viennent de la leur. Ils ne leur font bonne mine que par crainte, & parce qu'ils les regardent comme plus fortes & plus braves qu'eux. Ils les volent sans scrupule, lorsqu'ils peuvent le faire avec sureté. S'ils reçoivent du bien d'un étranger, ils ne lui en marquent pas la plus legere reconnoissance. On rapporte même que quelque temps avant l'établissement de la colonie Danoise, un matelot s'étant trop avancé dans le pays, des Groenlandois l'avoient assommé, & en avoient succé le sang avec beaucoup d'avidité, par des ouvertures qu'ils lui avoient faites en différens endroits du corps.

Ces Sauvages n'ont pas plus de religion que de principes de morale. La connoissance d'un Dieu, d'un créateur, leur est absolument étrangere. Ils n'ont pas même dans leur langue de mot pour designer un être suprême. On trouve cependant sur les côtes les plus orientales, quelques

vestiges qui prouvent qu'il y a eu jadis un culte religieux établi. C'est un nouveau témoignage en faveur de ceux qui prétendent que ces barbares ont exterminé ceux qui habitoient ce pays avant eux, & qui étoient vraisemblablement les descendans des colonistes Islandois qui y passerent avec Eric, ainsi qu'on l'a vu ci-devant. Ces barbares n'ont absolument aucune idée d'idole, de sacrifice, ni d'adoration. Tous les jours sont pour eux des jours de travail, & on ne voit pas qu'ils fassent jamais le moindre acte de religion, soit aux naissances, aux mariages, ou aux funérailles. Ils s'imaginent que tout ce qui existe a été de tout temps, & s'est formé de lui-même. Si on leur démontre qu'il n'est pas possible que le soleil & les corps naturels ayent pu être formés autrement que par la main d'un créateur, de même que leurs canots sont faits par eux, ils conviennent qu'il faut qu'il y ait eu un auteur de toutes choses; mais ils disent toujours qu'ils ne le connoissent pas, qu'ils ne sça-

vent ni qui il eſt, ni où il demeure. La préſomption de quelques-uns s'étend pourtant au point de dire que le créateur du ciel & de la terre, devoit être de leur nation. S'ils pendent à leurs cols certains colliers pour ſe préſerver de maladie, ou pour être heureux dans leurs entrepriſes, ce n'eſt pas qu'ils conçoivent une vertu ſurnaturelle, divine ou démoniaque dans ces colliers, c'eſt une tradition qu'ils ont reçue : ils pratiquent cet uſage ſeulement parce qu'ils ont appris qu'il ſe pratiquoit, & ils ne réfléchiſſent pas s'il eſt bien ou mal fondé. L'opinion qui paroît la mieux établie parmi eux, c'eſt l'immortalité de l'ame ; mais ils ne comprennent pas ſa ſpiritualité, puiſqu'ils lui ſuppoſent les mêmes inclinations qu'au corps qu'elle animoit, & qu'ils croient qu'elle va revivre dans un pays abondant en pêche & en chaſſe. De-là leur eſt venue la coutume d'enterrer avec les morts, tout ce qui ſervoit leurs beſoins & leurs goûts.

Lorſqu'un Groenlandois vient à

mourir; la famille s'aſſemble; ſon plus proche parent eſt obligé de le porter ſur ſon dos, juſqu'au lieu deſtiné à l'enterrer. Là il étend le cadavre tout habillé dans une foſſe non creuſée, mais formée par des gazons & des pierres élevées à un pied de terre. Ils dépoſent à côté du mort tous ſes uſtenſiles de pêche & de chaſſe, après les avoir mis en pieces. Ils couvrent enſuite le corps de deux peaux de Veaux marins, & la foſſe entiere de pierres & de gazons. Cette cérémonie eſt toujours accompagnée de beaucoup de plaintes & de lamentations.

La famille s'aſſemble trois fois par jour, quelque temps après l'enterrement; & enſuite de temps en temps pendant l'eſpace d'une année, auprès du mort. Ils s'aſſeyent à terre, poſent leurs coudes ſur leurs genoux, leur tête ſur leurs mains, & pleurent quelque temps dans cette ſituation. Si quelqu'un meurt ſans laiſſer de parens, tout le monde l'abandonne, & le corps reſte où il eſt mort. La cauſe de cette déſertion vient de la

perſuaſion où ils ſont qu'un cadavre communique une grande impureté à ceux qui le touchent, à l'exception de ſon plus proche parent.

A l'égard des enfans qui ſont morts, ils ont une ſuperſtition ſinguliére. Ils mettent à côté de lui la tête d'un chien, dans la crainte que cet enfant ne connoiſſant pas bien le pays des ames, il ne s'égare en chemin. Ce chien doit, ſuivant eux, lui montrer la bonne voie, ou plutôt le conduire au ſéjour des ames.

DE
L'ISLANDE.

L'ISLANDE eſt une iſle qui appartient au Roi de Dannemarck. Les glaces, dont ſes montagnes & ſes côtes ſont couvertes, lui ont fait donner le nom d'*Eyſlande*, mot Allemand qui ſignifie pays de glaces. Son étendue du levant au couchant eſt de deux cens vingt lieues, & du midi au nord d'environ cent lieues (*a*). Elle commen-

(*a*) Géographie d'Hubner, *tom. III*, *pag.* 107. Baudrand, *pag.* 530.

M. Lenglet ne lui donne que cent trente-ſix lieues de long, ſur ſoixante-ſept de large.

M. Lacombe a mal à propos adopté ce ſentiment. Voyez l'Abrégé chronologique de l'hiſtoire du Nord, *tom. I*, *pag.* 383.

Arngrimus Jonas, auteur Iſlandois, lui donne

ce environ au soixante-troisieme degré, & finit au soixante-septieme. Plusieurs auteurs modernes (*b*) croient que l'Islande est la Thulé des anciens, que Virgile désigne dans ses Géorgiques, en parlant à Auguste, sous le nom d'*Ultima Thule* (*c*). Séneque en

deux fois l'étendue de la Sicile, qui est de plus de cent lieues.

Brevis commentarius de Islandiâ, in-12. Haffniæ 1593, pag. 5.

Bleffkenius est aussi du même avis. *Descriptio Islandiæ*, *in*-12, *Lugduni Batavorum*, 1507, *pag*. 20.

(*b*) Pontanus, dans son histoire de Dannemarck. Cazaubon, dans ses Commentaires sur Strabon. L'Arioste

M. de Vaugondy paroît avoir adopté ce sentiment, qui paroît le plus généralement reçu. Voyez son Atlas de 1757. La Thulé se trouve à la place de l'Islande, dans son *Orbis vetus*. Voyez encore *La Piazza universale di tutte le professione del mundo, in luce da Thomasso Garzoni*. Veneta, in quarto 1599, pag. 337.

(*c*) . . . . tua Nautæ
Numina sola colant: tibi serviat ultima Thule.
Georg. lib. I, v. 29 & 30.

Atque ingens pateat tellus
Nec sit terris ultima Thule.
Senec. in Medeam.

parle

parle aussi dans les mêmes termes; mais toutes les descriptions que nous avons de cette Thulé, paroissent se rapporter plutôt à la Scandinavie (*d*) qu'à l'Islande.

Le cercle polaire passe sur son extrêmité septentrionale (*e*). Dans la

---

(*d*) Les anciens donnoient ce nom à la presqu'isle qui renferme aujourd'hui la Suède, la Norvége, & le Dannemarck. Ils l'ont même prise long-temps pour une isle.

Voyez le Dictionnaire Géographique de la Martinière, à l'article *Thulé*, & à celui *Scandinavie*. La Géographie de la Croix, *tom. V*, *pag.* 511.

M. le Baron de Stralhenberg croit aussi que la Thulé des anciens est ce qui comprend aujourd'hui la Suède, la Norvége & le Dannemarck. Voyez ses mémoires sur la Grande Russie, *tom. I*, *pag.* 104. Ce qui prouve que l'Islande n'est pas la Thulé, c'est que Davity rapporte que Strabon, liv. 4, dit que cette isle est un pays de plaine, qui porte du froment, ce qui ne peut se dire de l'Islande. *Le Monde de Davity*, *tom. XLII*, *pag.* 691.

(*e*) Quoique Varenius dans sa Géographie générale, Bleffkenius, Arngrimus Jonas, la Peyrère, Blaen, La Croix, Hubner, & beaucoup d'autres, nous représentent l'Islande coupée presque en deux parties égales par le cercle polaire, en la faisant

partie du nord, on voit continuellement le soleil depuis la mi-juin jusqu'à la fin de Juillet. Au contraire dans les mois de décembre & janvier, on ne le voit point du tout. On jouit seulement à la fin de janvier, d'une lueur qui dure une heure & demie. L'aurore boréale éclaire ici comme au Groenland, & dédommage de la privation du soleil.

Il n'y a point en Islande de saisons intermédiaires, qui séparent l'été de l'hiver. A une journée excessivement chaude, succede quelquefois une nuit très-froide, pendant laquelle la campagne est couverte de neige.

---

commencer au soixante-quatrieme degré, & finir au soixante-huitieme. Nous nous en sommes rapportés à l'opinion de M. de Vaugondy, dans son Atlas, qui est aussi celle de M. Bellin. *Voyez la Carte de l'Univers, à la tête du tom. VI, de l'Histoire générale des Voyages de M. l'Abbé Prevost.* Elle paroît confirmée par des observations sures, & par la détermination moderne de la figure de la terre. C'est ce qui fait aussi qu'on ne compte plus cette isle parmi les terres arctiques.

Le plus grand froid regne ordinairement dans le mois d'avril ; ſoit parce que, à ce période, le ſoleil a été le plus long-temps éloigné de l'iſle, ou que les vents qui ſoufflent conſtamment du nord, amenent beaucoup plus de particules glaciales que dans d'autres temps.

L'Iſlande, ſelon M. Anderſon, paroît avoir été détachée de notre continent par quelque bouleverſement furieux, arrivé anciennement, ou peut-être, dit cet auteur, par le déluge univerſel dont on trouve par tout des marques très apparentes. Elle eſt d'une figure tout à fait irréguliere, & remplie de débris énormes de rochers & de crevaſſes affreuſes. Une chaîne de montagnes très-élevées & couvertes, à la hauteur de pluſieurs toiſes, de glaces & de neiges qui ne ſe fondent jamais tout à fait, traverſe cette iſle d'un bout à l'autre & en rend l'intérieur inhabitable. Tout le terrein eſt tellement hériſſé de fragmens de rocs, ou coupé par des précipices diſperſés de côté & d'autre, que les chemins

ſont abſolument impraticables pour les voitures. On ne ſçauroit y voyager qu'à pied, ou tout au plus à cheval, en quelques cantons ; mais il faut y apporter les plus grandes précautions, pour ſe garantir des abîmes qu'on renconte à chaque pas.

Il ne ſe trouve en l'Iſlande ni villes ni bourgs. Quelques cabanes diſperſées tout le long des côtes, ou à quatre à cinq lieues au plus ; quelquefois ramaſſées au nombre de dix ou douze, & placées, chacune, dans un terrein circonſcrit par des paturages qui, le plus ſouvent, déterminent à bâtir : tel eſt le tableau des villages Iſlandois. Un pere de famille trouve un endroit convenable, il y bâtit, & s'approprie tout le terrein qui environne ſa chaumiere, & qu'il croit pouvoir cultiver par lui-même ou par les ſiens. Cette maniere de ſe loger ſans ordre, & à ſa volonté, en uſage depuis longtemps dans ce pays, contribue beaucoup à rendre les habitations éloignées les unes des autres, & nuit de même à leur communication. Il eſt

vrai que la conſtitution intérieure de l'Iſlande, concourt encore à la rendre deſerte, & à en faire le plus miſérable pays du monde.

On y rencontre beaucoup de mines de fer, de minéraux chargés de ſoufre & de bitume, & un grand nombre de Volcans.

Tous les élémens ſemblent conjurés contre l'exiſtence de cette malheureuſe iſle, & s'entr'aider pour la bouleverſer de fond-en-comble. Ici, des vallées renfermant dans leur ſein quantité de nitre, de bitume, & de groſſes maſſes de ſoufre chargées de mines de fer, donnent lieu à des embraſemens qui portent par tout la mort & la ſtérilité. Là, une maſſe contigue de rochers, dont le dedans caverneux eſt rempli de toutes ſortes de matieres bitumineuſes & minérales, perpétuellement en fermentation, cauſe de fréquens tremblemens de terre, qui ſemblent la diſſoudre juſques dans ſes fondemens. Ce n'eſt pas tout encore: lors de l'éruption de ces montagnes brulantes, des torrens impétueux,

formés par la fonte ſubite des neiges & des glaces qui couvroient leurs ſommets (*f*), ſuivent bientôt les ruiſſeaux de feu & de minéraux fondus, vomis par les volcans. Le ravage de ces inondations s'étend même beaucoup plus loin. Hommes, maiſons, bétail, rien n'échappe à leur fureur. Ces terribles débordemens briſent, renverſent & entraînent à des diſtances énormes, tout ce qui s'oppoſe à leur impétuoſité; ne laiſſant ſur leur paſſage que des traces profondes d'horreur & de déſolation.

(*f*) C'eſt peut-être la fonte ſubite de ces neiges, arrivée par le feu de ces montagnes, qui a donné lieu à quelques auteurs de dire, d'après Bleffkenius, que l'Hécla vomiſſoit des torrens d'eau chaude, qui bruloit comme de l'eau de vie *. Au reſte, c'eſt un doute que nous propoſons, & nous ſommes bien éloignés de taxer d'erreur les auteurs qui ont cité ce fait. Leur juſte célébrité mérite toute la vénération du public, & c'eſt avec bien du plaiſir que nous confeſſons ici que nous adhérons à ſes ſentimens.

* *Hiſt. nat. de M. de Buffon*, *tome II*, *page* 296. *La Peyrere*, *Relation d'Iſlande*, *pag.* 33.

En 1729, un incendie de terre prit ſubitement dans le diſtrict de Huuſwich ſitué au nord de l'iſle. Un village fut entiérement ruiné. Tout le terrein cultivé, les maiſons, les beſtiaux, furent réduits en cendres. La flamme s'avançoit avec tant de rapidité, que les hommes eurent à peine le temps de ſe ſauver. Six paroiſſes voiſines étoient ménacées des ſuites funeſtes de cet accident ; cependant il n'en périt que trois : les autres furent ſauvées par un brouillard extrêmement épais & par une groſſe pluie, qui ſurvinrent quelques jours après le commencement de l'incendie ; c'eſt ce qui éteignit heureuſement ce feu, dont la force étoit ſupérieure à tout l'art humain (*g*).

(*g*) On a vu en France de pareils phénomènes. En 1682, à la ſuite d'un tremblement de terre, on vit ſortir des flammes en pluſieurs endroits, dans le territoire de Remiremont, près Plombières. Il eſt vrai cependant que ces flammes ne bruloient pas ce qu'elles rencontroient ; & c'eſt une particularité aſſez remarquable. *Voyez les Mémoires de l'Académie*

Une montagne, située à l'ouest, qui n'avoit jamais brulé auparavant, s'enflamma tout d'un coup, en 1721, & vomit une pluie affreuse de pierres & de cendres noires. L'air en fut tellement obscurci, & la fumée étoit si épaisse, qu'on ne vit le soleil de trois jours. Tout le poisson séché qui étoit alors dans l'isle, fut noirci & entièrement corrompu par cet accident. Les chevaux & les bêtes à corne des endroits par où les cendres avoient passé, eurent pendant deux ans, la bouche coupée & gatée par le sable fin, ou les petites pierres tranchantes qui étoient vraisemblement mêlées dans les cendres. Il y eut même de ces cendres qui furent portées par le vent à trente lieues de cette montagne. Le feu prit en même temps au

---

des Sciences, *année* 1699, *tom. II*, *pag.* 341. La gazette de Londres du 20 juillet 1762, fait aussi mention de deux incendies de terre considérables, arrivés le mois précédent, dans le comté d'Yorck, & dans celui de Northumberland, aux environs de Newcastle.

bas pays qui touchoit la montagne, & s'étendit à dix-huit lieues sous terre. On dit qu'il ne s'éteignit que plus d'un an après. Ce qu'il y eut de plus singulier, c'est que la force de l'explosion détacha un fragment de rocher d'une grosseur énorme, qui fut jetté à une lieue du volcan, & de là porté, par la force du coup, une lieue avant dans la mer. Malgré la profondeur de l'eau en cet endroit, ce morceau s'élevoit au commencement, de soixante brasses au dessus de la surface de la mer.

En 1726, dans la partie septentrionale de l'isle, une montagne d'une hauteur considérable, s'enfonça dans une nuit, par un tremblement de terre, & un lac très-profond prit sa place. A une lieue & demie de cet endroit & dans la même nuit, un autre lac, dont on ignoroit la profondeur, fut entiérement desséché, & son fond s'éleva de manière à former une monticule assez haute, qu'on voit encore aujourd'hui.

L'Islande se divise ordinairement

en quatre parties, qui correspondent aux points cardinaux du monde.

C'est dans la partie méridionale qu'est situé le mont Hécla, si fameux par ses incendies. Voici la description qu'en a laissé un voyageur (*h*), qui monta une demi-lieue sur le volcan, & à qui la curiosité pensa être aussi funeste qu'elle l'avoit été à Pline sur le mont Vésuve.

» A une demie lieue du mont Hécla, nous trouvâmes la terre toute
» couverte de cendres & de pierres-
» ponces, à travers lesquelles nous
» cheminâmes jusques au pied du
» mont.

» Le temps étant fort serein, & ne
» voyant point sortir de la monta-
» gne aucuns feux, ni flammes, ni
» fumée, nous prîmes la résolution

(*h*) De la Martinière, chirurgien de vaisseau. *Voyage aux pays septentrionaux, in-12, Paris, 1676, page 290, & suivantes.*

Voyez aussi Arngrimus Jonas, pag. 18. Bleffkenius, Voyage au Groenland, par P. de Mésange, Cordelier; *tome II, page 198.*

» de monter jusques au haut, quoique nos guides pussent dire pour » nous en détourner.

» Un marchand Danois ayant dit » qu'il vouloit me faire compagnie, » nous donnâmes nos chevaux à tenir à notre guide, & nous montâmes à travers les cendres & les » pierres-ponces, y entrant jusqu'à » mi-jambe, prétendant aller jusques » au haut où nous vîmes voler quantité d'oiseaux noirs, qui étoient des » Corbeaux & des Vautours qui y » nichent.

» Après avoir monté demi lieue, » nous sentîmes la terre trembler sous » nos pieds, & entendîmes un gromellement & tintamarre si grand » dans les entrailles de cette montagne, qu'il sembloit qu'elle vouloit » s'effondrer; & dans ce même temps, » parut de tous côtés autour & proche de nous, des fentes d'où sortoient des flammes bleuâtres, puantes & sentant le soufre brulé, ce qui » nous fit rebrousser chemin, crainte d'être consommés.

» Ayant descendus une trentaine
» de pas, il sortit de ce mont une
» bouffée de cendres si grosses, que
» le soleil s'en obscurcit, & nous
» couvrit de telle façon que nous ne
» nous voyons pas l'un l'autre. Ce
» qui nous donna encore plus de
» frayeur, fut de voir sortir de mo-
» mens en momens de derrière nous
» des bouffées de feux, de cendres,
» & de pierre-ponce qui tomboient
» sur nous comme gresle, & des gro-
» mellemens sous nos pas qui nous
» faisoient jetter des cris épouvanta-
» bles, croyant que toutes les furies
» infernales sortoient de ce mont pour
» nous accabler, & attendant à tout
» moment que la terre s'ouvrit pour
» nous engloutir. Nous ne laissions
» pas toutesfois de courir en descen-
» dant, tant que nous avions de for-
» ces, pour fuir le danger où nous
» avoit mis notre curiosité.

» La peur nous donna tant d'agili-
» té, qu'en un quart d'heure nous ar-
» rivâmes près de nos gens, qui se
» mirent à rire de nous voir pâles,

» & si bien ajustés que l'on auroit dit
» qu'on nous avoit plongés dans du
» noir à noircir ; mais ce ris leur
» passa aussitôt qu'ils nous virent tom-
» ber à leurs pieds comme morts, les
» esprits & la parole nous manquant.
» On nous frotta les temples, les na-
» rines, & les mains de vinaigre, &
» cela nous fit revenir ; après quoi
» nous continuâmes notre route.

A une demie lieue du Mont-Hécla, on rencontre un lac d'eau douce toujours chaude, mais beaucoup plus en hiver qu'en été. Ce lac, au rapport des habitans du pays, a la propriété de s'enflammer de lui-même, trois fois par an. Il brule pendant quinze jours, & jette des petites flammes fort claires. Lorsqu'elles sont éteintes, une forte fumée leur succède & dure pendant quelques jours (*i*).

(*i*) Il se trouve près de Grenoble en Dauphiné, une fontaine, sur laquelle des exhalaisons prennent feu à l'approche d'une bougie allumée, & donnent une flamme assez vive. M. Anderson donne l'explication de ces phénomènes, d'une manière très-pro-

Dans la partie septentrionale de l'isle, près de l'endroit où arriva l'incendie dont nous avons parlé, il y a une fontaine chaude qui bouillonne régulièrement trois fois tous les quarts d'heure. Elle commence d'abord à s'élever un peu; elle monte plus haut & sort à la fin de terre. Elle s'abaisse de même à trois reprises & continue ce jeu alternatif nuit & jour pendant toute l'année. » A peu de distance de » cette fontaine chaude, nous en » trouvâmes une très-froide. (dit la » Martinière) J'y mis dedans une » baguette que j'avois, & l'ayant re- » tirée, je fus surpris d'en voir le » bout qui avoit touché au fond, » comme métamorphosé en fer, &

---

bable. Il en attribue la cause à des exhalaisons sulphureuses & bitumineuses, qui s'élèvent du rivage, & du fond du lac, & qui prennent feu ensuite, lorsqu'elles sont accumulées & condensées à un certain point; ce qui arrive plus souvent dans un temps humide que par les grandes chaleurs, qui ne font que dissiper les vapeurs en les raréfiant. *Hist. nat. de l'Islande, tom. I, pag.* 24 & 25.

» aussi pesant ». Blefskenius (*k*) remarque que ce qui touche au fond, devient fer, ce qui est trempé d'eau se pétrifie, & ce qui est au-dessus de l'eau demeure bois. Il ajoute qu'il a éprouvé deux fois la même chose, & qu'ayant mis au feu ce qui lui sembloit fer, il brula comme du charbon.

On compte jusqu'à sept de ces fontaines chaudes, peu éloignées les unes des autres, qui bouillonnent avec beaucoup de force, à plusieurs reprises dans un jour. Les habitans même s'en servent à faire leur cuisine. A cet effet, ils suspendent leurs viandes à une corde dans l'eau, sans autre façon, & la retirent lorsqu'elle est cuite. Quelques-uns la mettent dans une marmite remplie d'eau froide, & la suspendent dans la vapeur chaude qui la fait bientôt bouillir.

Ces sources chaudes forment une petite rivière, dont les eaux sont tièdes, fort bonnes à boire & à fournir des bains très-salutaires.

(*k*) Descriptio Islandiæ. pag. 40.

Les montagnes de ce pays renferment du marbre (*l*) ; mais il ne paroît pas qu'il soit d'une bonne qualité, par le peu de recherche qu'on en fait. L'expérience d'ailleurs, apprend que généralement toutes les sortes de pierres communes ou précieuses, n'acquièrent pas dans les pays froids le même degré de dureté que dans les contrées méridionales. Il se trouve quelquefois dans les cavernes des rochers, des crystaux ; mais ils sont si mols & si fragiles, qu'ils ne sçauroient être travaillés.

Crystal d'Islande.

L'espèce particulière de crystal, connue sous le nom de crystal d'Islande, y est très-commune, sur-tout au pied d'une montagne de la partie orientale. Il a la propriété singulière de représenter doubles tous les objets qu'on re-

(*l*) Il y a quelques années que le Roi de Dannemarck a envoyé des ouvriers pour fouiller ces mines, & instruire les Islandois dans cet art.

garde au travers (*m*). Il devient feuilleté lorsqu'on le fait calciner dans un creuset, & il acquiert alors la vertu de luire dans l'obscurité (*n*).

L'Islande est parsemée de pierres-ponces. M. Anderson, sur les rap-

---

(*m*) Quelques auteurs ont cru que c'étoit une pierre talqueuse, à cause de son tissu feuilleté; d'autres l'ont regardé comme une espèce de sélénite; mais il est constant que le vrai crystal d'Islande est un spath calcaire, & il ne faut point le confondre avec d'autres substances qui lui ressemblent par la figure rhomboidale, & par la transparence, mais qui en différent par d'autres propriétés.

Huygens en a traité fort amplement dans son ouvrage sur la lumière; *in quarto*, *Leyde* 1690. *chap.* 5, *pag.* 49.

Voyez aussi le Dictionnaire Encyclopédique, au mot *crystal*, & la continuation de la Lithogéognosie de M. Pott, pag. 226, & suivantes. Cet habile chymiste relève avec raison, M. Anderson & M. de la Hire, qui se sont trompés à l'égard du crystal d'Islande.

Voyez les Mémoires de l'Académie des Sciences, avant 1699, *tom.* *I*, *pag.* 286.

(*n*) Voyez les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1710, *pag.* 341. La Minéralogie de Vallerius, *tom.* *I*, *pag.* 117. Celle de M. Valmont de Bomare, *tom.* *I*, *pag.* 166.

ports qu'on lui a fait, croit que les montagnes ſont remplies de métaux. Il dit qu'on y trouve ſouvent des marcaſſites chargées de fer, du minéral de ſoufre, & quelquefois des pierres d'aigle, qui contiennent ordinairement beaucoup de fer.

Les bitumes, les tourbes, une eſpèce d'ambre noir, dont les morceaux brulent comme une bougie, ſont fort communs dans ce pays, & d'un grand uſage pour les habitans à qui ils tiennent lieu de bois.

Sorte d'Ambre noir, ou Gagate.

On y voit auſſi une autre eſpèce de pierre très-noire & très-luiſante, beaucoup plus dure que l'ambre noir (*o*).

(*o*) Cette pierre, qui eſt une eſpèce de jais ou jayet, paroît être la même que celle connue des anciens, ſous la dénomination de pierre obſidienne, du nom d'Obſidius, qui l'apporta le premier d'Ethiopie. On lui a donné enſuite le nom de *Gagas, lapis thracius*, parce qu'elle ſe trouvoit en Lycie, dans la rivière de Gaga, près la ville du même nom. M. de Caylus, auſſi illuſtre par ſon amour

ſi on la fend par lames, elle devient demi-tranſparente. Elle eſt plus opaque que le verre ; mais au reſte elle lui reſſemble en tout, & eſt en effet une véritable vitrification. On pourroit même, dit M. Anderſon, en faire des lames un peu plus épaiſſes & en revêtir les murs : l'effet en ſeroit le même que des miroirs. Il eſt vrai, ajoute cet écrivain, que nous ne ſçaurions la graver ni la ſculpter auſſibien qu'on faiſoit du temps de Pline. On en formoit alors des buſtes & des cachets ; mais cette circonſtance ne change pas le genre de la pierre. L'eſpèce ancienne étoit peut-être plus dure que celle d'Iſlande, & les Romains étoient aſſurément meilleurs graveurs & ſculpteurs que ne le ſont les Danois aujourd'hui. Ils appellent cette pierre, agathe noire, & ils en trafiquent des morceaux d'une bonne groſſeur. Cette pierre eſt ex-

---

pour les ſciences & les beaux arts, que par une naiſſance diſtinguée, a très-bien décrit cette pierre, dans un mémoire lu à l'Académie des Inſcriptions, le 10 juin 1760.

trêmement dure & fait du feu comme la véritable agathe (*p*). Lorſqu'on en caſſe un morceau, elle s'éclate comme le verre. Notre Auteur croit que ce n'eſt autre choſe qu'une ſcorie très-unie & très-bitumineuſe, vitrifiée par l'action d'un feu violent. Il faut beaucoup d'adreſſe & de précaution pour travailler cette ſcorie. Le roi de Danemark a fait faire avec un morceau de cette pierre, une jatte & ſon couvercle, qu'il a fallu quatre ans pour achever. On en fait des manches de couteaux, & toutes ſortes de bijoux que les femmes portent en deuil.

Le ſoufre eſt la matière la plus abondante qui ſe trouve dans cette iſle : elle fait même un objet de commerce conſidérable. Pour peu qu'on creuſe au-deſſous de la ſurface de la terre, on trouve des morceaux de ce minéral gros comme le poing. Il tranſpire auſſi en ſi grande quantité, qu'on en amaſſe

(*p*) Voyez la Minéralogie de Wallérius, *tom. I*, *pag.* 363. Celle de M. Valmont de Bomare, *tom. II*, *pag.* 266.

de grosses provisions en raclant les rochers avec un fer destiné à cet usage. Mais les habitans s'opposent à ce qu'on enleve du soufre de leur isle, parce que cela fait du tort à leur pêche. En effet les poissons s'éloignent bien vite des endroits où l'on lave la mine de soufre, & ils quittent entièrement la rade, s'il s'y trouve un vaisseau qui en soit chargé. Une barque de pêcheur, frottée tant soit peu de ce minéral, chasse le poisson, quelque part qu'elle aille. Souvent un pêcheur se sert de ce secret pour faire piéce à son voisin, ou pour se venger lorsqu'il a sujet de s'en plaindre.

Le sel ordinaire manque absolument en Islande, & les habitans s'en passent très-bien.

Le bois n'y est guère plus commun. Le peu qui s'en trouve consiste en saules, en bouleaux, dont les troncs ne sont pas plus gros que le bras. La hauteur de ces arbres n'excède pas six pieds. Il est plus ordinaire d'y rencontrer des ronces, des buissons, & des genévriers, qui servent à faire du charbon.

Quoique le tuf ne soit pas à une grande profondeur de la surface du sol de cette isle, il s'y rencontre cependant de bons paturages (*q*) arrosés d'eau. L'herbe y vient haute de plus d'un pied ; elle est entremêlée d'herbes odoriférantes & de plantes grasses qui donnent un goût exquis aux bestiaux, & qui les engraissent en peu temps. Tout ce qui reste sur terre après l'été est soigneusement recueilli par les habitans. Cette moisson ne se fait qu'avec une peine infinie, parce que le terrein raboteux ne permet pas de se servir de faulx ordinaires, & qu'on est obligé de couper l'herbe par petites parties, entre des tas de pierres & dans des creux de rochers peu accessibles.

(*q*) Bleffkenius, la Martinière & la Peyrere, s'accordent à dire que ces pâturages sont si excellens, qu'il en faut chasser le bétail, de crainte qu'il ne crève. M. Anderson ne parle pas de cette particularité. *Islandiæ descriptio*, *pag.* 49. *Voyez la Martinière*, *pag.* 219. *Relation de l'Islande*, *pag.* 30.

L'Iſlande produit beaucoup de plantes ſalutaires à ſes habitans. Telles ſont l'oſeille, le cochléaria, & d'autres d'une vertu anti-ſcorbutique. De toutes les plantes de mer qui naiſſent dans ce pays, nous ne connoiſſons qu'une eſpèce d'algue marine. On la donne au bétail tant fraiche que ſèche. Elle l'engraiſſe promptement, mais elle communique un goût ſi fade, à la chair, qu'on ne peut en manger ſans répugnance. Dans des temps de diſette, les habitans en mangent auſſi, après l'avoir fait griller. C'eſt un bon purgatif, quand on en mange beaucoup.

Il n'eſt pas rare de trouver en ce pays des Cailles, des Bécaſſes ſemblables aux nôtres, & des Perdrix de la même eſpèce que celles que nous avons décrites à l'article du Groenland. On ne peut y nourrir de volaille domeſtique, telle que Poules, Pigeons &c. tant à cauſe du froid que du grand nombre d'oiſeaux de proie dont l'iſle fourmille ; les Aigles, les Faucons, les Vautours, les Eperviers,

les Hiboux , les Corbeaux (*r*) , & plusieurs autres qui ont des noms particuliers, sont ici très-communs.

Nous ne nous arrêterons qu'aux deux premiers de ces oiseaux : les autres sont assez connus pour que nous soyons dispensés d'en donner la description.

Les Aigles sont de plusieurs espèces; mais tous d'une force étonnante. Ils font un tort considérable aux habitans , en détruisant principalement le jeune bétail. Lorsqu'ils ont une fois goûté de quelque cadavre

(*r*) On remarque , dit M. Anderson, que dans plusieurs petites isles inhabitées des environs de l'Islande, il ne s'y trouve qu'une paire de Corbeaux. Lorsqu'il se sont mis une fois en possession du terrein , ils en chassent tous les autres oiseaux qui viennent pour s'y établir ; leurs petits mêmes sont expulsés de leurs états, dès qu'ils peuvent se servir de leurs aîles ; il est inutile surement de joindre ici nos reflexions sur ce fait. Quoiqu'il soit rapporté par M. Anderson , naturaliste aussi sçavant que curieux ; nous croyons qu'il est plus aisé de rire de ce conte , que de croire à l'existence réelle de la souveraineté de ces Corbeaux.

humain ,

humain. Ils prennent ſi bien goût à cette chair, qu'ils enlevent, dit M. Anderſon, des enfans de quatre à cinq ans, & les emportent dans leurs nids.

Les meilleurs Faucons de l'Europe ſe tirent de la partie ſeptentrionale de l'Iſlande. Le Roi de Danemarck y fait paſſer chaque année des gens pour acheter autant de ces oiſeaux qu'ils peuvent, & les apporter à Copenhague, d'où ce ſouverain les envoie en préſent aux puiſſances étrangères. Les Faucons blancs ſont les plus eſtimés. Le Roi de Danemarck paie quarante-cinq livres pour un Faucon de cette ſorte, trente pour un gris mêlé de blanc, & quinze pour un gris (ſ).

(ſ) Olaus Magnus attribue la ſupériorité des Faucons blancs ſur les gris, à une cauſe qui devroit être la même à l'égard des autres animaux, & qui eſt démentie par l'expérience. Il dit que les corps blancs étant froids & humides, ils ont des chairs ramaſſées, qui renferment quantité d'eſprits, que la conſtitution de leur chair ne laiſſe pas évaporer; que de-là ils ont plus de force & de courage que les

Ces oiſeaux, lors de leur tranſport, demandent le plus grand ſoin & une attention particulière à les tenir proprement & fraîchement, ſans quoi leurs jambes s'échauffent & deviennent ſujettes à une eſpèce de goutte.

Les oiſeaux aquatiques arrivent en grand nombre ici dans le printemps. Tels ſont les Cignes, les Oyes, les Canards, les Plongeons, &c. & tous ceux que nous avons décrit à l'article du Spitzberg.

Le Canard qui donne l'Eidredon.

Nous ne parlerons que du Canard dont il y a bien des eſpèces. La plus remarquable eſt celle qui donne ce duvet ſi précieux, appellé *Eiderdunen* dans les pays du nord, d'où nous eſt venu le nom d'Eidredon, & le mot corrompu d'Egledun.

Le meilleur eſt celui que les Iſlan-

---

corps noirs ou bruns, dont le tiſſu des chairs étant plus lâche & plus poreux, facilite aiſément l'évaporation des eſprits, qui ſont les véhicules des forces. *Hiſt. Septentrion. lib.* 19, *chap.* 23.

dois ramassent dans les nids de ces oiseaux, & qu'ils se sont arrachés eux-mêmes pour y déposer leurs œufs.

On rapporte aussi un fait remarquable de ce Canard ; c'est qu'en plantant au milieu de son nid un petit bâton, d'un pied de haut, il pond jusqu'à ce que ses œufs ayent couvert la pointe du bâton & qu'il puisse les couver. Les habitans ne manquent pas de pratiquer cette invention, pour se procurer une quantité de ces œufs qui sont d'un goût admirable. Mais on ajoute que cette ponte surabondante épuise tellement l'oiseau, qu'il en meurt.

Ce fait, raconté par M. Anderson, semble être contredit par M. Erich Pontoppidan, Evêque de Bergen, dans son Histoire naturelle de Norvége. Il attribue aussi à ces oiseaux une sorte de sensibilité & de tendresse qui mérite de nous arrêter un instant. » Ils
» viennent au printemps, dit cet écri-
» vain, sur la côte, en grand nombre,
» pour faire leurs nids dans les fentes
» de rochers & sur de petites isles;

» dans des touffes de broſſailles, ou
» ſur de grandes plantes marines. Ils
» dépoſent cinq ou tout au plus ſix
» œufs de couleur verte, auſſi gros
» que des œufs d'Oye, & d'une fi-
» gure un peu allongée. Si on enlè-
» ve les cinq premiers œufs, alors
» l'oiſeau n'en pond que trois, &
» dans un autre nid : ſi ceux-ci ſe
» perdent encore, il n'en pond plus
» qu'un ſeul. La mère couve ſes œufs
» ſeule pendant quatre ſemaines, &
» le mâle reſte au dehors, dans l'eau,
» à faire ſentinelle ; de ſorte que, ſi
» quelque chaſſeur, ou quelque bête
» carnaſſière en approche, il avertit
» la femelle, en criant : *hu ! hu !* Alors
» elle couvre ſes œufs de mouſſe &
» de duvet, qu'elle tient tout pret,
» & deſcend joindre ſon mâle dans
» l'eau ; mais il ne la reçoit pas avec
» douceur ; car, ſi par quelque acci-
» dent ſes œufs ſont perdus, il la mal-
» traite à coup d'aîles, qu'elle eſt obli-
» gée de ſouffrir patiemment ; en-
» ſuite il l'abandonne entièrement, &
» l'oblige à aller rejoindre le troupeau

» de son espece. Peu de jours après
» que leurs petits sont éclos, la mère
» les mène à la mer, & ne les aban-
» donne point, même dans la plus
» grande détresse. On l'a vue dans
» des temps de danger, prendre ses
» petits sur son dos, & les transpor-
» ter de son mieux, en nageant, lors-
» qu'ils ne pouvoient pas encore la
» suivre. Les Corbeaux & les Cor-
» neilles cherchent les nids de ces
» oiseaux, afin d'en sucer les œufs,
» ou de manger les petits : c'est ce
» qui fait qu'ils s'enfoncent d'un demi
» mille plus avant dans le pays, afin
» de trouver un endroit à pouvoir
» mieux cacher leur nid; & alors,
» quand les jeunes sont en état d'aller
» à la mer avec leur mère, elle se
» blottit par terre, pour leur donner
» la facilité de grimper sur son dos,
» & elle les emporte, en volant à
» fleur de terre.

Comme l'Islande est de tous côtés fort éloignée du continent, il ne s'y trouve ni gibier ni bêtes féroces. Au mois de juin, on y voit quelquefois

arriver du Groenland des Ours portés ſur de gros glaçons ; mais, dans ce temps, on établit ſur les côtes des gardes qui avertiſſent dès qu'ils en voient un. Alors tout le canton s'attroupe, & ne quitte pas le rivage, que l'animal n'ait été tué.

Le Renards y ſont vraiſemblablement entrés ſur les glaces, & ont beaucoup multiplié. Ils ſont gris ou bleuâtres en été, & blancs en hiver.

Les ſeuls animaux domeſtiques des Iſlandois, ſont les Chevaux, les Bœufs, les Cochons, les Moutons, les Chiens & les Chats ; & quelques Poules & Pigeons dans la partie de l'oueſt.

Les Chevaux.

Les Chevaux d'Iſlande (*t*) ſont pe-

(*t*) Les anciens auteurs rapportent que les Chevaux ont été de tous les temps ſi fort eſtimés des peuples ſeptentrionaux, & ſurtout des Norvégiens & des Iſlandois qui deſcendent de ceux-ci, que cet amour exceſſif pour ces animaux, donnoit lieu à une vénération particulière, & à des ſuperſtitions

tits, courts & gros à proportion. Ils ont beaucoup de force & de vivacité. A l'approche de l'hiver, il leur vient un poil extrêmement long, roide & épais, qui les garantit du froid. L'habitude où sont ces animaux de vivre en pleine campagne, exposés à toutes les vicissitudes des saisons, à courir de tous côtés pour chercher leur nourriture, leur rend la plus grande fatigue supportable.

LES MOUTONS.

Ces animaux sont aussi très-petits,

---

sans nombre. On trouve dans la vie de saint Olaus, roi de Norvège, l'histoire d'une femme de ce royaume, qui conservoit très-précieusement la partie génitale d'un cheval, & qui l'honoroit comme le dieu tutélaire de sa maison & de sa famille.

Si l'on veut voir encore plusieurs exemples de la prétendue faculté de raisonner, de deviner, & de prédire le futur, dont quelques-uns de ces animaux étoient doués, l'on n'a qu'à consulter l'ouvrage moderne d'un Islandois, qui porte pour titre : *Disquisitio de Philippia, sive amoris equini apud priscos Boreales. Per J. Erici.* Lipsiæ, 1755, pag. 111, 112, & 113. *Keysleri, Antiquit. septentr.* pag. 323 & 324.

& ne font pas mieux traités que les Chevaux. Chaque propriétaire marque ses moutons, & les laisse toujours aux champs. Des cavernes, des éminences saillantes de rochers, sont les seules étables qu'ils ayent dans l'isle, & ils se nourrissent comme ils peuvent. L'hiver ils ont l'instinct de suivre les Chevaux pour brouter le peu de mousse qui reste dans les endroits dont ceux-ci ont détourné la neige pour eux-mêmes. On a observé que lorsqu'ils sont fort pressés par la faim, ils mangent le crin de la queue des Chevaux. Si un orage de neige les surprend subitement au milieu de la campagne, ils se joignent en grandes troupes, mettent leurs têtes ensemble, & restent ainsi, sans se remuer, le dos couvert de neige. Il arrive souvent que ces bestiaux se trouvent si fort attachés l'un à l'autre par le froid & par la gelée qui a glacé la neige qui couvre leur toison, qu'ils ne peuvent plus se débarrasser : alors ils se rongent mutuellement la laine, jusqu'à ce que les paysans les aient tiré

de cette ſituation. Ces Moutons ont une laine fort groſſe & fort rude, ce qui vient de la rigueur du climat & de la mauvaiſe nourriture qu'ils prennent (*u*). C'eſt un avantage pour ceux-ci, dans les circonſtances où ils ſe trouvent : on ne les tond jamais. Vers la mi-juin, il leur pouſſe une nouvelle laine qui détache l'ancienne. Celle-ci étant fort mêlée & entortillée, s'enlève par tout leur corps, comme une peau ſuperficielle.

(*u*) Cette remarque eſt juſte, puiſqu'il eſt conſtant que plus les climats ſont doux, & les pâturages délicats, plus la laine des moutons, & le poil des chèvres ſont fins & tendres. Le rapport de Buſbecq, dans ſon voyage en Turquie, confirme cette obſervation. Il parle des Chèvres de l'Aſie mineure, qui ont le poil très-fin & très-long. Elles ſe nouriſſent, dit-il, d'une herbe fine & ſèche, qui contribue beaucoup à la fineſſe de leur poil; car on a expérimenté que ce poil ne reſte pas le même, ſi on les mène ailleurs, & qu'il change ſelon le pâturage au point, que les chèvres dégénèrent, & ne ſont même plus reconnoiſſables. *Voyez la traduction de Buſbecq, par M. l'Abbé de Foy, tom. I, pag.* 143.

Tous les Moutons d'Islande, Brebis & Beliers ont des cornes très-grandes, courbées & un peu molles. Ces cornes sont quelquefois au nombre de huit, mais communément réduites à quatre ou cinq; ce qui est très-remarquable, car les Bœufs & les Vaches n'en ont point du tout (*x*).

(*x*) Il faut observer que les cheveux, le poil, la laine, les cornes, les plumes, &c. viennent originairement de la sécrétion de certains fluides superficiels, & ne sont, à proprement parler, que des excrémens des corps, quoiqu'ils soient organisés comme les plantes. Les sucs froids, foibles, & aqueux, donnent un poil long & flasque, des cornes hautes & molles; au lieu que les sucs chauds & spiritueux, produisent un poil court, roide & serré; des cornes ramassées & très-dures. Les cheveux des hommes sont ordinairement roides, courts & serrés; au lieu que ceux des femmes sont doux, longs & unis. On peut inférer de-là, que les Bœufs d'Islande ne tirent pas de leur mauvaise nourriture assez de sucs, pour qu'il puisse s'en former des cornes; & qu'au contraire, les Moutons trouvant des alimens très-succulens pour eux, quoique humides & grossiers; c'est ce qui produit cette quantité de cornes molles qu'ils ont ordinairement. Tel est le sentiment de M. Anderson, pag. 67 & 68.

Les Corbeaux ſont ici beaucoup de ravage parmi les Agneaux. Ils fondent ſur ces petits animaux, commencent par leur crever les yeux, & les mangent enſuite avec tant de voracité, qu'on n'a pas le temps de les en empêcher.

Les Bœufs & les Vaches ſe reſſentent auſſi des effets du froid, & ſont très-petits. L'avantage qu'ils ont d'habiter avec les payſans, ne leur procure pas une meilleure nourriture pour cela. Le peu de fourage qu'on recueille dans cette iſle, rend très-économe; & on ſupplée à ſon défaut avec de l'algue marine ſéchée, & quelquefois avec des poiſſons ſecs.

Les Chiens, les Chats & les Souris de ce pays, ſont comme les nôtres, & ſe nourriſſent de même.

» Ces derniers animaux, dit M.
» Anderſon, ſont fort rares dans l'iſle.
» Le froid pénétrant, & le défaut de
» nourriture leur ôte les moyens de
» ſubſiſter dans la croute mince de
» terre qui couvre les rochers, & qui
» outre cela eſt remplie de ſoufre. Le

» cimetière de l'ancien couvent de
» Widie a cette propriété singulière,
» que lorsqu'on y met des souris, el-
» les meurent sur le champ. La per-
» sonne de qui je tiens ce fait, l'a
» essayé plusieurs fois elle-même, &
» l'a trouvé toujours conforme à la
» vérité. Je crois, ajoute notre Au-
» teur, que, sans avoir recours à des
» raisons de superstition, on peut
» trouver la cause de cet effet extraor-
» dinaire dans les exhalaisons sulphu-
» reuses, qui sont ici plus fortes &
» plus abondantes que dans d'autres
» endroits, Nous sçavons, par ce qui
» a été dit ci-dessus, que le soufre est
» visiblement repandu presque par
» tout sur la superficie de l'isle; & il
» y a apparence que, dans ce cime-
» tière, il s'en trouve une plus grande
» quantité qu'ailleurs, comme il se-
» roit aisé à un naturaliste de s'en as-
» surer, soit en y portant la flamme,
» si cela pouvoit se faire sans danger,
» soit par l'odeur, & en creusant la
» terre. Mon commissionnaire avoit
» apporté avec lui, à Copenhague,

» plusieurs paquets de cette terre, &
» l'on a fait différens essais sur les sou-
» ris, mais sans réussite; ce qui prou-
» ve évidemment que ce n'est qu'aux
» exhalaisons sulphureuses, & nulle-
» ment à la terre du cimetière, qu'on
» doit attribuer la cause de ce phé-
» nomène (*y*).

La situation de l'Islande, la grande quantité de golfes & de bayes qui s'y trouvent, rendent le poisson extraordinairement abondant sur les côtes. Les quantités immenses qui s'y trouvent, fourniroient aisément matière à plusieurs volumes. Nous avons décrit ci-devant ceux de ces contrées qui nous paroissoient les plus remarquables; la suite de notre dessein nous engage à parler un peu du Hareng, dont le passage régulier mérite atten-

(*y*) La fameuse grotte de Pouzzol, dans le Royaume de Naples, appellée la grotte des Chiens, où tous les animaux meurent, s'ils y restent long-temps, confirme assez ce raisonnement, sans qu'on doive rechercher d'autres causes de ce prodige. *Voyez les Nouv. Voyag. d'Italie, tome II, page 63.*

tion, & du Cabeliau qui fait la principale nourriture des Islandois.

Passage du Hareng.

Tout le monde connoit le Hareng, & sçait qu'il descend chaque année du nord, par grandes troupes, depuis plusieurs siècles, malgré les quantités prodigieuses que l'on prend, & qui sont avalées par les gros poissons.

M. Anderson s'est attaché à découvrir la source & la route de ces migrations. A force de recherches il est parvenu à développer l'ordre de leur marche, d'une manière également curieuse & précise. Nous allons emprunter ici ses termes, ou plutôt ceux de l'écrivain estimable qui nous en a donné la traduction: mais il est bon d'observer d'abord, que les Harengs font leur séjour habituel dans les abymes reculés du nord. Les glaces immenses dont ces gouffres sont toujours couverts, les mettent à l'abri des poissons voraces, tels que les Baleines, les Marsouins, &c, à qui la difficulté de respirer ne permet pas d'habiter sous

les glaces. Paiſibles dans cette retraite, les Harengs multiplient ſi prodigieuſement, que la nourriture manquant à leur grand nombre, il s'en détache des colonies innombrables qui vont chercher à vivre ailleurs. A leur ſortie de deſſous les glaces, ils ſont pourſuivis par leurs ennemis, qui les chaſſent devant eux dans l'océan, & contribuent à les diſperſer ſur toutes les côtes ſeptentrionales.

» C'eſt au commencement de l'an- » née que débouche la grande trou- » pe de Harengs. Son aîle droite ſe » détourne vers l'occident, & tombe » au mois de mars ſur l'iſle d'Iſlan- » de. Nous ne ſçavons pas ſi cette » colonne, avant d'arriver en Iſlan- » de, n'envoie pas un gros détache- » ment au banc de Terre-neuve. » Nous ne pouvons pas dire non- » plus, ce que devient le reſte de » celle qui défile le long de la côte » occidentale de cette iſle. Ce qu'il » y a de certain, c'eſt que tous ſes » golfes, détroits, &c. ſont remplis » de Harengs & d'autres gros poiſſons

» qui fixent leur domicile sur ces cô-
» tes, pour les attendre.

» L'aîle gauche, que nous con-
» noissons le mieux, s'étend vers l'o-
» rient. Après avoir détaché une co-
» lonne (z) qui rase les côtes orien-
» tales & occidentales de l'Islande,
» elle descend la mer du nord, sans
» cesse chassée par les Marsouins &
» d'autres poissons. Elle se divise à
» une certaine hauteur. Son aîle orien-
» tale dirige sa course vers le Cap du
» nord, en descendant de-là le long
» de toute la côte de Norvége; en
» sorte, cependant, qu'une division
» de cette dernière colonne, cotoye
» la Norvége en droiture, jusqu'à ce
» qu'elle tombe, par le détroit du
» *Sund*, dans la mer Baltique, pen-

(z) Toutes ces colonnes de Harengs sont si épaisses, qu'on les apperçoit de fort loin, par la couleur noire qu'ils donnent à l'eau, & par l'agitation qu'ils y causent. Si alors on va au devant d'eux, & qu'avec une pelle, ou avec un autre instrument creux, on puise de l'eau, on est certain de tirer chaque fois, un grand nombre de Harengs.

» dant que l'autre diviſion étant arri-
» vée à la pointe du nord du Jutland,
» ſe ſépare encore en deux colonnes,
» dont l'une défilant le long de la cô-
» te orientale du Jutland, ſe réunit
» promptement par les *belts* avec celle
» de la mer Baltique, pendant que
» l'autre deſcendant à l'occident de
» ce même pays, & cotoyant enſuite
» le Sleſwick, le Holſtein, l'évéché
» de Brême & la Friſe, ſe jette par
» le Texel & le Ulic, dans le Suder-
» ſée; &, l'ayant parcouru, s'en re-
» tourne dans la mer du nord, pour
» achever ſa grande route.

» La ſeconde grande diviſion qui
» ſe détourne vers l'occident, & qui
» eſt aujourd'hui la plus forte, s'en
» va, toujours pourſuivie d'autres
» poiſſons, droit aux Orcades, où les
» pêcheurs de Hollande ne manquent
» pas de les attendre au temps nom-
» mé (*a*), & de-là vers l'Ecoſſe, où

(*a*) Il n'eſt pas permis de pécher avant le vingt-cinq juin; parce que le poiſſon n'eſt pas encore arrivé à ſa perfection, & qu'on ne ſçauroit le tranſ-

» elle se divise de nouveau en deux
» colonnes, dont l'une, après avoir
» descendu le long de la côte orien-
» tale de l'Ecosse, fait le tour de l'An-
» gleterre, en détachant néanmoins
» des bandes considérables aux por-
» tes des Frisons, des Hollandois,
» des Zéelandois, des Flamands,
» & des François. L'autre colonne
» tombe en partage aux Ecossois, du
» côté de l'occident, & aux Irlan-
» dois, dont l'isle est alors environ-
» née de tous côtés de Harengs; quoi-
» que ces deux nations n'en fassent

porter sans qu'il se gâte. Tous les pilotes & matelots de Hollande, prêtent serment, avant leur départ, de ne pas précipiter la pêche; &, à leur retour, ils attestent l'observation de leur serment. Ils affirment aussi qu'ils n'ont vu aucun autre vaisseau enfreindre les ordonnances. En conséquence, on expédie des certificats à chaque vaisseau destiné au transport des nouveaux Harengs, pour empêcher la fraude, & pour conserver le crédit de ce commerce. L'importance de cet article a été si bien reconnue, que, dans une convention faite entre les Hollandois, & la ville de Hambourg, il a été arrêté de part & d'autre, qu'on veilleroit, avec grand soin, sur l'exécution de ces ordonnances.

» d'autre uſage, que de le manger
» frais. Toutes ces diviſions de la ſe-
» conde grande colonne, s'étant à
» la fin réunies dans la Manche, for-
» ment une bande encore prodigieu-
» ſe, qui ſe perd dans l'océan Atlan-
» tique, & regagne promptement
» le nord, ſon domicile chéri.

LE CABELIAU.

Le Cabeliau eſt un poiſſon de la groſſeur d'une Morue, & de la même eſpèce : ſa chair eſt d'un goût excellent. Ce poiſſon eſt remarquable par la faculté digeſtive dont il eſt doué. Tout petit poiſſon avalé, eſt digéré en moins de quatre heures. L'écaille des Crables qu'il avale, devient dans ſon eſtomach, auſſi rouge qu'une Ecreviſſe bouillie dans l'eau; elle ſe diſſout enſuite, & ſe digère tout-à-fait.

Le Cabeliau ſéché s'appelle Stocfiſch (*b*). Il ſe conſerve très-long-

(*b*) Ce nom, qui veut dire en Allemand Poiſſon à bâton, ſe donne indiſtinctement à tout poiſſon ſéché; ſans doute par analogie à la dureté qu'il contracte dans cette préparation.

temps, & même pendant dix ans. Il paroît étonnant, ſans doute, que du poiſſon préparé ſans ſel, & expoſé ſimplement à l'air, ſe garde ſi long-temps ſans ſe pourrir; mais deux cauſes concourent ici à ſa conſervation. La premiere eſt l'excès du froid, qui diſſipe toute l'humidité qui produit intérieurement la fermentation & la putréfaction. La ſeconde, c'eſt que, dans le temps de la préparation de ce poiſſon, il ne ſe trouve point de groſſes mouches, & que ſon odeur marécageuſe chaſſe les inſectes au lieu de les attirer. Par-là, il ne ſe trouve jamais infecté de leurs œufs, ce qui eſt la cauſe extrinsèque de la corruption. Voilà comme de la rigueur même du climat, que nous regarderions comme un mal incommode, les habitans ſçavent tirer un bien réel, & l'avantage de conſerver ſans ſoin, les proviſions qui leur ſont néceſſaires pour l'hiver.

On n'a jamais vu de Serpens dans cette iſle; ce qu'on doit attribuer au climat, plutôt qu'à aucune propriété particulière du pays.

C'est aussi par cette raison, ainsi que par la rareté des arbres & des arbrisseaux, qu'on n'y voit que très-peu d'insectes. Les Danois même n'y ont remarqué que des Araignées domestiques, des Freslons, & des Taons. Cette mouche cherche un asile contre le froid, jusques dans les narines & l'anus des animaux. Aussi les œufs qu'elle y fait, ne manquent pas d'éclore par la chaleur naturelle des endroits où ils sont déposés.

Le climat de l'Islande, quelque rude qu'il soit, est fort sain pour ceux qui l'habitent. Elevés dès leur enfance dans la sobriété & les plus rudes exercices, leur tempéramment est très-fort, & les rend presque infatigables. La date de la découverte de cette isle, & la façon dont elle a été peuplée, sont également inconnues (*c*).

On a vu qu'elle étoit chrétienne

(*c*) Nous n'avons pas cru devoir nous en rapporter sur ce sujet, à Arngrimus Jonas, Islandois, puisque ce qu'il en dit est infirmé par les lettres pa-

avant 834. C'est à quoi se réduisent

---

tentes de l'Empereur Louis le Débonnaire *. Bleffkénius ne nous a pas paru mériter d'avantage de nous fixer. Le recit qu'il a donné de l'islande, renferme des choses si extraordinaires & si bien refutées par Arngrimus Jonas, que nous nous serions fait un scrupule de les rapporter sur la foi d'un auteur taxé de mensonges & de calomnies. C'est aussi ce qui nous a rendu très-circonspect sur la relation de l'Islande de la Peyrère. Il n'a fait que traduire Bleffkénius, & y joindre ce qu'il avoit entendu dire de cette isle.

Pour faire l'histoire de l'Islande & de ses peuples, nous avons comparé les récits des différens voyageurs, & nous n'avons adopté que des faits avérés. L'Histoire de M. Anderson est sans contredit celle qui nous a fourni le plus de ressources. La façon succinte dont elle est traitée, la peine que cet auteur a prise de ne rien avancer, qui n'ait été confirmé par le témoignage de plusieurs négocians, ou pilotes, qui ont fait des voyages en Islande, ne pourroient laisser aucun soupçon sur la vérité des faits qui sont contenus dans son ouvrage, s'il n'étoit pas encore à présumer que cet écrivain a pû être trompé par ceux qu'il a consultés. Le trait de la sou-

* *L'Auteur de l'Abrégé Chronologique de l'Histoire du nord, n'a sans doute pas eu connoissance de ces lettres patentes, puisqu'il rapporte la découverte de l'Islande, au règne d'Eric II, en l'an* 865, tome I, page 63.

toutes les connoiſſances à cet égard (*d*).

Les Iſlandois ſont généralement d'une taille médiocre, bien faits, & peu différens des Norwégiens pour la ſtature & les traits. Ils ont tous les dents très-ſaines & très-blanches : c'eſt ſans doute à la pureté de l'air, à une bonne conſtitution, & au défaut de ſel & de viandes ſalées, qu'ils doivent cet avantage.

---

veraineté des Corbeaux, a commencé à nous inſpirer une legère défiance. On verra à l'article des mœurs des Iſlandois, que l'oppoſition où notre écrivain ſe trouve avec les auteurs nationaux, nous fait craindre, avec raiſon, qu'il n'ait été induit en erreur, par des perſonnes qui ont cherché à flatter ſa curioſité, aux dépens même de la vérité.

(*d*) La peinture qui ſuit des habillemens, logemens, & des uſages des Iſlandois, ne doit s'entendre que du général de la nation. Quoique M. Anderſon ne ſe ſoit pas clairement énoncé à ce ſujet, perſonne n'ignore qu'il ſe trouve par-tout des riches & des pauvres. Mais, comme le nombre des derniers l'emporte ſur les autres, il s'enſuit de-là que, pour préſenter les mœurs des habitans d'un pays, ce ſont celles du *peuple* que l'on doit décrire. Il n'y auroit peut-être plus alors de difficulté qu'à ſçavoir où commence cette claſſe, & où elle finit.

Les femmes ſont aſſez belles, & ne le cédent en rien aux hommes, pour le tempéramment.

Les habillemens des Iſlandois ſont faits de toile d'emballage & d'une eſpèce de gros drap fabriqué dans l'iſle, & qu'on appelle Wadmel. Les habits conſiſtent pour les hommes & les femmes, en des bas & culottes de toile d'une piéce, qui montent juſqu'au nombril. Les premiers mettent pardeſſus, d'autres culottes & des camiſolles de Wadmel, ou de peaux de moutons unies, mais non corroyées. Ils ont ſoin d'entretenir la ſoupleſſe de ces peaux, en les frottant tous les quatre à cinq jours avec de l'huile de poiſſon. Cette préparation exhale une ſi mauvaiſe odeur, qu'aucun négociant Danois ne ſçauroit la ſupporter. Quelque affaire qu'on ait, il n'eſt pas poſſible de leur parler autrement qu'en plein air, & au deſſus du vent.

Les habits des femmes riches, ſont larges, & à peu près dans le goût des Andriennes. Elles portent en outre des jupons ouverts par devant, qui ſe

joignent

joignent par de petits crochets, & un petit tablier par deſſus. Leur coeffure eſt un turban en piramide, formé par une aune & demie de groſſe toile couverte en dehors d'une toile plus fine. Plus une femme eſt diſtinguée, plus ſon turban eſt épais. On connoît les filles à une bande d'étoffe de ſoie qui enveloppe leur turban auprès de la tête. Preſque tous les habitans portent des bas rouges. Leurs ſouliers ne ſont autre choſe que des morceaux de cuir non corroyé, ſerrés autour des pieds avec des boyaux de mouton.

Les maiſons ſont ici très-petites, & d'une architecture on ne peut pas plus ſimple. Elles ſont toutes enfoncées un peu en terre, pour les rendre à la fois plus chaudes & plus ſolides. Les quatre murailles ſont élevées de morceaux de roc, cimentés avec de la terre. Ces cabanes ont douze à quinze pieds de haut, quarante de long, & cinq à ſix de large. Elles ſont couvertes d'un toît fort bas, compoſés de gazons verds poſés ſur des petits chevrons, & des lattes tranſverſales qui y ſont clouées.

L'herbe de ces couvertures poussant au printemps, en lie si bien l'ensemble par ses petites racines, qu'elle ferme l'entrée à l'eau & au froid. Six ou sept trous, pratiqués dans ce toît & bouchés par de petits cercles couverts de parchemin, servent à donner passage à la lumiere. Les plus riches ont un ou deux vitrages, & plusieurs pieces dans leur maison; mais chaque croisée n'a tout au plus que six carreaux très-petits. Sur le devant de la maison est une petite ouverture, fermée par une porte de bois très-brute. A un des côtés long de la chaumiere, & à cinq pieds de haut on éleve un échaffaud qui sert de lit à toute la maison. Là, ils se couchent tous nuds sur un peu de foin. Un morceau de leur Wadmel, quelquefois doublé de peau de mouton, leur sert de couverture. Ils se rangent alternativement dans ces lits, ensorte que la tête de l'un porte auprès des pieds de son voisin. Ceux qui sont censés ne devoir pas coucher ensemble, sont séparés par un morceau de planche de quinze à dix-huit pouces de large. C'est sous

ces lits que logent, en hiver, les bœufs & les vaches. Nous ne disons rien des meubles de ces appartemens : on se persuade aisément qu'ils ne peuvent être que très-grossiers & très-dégoutans.

Leur nourriture, & la façon de l'apprêter, n'est pas moins mal-propre : on peut même dire qu'elle fait horreur. La plûpart des habitans ne mangent ordinairement que les têtes de ces poissons qu'ils ont fait sécher. Ils les mettent cuire dans de l'eau de mer, les retirent au premier bouillon, & les avalent dans un instant sans autre assaisonnement. Ceux qui ont de la viande, la mettent cuire à l'eau douce ; mais la mangent de même sans sel à moitié cuite. Il est vrai que soit viande, soit soit poisson, leurs mêts ne sont jamais bien coriaces, parce qu'ils ne mangent rien de frais tué. Tout ce qu'ils prennent, ils le jettent dans un coin, jusqu'à ce qu'il commence à pourrir, & c'est alors qu'ils en font leurs délices. Le feu de leur cuisine en augmente encore le dégoût. Il n'y a que les plus

riches qui uſent de cette eſpece de tourbe dont nous avons parlé, ou du bois que les tempêtes amenent du nord ſur les côtes de leur iſle; ce qui n'arrive pas ſouvent. En général, tous les Iſlandois font du feu avec des arêtes, ou des os arroſés d'huile ou de graiſſe de poiſſon. Une tête de mouton eſt un grand régal pour eux. Après qu'ils en ont brûlé la laine, ils l'enſeveliſſent dans les cendres de leur vilain feu, & la laiſſent rôtir. Lorſqu'elle eſt à demi-cuite, ils la déchirent avec une avidité ſans pareille, & dévorent tout, la peau, & même les os.

Ils ne font aucun uſage du pain; le Stocfiſch leur en tient lieu. Ils le mangent communément crud. Pour ſe régaler, ils étendent ſur ce poiſſon un peu de beurre, & font une eſpece de tartine. Au défaut de beurre, ils le graiſſent avec de l'huile de poiſſon ou du ſuif. Il y en a quelques-uns qui font du pain avec une eſpece de bled ſauvage (*o*) qui

---

(*e*) On ne nous a pas donné la deſcription de cette plante; mais il pourroit bien ſe faire que ce fût

vient ſans culture avec les autres herbes ; mais les étrangers ne ſçauroient en goûter.

Leur boiſſon ordinaire eſt de l'eau ou du lait, dans lequel ils ont fait infuſer de l'oſeille pour le conſerver. Quelques-uns ont auſſi de la bierre & du vin; mais la premiere ne ſe conſerve pas longtemps, faute de caves pour la mettre à l'abri des gelées. Le vin qu'ils tiennent dans des vaiſſeaux vuides d'huile de poiſſon, ou de petit lait, ſe trouble, & devient aigre en peu de jours. Nulle boiſſon ne les flatte davantage que l'eau-de-vie. Hommes, fem-

---

du froment dégénéré, s'il eſt vrai que l'Iſlande ſoit l'ancienne Thulé, & qu'elle ait jadis été fertile en grains; comme les anciens auteurs le rapportent. Il eſt conſtant que, depuis l'époque de ſa découverte, elle n'a jamais produit de bled, ou que l'on n'y en a recueilli qu'en petite quantité; puiſqu'on trouve dans les hiſtoriens de Dannemark, que la Norvège lui en fourniſſoit beaucoup. *Vid. Tractatus œconomico phiſicus de habitu Norvegiæ ad agriculturam, autore Claudio Urſing, Schoning, Haffniæ*, 1754, page 15 & 16.

Erici Pontoppidani, annal. eccleſ. Dan. Tome I, page 744.

mes, jeunes, vieux, enfans, tous en boivent volontiers jusqu'à s'enivrer. Point de plus douce consolation dans leurs peines, point d'encouragement plus sûr dans leurs travaux, que l'espérance de troquer ce qu'ils possédent contre de l'eau-de-vie. Quand, à l'arrivée des vaisseaux Danois, ils ont acheté un tonneau de cette liqueur, ils ne le quittent plus qu'il ne soit vuide. Tant qu'il dure, c'est fête pour eux; boire est leur unique occupation.

Les travaux ordinaires des Islandois, sont la pêche, la préparation du Stocfisch, & le soin de leur bétail. Leurs barques à pêcher sont très-légeres, & se portent aisément par deux hommes. Toutes les fois qu'ils abordent à terre, le défaut d'ancre & de crochets pour arrêter ces bateaux, les obligent à les porter assez haut sur le rivage, pour qu'ils ne puissent pas être enlevés par les marées. Il n'y a qu'un petit nombre d'endroits où les habitans aient des barques plus solides & agréées comme les nôtres.

Toute la nation, hommes, femmes

& enfans, quand elle n'eſt pas occupée au Stocfiſch, tricote des gants, des bas, des camiſoles, &c. Il n'y a point d'autre fabrique que celle où l'on fait le Wadmel. Pour fouler leurs ouvrages, ils le jettent dans de l'urine chaude, & les broient avec les pieds. Les femmes font la leſſive avec de la cendre & de l'urine, faute de ſavon. Les Iſlandois ont encore l'adreſſe de faire ſervir l'urine à leur donner du verd-de-gris pour la teinture, en la dépoſant dans un chaudron de cuivre.

La bonne conſtitution de ce peuple, la ſalubrité des eaux minérales qu'il boit, ſans les connoître, & la pureté de l'air qu'il reſpire, lui font abſolument ignorer ce que c'eſt que fievres, goutte, maladies, médecins, & tous les autres fléaux ſi communs dans nos climats. Quand quelqu'un ſe trouve indiſpoſé, de bon lait, tel qu'il vient de la vache, lui tient lieu de médecine, & il ne prend pas d'autre nourriture. On lui donne ſeulement un peu de tabac à mâcher, & un bon coup d'eau-de vie pour refaire ſon eſtomach. Les bleſſu-

res qu'ils se font se guérissent d'elles-mêmes, sans qu'ils aient rien à craindre ni de la gangréne, ni de la maladresse d'un chirurgien, qui en est quelquefois le principe.

Les femmes ne sont pas moins vigoureuses que les hommes. Elles accouchent aisément ; & aussitôt après se baignent, & se remettent à leur ouvrage.

Un enfant tette ordinairement huit jours, & au plus quinze, s'il est malade. On le couche ensuite par terre, & l'on met à côté de lui un petit vase bouché & rempli de petit lait chaud, avec une petite canule entortillée de fil; & à côté un peu de pain quand on en peut avoir. S'il s'éveille, ou s'il donne quelque marque d'appétit, on le tourne du côté du vase, & on lui met le tuyau dans la bouche pour lui faire succer sa nourriture. Lorsqu'ils transportent cet enfant un peu loin, ils lui mettent dans la bouche un morceau de linge trempé dans du petit lait. On ne se sert ici ni de bandes, ni de maillots. Quinze jours après sa naissance, l'enfant est mis en culotte

& en veſte, & demeure couché par terre. Là, il ſe tourne, ſe roule & rampe en liberté, juſqu'à ce qu'il ſe dreſſe lui-même, & qu'il apprenne à marcher. Telle eſt, dans ce monde, l'entrée des Iſlandois, qui, par-là, ſont préparés à toutes les duretés de leur miſérable vie. Malgré le peu de ſoin qu'on prend de ces enfans, il eſt très-rare d'en trouver un de contrefait; tant il eſt vrai que la nature agit en tout par elle-même, & que les moyens qu'elle emploie l'emportent de beaucoup ſur les ſoins dont on prétend l'aider, & qui ne ſont le plus ſouvent que l'embarraſſer, & troubler ſes opérations.

Les qualités de l'ame des Iſlandoies répondent très-bien à leur façon de vivre, ſale & mépriſable. Tous ſont naturellement ſi poltrons, qu'on ne peut les accoutumer à tirer un coup de fuſil. Les Rois de Dannemarck ont eſſayé, à différentes fois, d'en employer ſur les flottes, & dans les troupes de terre, mais ſans ſuccès: on a été obligé de les renvoyer dans leur iſle, à laquelle ils ſont ſingulierement attachés, & leurs

congés ſont toujours motivés ſur une incapacité qui les rend inutiles. Des Danois ont amené quelquefois, en Dannemarck, des jeunes gens de cette iſle, pour leur apprendre le commerce; mais, malgré la douceur avec laquelle ils étoient traités, & le conſentement qu'ils avoient donné à les ſuivre, l'envie de revoir leur patrie leur cauſoit des maladies incurables, & quelques-uns même en ſont morts (*f*).

(*f*) Ceci ne s'accorde point du tout avec ce que Arngrimus Jonas, auteur Iſlandois, dit de la curioſité & des diſpoſitions de ſes compatriotes, qui leur faiſoient entreprendre avec plaiſir des voyages pour s'inſtruire.

Un écrivain moderne de la même nation, a publié, il y a quelques années, une diſſertation Latine ſur les voyages des anciens peuples ſeptentrionaux, & ſur-tout ſur ceux des Iſlandois. Il y démontre que ceux-ci ne ſont point auſſi barbares qu'on les dépeint; que de tous les temps ils ont aimé à voyager, que même ceux qui ne ſortoient pas de leur iſle, étoient méſéſtimés de leurs compatriotes; & qu'au contraire ceux qui revenoient, après de longs voyages, étoient en grande vénération. Il cite pour preuve de ce ſentiment, d'anciennes maximes Iſlandoiſes, tirées des auteurs les plus reculés. Voici la traduc-

A ces défauts, ils joignent encore celui d'être d'une pareſſe exceſſive, & d'un entêtement indomptable. La néceſſité ſeule peut les obliger à travailler. Ce qu'ils ont vu faire à leurs peres, eſt pour eux la régle invariable de ce qu'ils doivent faire eux-mêmes. Quand même on leur enſeigneroit de meilleures façons, des inſtrumens plus commodes, des inventions plus courtes

---

tion latine de quelques unes, telle qu'il l'a donnée. *Stulti ſunt qui domi educantur liberi. . . non ſe ab imperitiæ liberabit culpa qui nullas præter Iſlandiam noſtram perluſtrat terras.... Prudenti rationis uſû opus eſt ei qui paſſim vagatur, domi contra quidlibet impunè licet aſpernabili aliorum obtutui ſubjicitur qui imperitus eſt ubi urbanis aſſidet. . . . Solus cognoſcit qui latè proficiſcitur multaque peragravit loca, quale ingenium foveat virorum unuſquiſque quem rationis cura tenet.* On peut conſulter la Diſſertation de l'auteur, dont voici le titre : *Diſquiſitio hiſtorico-antiquaria de veterum ſeptentrionalium imprimis Iſlandorum peregrinationibus, in qua ex antiquorum Iſlandorum peregrinandi ſtudio, eorumque de peregrinationum uſu & neceſſitate ſentitiis politi populi mores adſtruuntur, & hiſtoricorum Iſlandorum autoritas, vetuſtorum manuſcriptorum fide vindicatur per Joannem Erici. Iſlandi in communitate regiâ Decani.* Lipſiæ, 1755, pag. 19, 25, &c.

pour le travail, ils les rejettent sans écouter, & s'opiniâtrent toujours pour leurs anciens usages. C'est cet aveuglement inconcevable qui les rend peu disposés aux arts & aux sciences. Cependant ils ne sont pas naturellement stupides. Leur isle a produit quelques sçavans; des maîtres d'écriture, d'arithmérique, des artisans en bijouterie, clinquaillerie, &c. Ils sont même adroits dans leurs besoins; quand il est nécessaire, tout homme est charpentier, menuisier, maréchal, architecte, &c. & chaque femme est ouvriere en habits, en souliers, &c. C'est dans ces métiers qu'ils élevent leurs enfans dès l'enfance. Quoiqu'ils n'aient pas tous les instrumens nécessaires à chacune de ces professions, ils s'en acquittent néanmoins avec une dextérité remarquable.

La chronologie, les méthodes de mesurer le temps, leur sont inconnues. Les marées & le soleil, quand ils le voient, leur servent à cet effet.

L'argent qui a cours en Islande est argent de banque, l'on n'y a d'autre

monnoie que le Stocfiſch. Toutes les acquiſitions, ventes, & généralement toutes les affaires des Iſlandois, ſe font en poiſſons. Les livres, les comptes ſe tiennent de même. Un écu, argent de banque, vaut quarante huit poiſſons; une couronne ſimple, quinze (*g*); une double, trente; un poiſſon doit peſer deux livres. La journée d'un ouvrier eſt payée dix poiſſons, qui valent dix ſchellings de Lubec (*h*).

Il eſt aiſé de voir, par les productions de l'iſle, en quoi conſiſte le commerce des habitans. Les marchandiſes qu'ils tirent du Dannemarck, ſont du fer, du bois, de l'eau-de-vie de bled, de la farine, du vin, du ſel, de la groſſe toile, de la bierre, & un peu de ſoierie: au reſte, on leur apporte tout ce qu'ils demandent.

La ſeule religion Luthérienne eſt ſoufferte en Iſlande. Les Catholi-

---

(*g*) Une couronne ſimple vaut une livre dix ſols.

(*h*) Le ſchelling vaut 7 deniers ½ ce qui fait un peu plus de ſix ſols.

ques (*i*) en ſont abſolument bannis ; ainſi que les Calviniſtes.

Le diſtrict de l'iſle eſt diviſé en deux évêchés. L'un des ſieges eſt à Hoolm, & l'autre à Skalholts. En chaque évêché eſt une école latine & un imprimerie, où, de temps en temps, on imprime un livre de dévotion en langue du pays. Chaque habitant doit, à ſon évêque, un droit de dix poiſſons par an ; ce qui, joint à ſon revenu particulier, fait monter le produit de chaque évêché à douze cens écus.

Il ſe trouve, comme par-tout, beaucoup d'inégalité dans la valeur des cures de cette iſle. Quelques curés ont cent écus de penſion ; d'autres n'en ont que quatre. Ils ont, outre cela, une part dans les dixmes de poiſſon ; mais ces droits varient ſuivant les cantons.

(*i*) M. Jovet, dans ſon hiſtoire des religions du monde, dit que les Iſlandois reçurent la foi de J. C. en l'an 1000. On a vu combien peu l'on doit faire fonds ſur une pareille époque, puiſqu'en 834, la Religion Catholique avoit été déja annoncée dans leur iſle. *Tome II, page 45.*

Ils s'en trouvent qui n'ont pas de quoi vivre, & qui ſont obligés de travailler comme les autres payſans; d'aller à la pêche, & de faire du Stocfiſch pour le trafiquer après. Au reſte, ceci ne doit pas paroître extraordinaire dans les curés de l'Iſlande; car leur façon de vivre eſt la même que celle de leurs paroiſſiens.

Les égliſes ſe reſſentent ici de la miſere des habitans, & ne ſont pas bâties autrement que leurs cabanes. Elles ne ſont pas plus grandes qu'une ſalle ordinaire; & leur élévation eſt ſi peu conſidérable, qu'un grand homme peut de la main toucher au plancher. Il eſt vrai que la fréquence des tempêtes & des ouragans, ne permet pas de donner une grande élévation à tous les édifices.

L'intérieur de ces bâtimens répond parfaitement bien au-dehors, & rien n'y annonce une égliſe. Celui des payſans qui en demeure le plus près, eſt chargé de l'inſpection de ce temple; &, pour le dédommager de cette peine, il lui eſt permis d'en faire ſon magaſin. Il y

place des coffres, des planches, des tonneaux, & tout cela ſert de bancs & de chaiſes pendant le ſervice.

Les prêtres, en général, y ſont d'une ignorance craſſe, & ſçavent à peine lire le latin. Outre cela ils ſont fort libertins, & s'enivrent perpétuellement d'eau-de-vie. Il arrive ſouvent qu'un prédicateur, qui monte en chaire, eſt ſi rempli de cette liqueur, qu'on eſt obligé, un moment après, de le deſcendre, & de le porter chez lui, tandis qu'on fait lire ſon ſermon par quelque autre. On a même vu plus d'une fois le miniſtre & toute la paroiſſe, ſi bien hors d'état de faire le ſervice & d'y aſſiſter, qu'on étoit forcé de le remettre à un autre jour.

Les dangers continuels auxquels ſont expoſés les enfans, engagent à leur faire faire leur premiere communion à l'âge de huit ou neuf ans. Qu'on juge ſi des enfans, élevés de la façon que nous avons vue, ſont aſſez inſtruits, & bien préparés pour un tel ſacrement!

En général, dit M. Anderſon, cette malheureuſe nation eſt tellement adon-

née aux vices, qu'on a peine à trouver parmi elle des traces du Christianisme. La plus grande partie mene une vie purement machinale, & semble n'avoir aucune connoissance ni de Dieu, ni de ses volontés.

Ces habitans sont entêtés & superstitieux à l'excès. L'apparence du plus petit avantage les détermine aussitôt à faire un faux serment, même contre leurs plus proches parens.

La fourberie, le larcin, la méchancheté, la vengeance, la lubricité ; tous ces vices sont communs parmi les Islandois. L'ivresse presque continuelle à laquelle ils s'abandonnent, l'indépendance absolue dans laquelle ils vivent, ou dans les déserts, ou sur la mer, les rend totalement livrés à leurs passions, & capables de toutes sortes d'excès & de brutalités. Il est vrai que la politique oblige quelquefois le gouvernement à fermer les yeux sur leurs déportemens, & même à les autoriser (*k*).

(*k*) En 1707, une maladie contagieuse ayant emporté une grande partie des habitans de cette isle,

L'eau-de-vie étant l'ame de toutes les aſſemblées du pays, pourroit-on s'en paſſer dans une cérémonie auſſi importante que le mariage ? Lorſque le prêtre a uni les deux époux, tous les aſſiſtans ſe rangent dans le fond de l'égliſe contre le mur, ſur deux lignes. Le prêtre, le marié & la mariée occupent le milieu : on apporte à celle-ci un bocal plein d'eau-de-vie, elle boit, & le paſſe à ſa voiſine. Le marié, auſſi muni d'une groſſe bouteille de même liqueur, en fait autant de ſon côté. C'eſt ainſi que ſe paſſe la cérémonie, & le jeu de la bouteille ſe continue tant qu'on peut ſe ſoutenir ſur ſes jambes.

Le temps de leur pêche étant une fois paſſé, & le beſoin ſeul pouvant les

le gouvernement, pour y attirer les autres ſujets du Dannemarck, autoriſa les filles Iſlandoiſes à faire juſqu'à ſix bâtards, ſans porter atteinte à leur reputation. Cette ordonnance eut ſon plein & entier effet. Ces bonnes filles montrerent tant de zèle à repeupler leur patrie, qu'on fut bientôt obligé de révoquer un reglement ſi agréable ; & même de ſtatuer une peine très-rigoureuſe contre celles qui s'y conformeroient.

obliger à travailler, tout le loiſir qui leur reſte, pendant les longues nuits, eſt donné au jeu. C'eſt celui des échecs qui fait leur plus grande occupation. Il n'eſt point de payſan, quelque pauvre qu'il ſoit, qui n'ait chez lui ſon jeu d'échec (*l*) fait dos de poiſſons, & taillé à la pointe de ſon couteau. La différence qu'il y a de leurs pieces aux nôtres, c'eſt que des figures d'évêques tiennent lieu de nos ſous; & leurs tours ſont repréſentées par de petits capitaines, l'épée au côté, & donnant du cor. Les Iſlandois y ont été de tout temps très-célébres, & le ſont encore aujourd'hui.

LeRoi de Danemarck tient dans cette iſle un grand bailli, qui eſt le juge ſuprême dans le civil, & dans le criminel. Il y a en outre un autre officier qui eſt chargé de la recette des droits du Roi,

(*l*) La Peyrére nous a laiſſé la deſcription d'un jeu d'échecs de Dannemarck, très-curieux. Le damier étoit d'ambre blanc & jaune, les piéces d'or émaillées, de même couleur, & très-artiſtement travaillées, page 50.

& de toutes ſes fermes. Chaque ſujet, dont le bien paſſe vingt écus, donne au roi quarante poiſſons par ans. Du grand bailli, relévent trois baillifs particuliers, qui ont ſous eux vingt-quatre autres juges, dont chacun gouverne un village, ou un petit diſtrict.

La pauvreté des habitans y rend les procès très-rares. Lorſqu'il s'en trouve, ils ſe décident ſuivant un corps de droit qu'ils ont en leur langue.

Toutes les exécutions, tant dans le civil que le criminel, ſont faites par les ſous-baillifs (*m*). On coupe la tête avec une hache; & l'on pend à une barre de fer qu'on plante dans la fente d'un rocher: on y amene le criminel, & on l'accroche ſans autre formalité. Souvent il ar-

---

(*m*) Ces fonctions n'ont rien d'extraordinaire pour des juges, puiſque anciennement, ſuivant Boyer, les juges exécutoient eux-mêmes les condamnés. *Journal des Sçavans*, 1703, *page* 83.

Chez les Grecs, l'office de Bourreau, bien loin d'être infamant, étoit au nombre des charges de Magiſtrature. *Ariſtote*, *liv. VI*, *de ſa Politique*, *chapitre dernier.*

rive qu'il s'agite, & ſe tourmente très-longtemps avant de mourir. Il y a un autre genre de punition pour les femmes; celles qui ont mérité la mort ſont noyées dans un ſac.

Pour donner une idée de ce qui ſe paſſe dans la tête des Iſlandois, lorſqu'il ſe trouvent tranſportés hors de chez eux, nous finirons cet article par un trait d'un jeune homme de quinze ans, qu'un négociant de Hambourg y avoit amené d'Iſlande. Au premier endroit où il prit terre, il crut que l'égliſe & les maiſons étoient des rochers; & on ne put jamais lui perſuader qu'elles étoient l'ouvrage des hommes. Sa ſurpriſe augmenta bien autrement, lorſqu'il fut arrivé à Hambourg. La hauteur des édifices, la grande quantité de fenêtres, le peuple qu'il rencontroit dans les rues, tout devenoit pour lui un ſujet de crainte, & du plus grand étonnement. Son inquiétude lui faiſoit continuellement tourner la tête à droite & à gauche; ſa vue ſe fixoit particulierement ſur les grands bâtimens, qu'il meſuroit des yeux du haut en bas,

avec un air affrayé, & ſans prononcer une parole. Son maître, qui ſe divertiſoit de ſon embarras, le mena à l'opéra. A l'ouverture, il commença d'abord à faire toutes ſortes de grimaces. La levée de la toile ſembla le pétrifier. Son attention ſe fixa auſſi-tôt ſur le théâtre, & ne lui laiſſa ni la faculté de ſe mouvoir, ni celle de répondre aux queſtions que lui faiſoit ſon maître. Dans le cours du ſpectacle, un dragon, qui jettoit feu & flamme, vomit ſur la ſcéne une douzaine de furies qui formerent un ballet, & diſparurent. Le pauvre Iſlandois ſe précipita auſſi-tôt ſous ſon banc, & l'on ne put jamais l'en faire ſortir. Il ſoutint toujours que ce qu'il avoit vu ne pouvoit être l'ouvrage des hommes, mais bien des démons; qu'il avoit bien reconnu que c'étoit de vrais diables qui avoient danſé; qu'il n'avoit rien à démêler avec eux, & qu'il vouloit ſortir de cet endroit infernal, avant qu'ils approchaſſent davantage. On parvint, après beaucoup de peines, à lui faire comprendre que les acteurs étoient des hommes comme

lui, & que les décorations venoient de leurs mains; mais on ne put jamais le détromper ſur ceux qui étoient ſortis de la gueule du dragon. Il parvint cependant à ſe conformer aux uſages Danois; & réuſſit aſſez bien dans l'écriture, l'arithmétique & le commerce. Son maître ſe donna toutes les peines imaginables pour l'inſtruire, & pour l'établir dans le Holſtein, ou le Dannemarck; mais tous ſes ſoins furent inutiles. La maladie du pays, qui le tenoit dès l'inſtant de ſa ſortie de l'Iſlande, le gagna entiérement: une morne triſteſſe accompagnoit toutes ſes actions. La crainte de le voir périr le fit renvoyer chez lui, où il recouvra bientôt la ſanté.

OBSERVATIONS

INTÉRESSANTES,

D'un Auteur Danois, ſur l'Hiſtoire d'Iſlande; par M. ANDERSON.

TANDIS que ce premier volume étoit ſous preſſe, nous avons été imformé que le roi de Dannemarck avoit, il y a quelques années, envoyé en Iſlande un ſçavant Danois nommé M. Horrebows, pour y prendre des connoiſſances exactes de la nature du climat, & des productions de cette terre; & que cet étranger avoit publié, en langue Danoiſe (*a*), les obſervations qu'il y avoit faites pendant deux ans de réſidence.

Bien perſuadés que cette nouvelle hiſtoire d'Iſlande, donnée par un hom-

(*a*) Cette hiſtoire a été auſſi-tôt traduite du Danois, en Allemand, & c'eſt de cette derniere, que nous avons tiré l'extrait que nous donnons ici.

me

me dont la miſſion fait l'éloge, ne pouvoit manquer d'enrichir notre littérature, & d'être précieuſe au public, qui avoit été privé juſqu'ici de connoiſſances certaines & exactes ſur cette iſle, nous nous ſommes auſſi-tôt empreſſés de nous la procurer. Notre intention ſeroit cependant demeurée ſans effet, ſans les bontés d'un magiſtrat, que l'amour des lettres ne diſtingue pas moins qu'une naiſſance illuſtre. C'eſt ce qui nous a mis à portée d'en extraire les endroits particuliers, où il ſe trouve en contradiction avec M. Anderſon, qui, comme nous l'avons dit, a donné la meilleure hiſtoire d'Iſlande, connue juſqu'à préſent. Mais, n'étant plus à temps de refondre notre ouvrage, nous l'avons fait ſuivre par ces obſervations, dont nous avons formé un article ſéparé.

Afin que tout lecteur puiſſe prendre une juſte idée de l'hiſtorien récent & de ſon ouvrage, voici la traduction (*b*)

(*b*) Nous prévenons ici, qu'ignorant la langue Allemande, c'eſt à un jeune étranger que nous devons cette traduction. Le nommer, ſeroit faire ſon

d'une partie de la dédicace & de la préface qui sont en tête.

M. Horrebows nous apprend d'abord, dans son épître dédicatoire adressée au roi de Dannemarck, que ce souverain, toujours attentif au bien être de ses sujets, a fait passer en Islande des sommes considérables pour entretenir les manufactures, les pêcheries, & pour former des établissemens avantageux à ses habitans.

» Quoique l'Islande, dit-il ensuite » dans sa préface, soit, après l'Angleterre, la plus grande isle de l'Eu» rope, nous n'en avons encore » aucune bonne description. On est » fort incertain sur l'année où elle » a été peuplée. La chronique d'Is» lande ne donne, à ce sujet, que des » connoissances inexactes, & peu sû» res. Les descriptions que l'on a de » cette isle, telles que celles d'Arngri-

éloge, puisque ses talens, dans un autre genre, ont été universellement applaudis dans cette capitale. Sa modestie nous impose silence à cet égard, & nous nous bornons à avouer que nous avons toute la reconnoissance possible de sa complaisance.

» mus Jonas, de Théodore Thorlacius,
« ſont bien écrites, mais pas aſſez dé-
» taillées. On a laiſſé ce ſoin à des étran-
» gers qui n'entendoient pas la langue,
» & qui n'ont jamais connu l'Iſlande
» que de nom. Quelques-uns, y ayant
» reſté quelques mois, ſe ſont crus aſſez
» bien inſtruits pour haſarder une hiſ-
» toire remplie de fauſſetés, & tout-à-
» fait injurieuſe aux Iſlandois. D'au-
» tres, même ſans avoir jamais été en
» Iſlande, s'en ſont fiés aux rapports
» de quelques négocians; & ont aſſez
» compté ſur les éclairciſſemens qu'ils
» en ont tirés, pour former une hiſ-
» toire complette. Parmi les premiers;
» eſt Bleffkenius. Il aborda en Iſlande
» ſur un vaiſſeau Hollandois, & n'y
» reſta que peu de temps; d'ailleurs,
» comme il ignoroit la langue Iſlan-
» doiſe, il n'a pu y pénétrer bien
» avant, ni s'inſtruire profondément.
» Auſſi cette auteur a-t-il donné une
» deſcription qui ne lui fait pas plus
» d'honneur qu'aux Iſlandois, qu'il a
» groſſiérement calomniés. M. An-
» derſon doit être mis au rang des ſe:

» conds (*c*). Malgré l'habileté de cet » écrivain, & l'étendue de ses connois-» sances, des négocians peu connois-» seurs en histoire naturelle, ont pu » l'induire en erreur par leurs récits, ou » eux-mêmes être trompés, par leur » mémoire, & par le défaut d'exacti-» tude dans leurs observations.

» Lorsque les vaisseaux Danois » abordent en Islande, toute l'isle est » en mouvement, & ne s'occupe que » d'objets de commerce, & d'échan-» ges. Il n'est pas temps d'examiner » les mœurs & les usages d'une na-» tion, lorsque son intérêt la tient » dans la plus grande activité.

» Quand aux observations sur le » climat, & le froid que quelque mar-» chands ont éprouvé dans cette isle, » l'humeur qui peut-être procédoit de » la perte de leurs vaisseaux, ou d'au-» tres effets, pouvoit bien leur don-» ner une sensibilité extraordinaire au » froid, & leur présenter l'Islande sous

---

(*c*) L'auteur auroit pu ajoûter encore la Peyrere,

» des couleurs désagréables. Ajou-
» tons aussi qu'il a pu arriver, que ces
» négocians, flattés de l'honorable
» avantage d'être admis à la table du
» bourgue-maître de Hambourg, &
» charmés de captiver ses bonnes gra-
» ces par des récits curieux, y ont quel-
» quefois mêlés des faits inventés à
» plaisir.... Je suis bien persuadé, ajou-
» te-t-il, que M. Anderson n'auroit
» pas publié son ouvrage, s'il avoit
» été convaincu de la fausseté des rap-
» ports qu'on lui a faits; mais le desir
» de rendre un service au public, qui
» n'avoit point de connoissances exac-
» tes sur cette isle, l'a engagé a pu-
» blier celles qu'il avoit recueillies : à
» sa mort, on a trouvé cette histoire
» d'Islande; & ses héritiers ont rempli
» ses intentions en la faisant impri-
» mer. «

Nous allons suivre ici pas à pas M. Anderson, dont nous avions trop aveuglément adopté les récits, & rapporter en même temps les observations de M. Horrebows, qui y sont contradictoires. Nous laisserons au lec-

teur le ſoin de rectifier les idées qu'il auroit pu prendre dans notre ouvrage, & le droit de juger, qui des deux étrangers mérite le plus haut degré de créance.

M. Horrebows, après avoir donné l'étendue de l'Iſlande telle que nous l'avons déterminée ſur les cartes les plus modernes, dit que cette iſle eſt ſeulement de quatre degrés plus à l'oueſt qu'on ne l'a croyoit, ayant obſervé, par une éclipſe de lune, qu'elle étoit vingt-cinq degrés à l'eſt du méridien de Londres.

Il ne convient pas que l'air y ſoit mal ſain, & il apporte, à l'appui de ſon ſentiment, les obſervations météorologiques qu'il y a faites pendant deux ans. Au contraire, il ſoutient que l'air d'Iſlande eſt moins nuiſible aux étrangers, & aux Danois, que celui du Dannemarck ne l'eſt aux Iſlandois, pour leſquels la chaleur eſt plus inſupportable que le froid, qui d'ailleurs n'eſt jamais exceſſif dans leur patrie. Les vents ſont bien plus incommodes, & c'eſt auſſi ce qui contribue à la ſalubrité de l'air.

Selon son rapport, les saisons intermédiaires y regnent comme en Europe, & il n'est pas vrai, ainsi que le dit M. Anderson, que le mois d'avril soit le plus froid de l'année.

En 1750 & 1751, ce mois fut si beau, que le foin avoit déja beaucoup poussé. » On peut se convaincre » de cette vérité, dit-il, par les ob- » servations météorologiques que j'ai » données à la suite de mon ouvrage.

Ce Phisicien observe aussi que les chemins ne sont pas si impraticables que M. Anderson les dépeint, puisque les Islandois font environ trente lieues, depuis le lever, jusqu'au coucher du soleil, avec huit ou dix chevaux chargés de marchandises : qu'à la vérité, dans la partie du sud, il se trouve beaucoup de montagnes, des endroits affreux, des précipices terribles : mais, que du côté du nord, on y rencontre des plaines agréables, & de bons pâturages, de dix à douze lieues d'étendue.

Le Mont-Hécla est aujourd'hui le moindre des volcans de l'Islande. Il

en compte quatre à cinq autres beaucoup plus conſidérables, en différentes parties de cette iſle. Il ajoute que, depuis ſoixante ans, l'Hécla n'a fait aucune irruption; que l'on n'y voit plus ni feu ni fumée; mais ſeulement quelques petites crevaſſes, où il ſe trouve de l'eau chaude: que les tremblemens de terre y ſont très rares, & très-foibles quand il y en arrive: que lors de l'éruption des volcans, il ſe fait un bruit ſouterrain, qu'on prend, il eſt vrai, ſouvent pour un tremblement de terre.

On a remarqué, dit notre écrivain, que les eaux chaudes, qui ſe trouvent aux environs du Mont-Hécla, ſont un baromêtre ſûr, qui annonce la pluie & le beau temps. La vapeur que ces eaux exhalent, eſt-elle épaiſſe, forte? la pluie n'eſt pas éloignée. Eſt-elle legére & peu viſible? c'eſt l'annonce d'un temps ſec.

Il n'eſt pas d'accord ſur l'exiſtence d'un lac, qui ait la propriété de s'enflammer, comme le dit l'auteur que nous avons ſuivi. C'eſt ici que M.

Horrebows s'écarte un peu de cette manſuétude qui règne dans ſa préface. Il verſe, à pleines mains, le ſel de la plaiſanterie, ſur la relation de M. Anderſon, qu'il taxe de bon & de crédule (*d*).

(*d*) Nous ne pouvons nous empêcher de faire ici l'apologie de M. Anderſon. Cet auteur, dont le mérite & la ſcience ſont encore en vénération dans ſa patrie, & parmi les naturaliſtes, avoue lui-même, qu'il n'a pas été en Iſlande ; mais que l'hiſtoire qu'il en donne, eſt d'après le récit d'un grand nombre de négocians, dignes de foi, de Coppenhague & de Hambourg, qui en ont fait pluſieurs fois le voyage. Il dit, auſſi, qu'il a pris toutes les précautions poſſibles, pour n'être pas trompé par de faux rapports, & que tout ce que contient ſa rélation, eſt confirmé par le témoignage unanime de tous ceux qui ont abordé en Iſlande. D'après cet aveu, il ſemble que M. Horrebows a fort mauvaiſe grace de ridiculiſer cet eſtimable écrivain ; ſurtout à l'égard de quelques faits, dont l'exiſtence eſt d'autant plus probable, qu'il n'y a rien d'oppoſé à la ſaine phyſique. Il ſuffit qu'il ſoit prouvé qu'une ſingularité exiſte quelque part, pour qu'on n'ait aucune répugnance à la croire encore exiſtante ailleurs, M. Horrebows auroit dû plutôt excuſer M. Anderſon, à cauſe de ſa bonne foi, & non pas le plaiſanter ſur ſa crédulité & ſur ſa bonté.

Notre observateur, parlant des fontaines chaudes, où les habitans font cuire leurs viandes, admet quelques différences dans leurs méthodes; mais il rapporte ensuite la description d'une source chaude, fort singuliére.

Cette source extraordinaire se rencontre dans le canton du nord, & sous la paroisse de Hunsevig, près d'une ferme, appellée Reykum, à environ seize ou vingt lieues de la montagne Krafle. Il y a, dans cet endroit, trois sources, situées à environ trente brasses l'une de l'autre. L'eau y est bouillante, tour à tour, de la maniere suivante. Quand la source, ou le puits d'un bout, a élevé son eau, celle du milieu commence; & quand cette seconde baisse, celle de l'autre bout s'éléve, après quoi la premiere recommence; & ainsi de suite, sans discontinuation, & dans le même ordre, chacune bouillonnant & s'élevant trois fois, dans l'espace d'un quart d'heure. Toutes les trois sont dans un terrein uni & découvert; mais le terrein en est dur & de rocher. Il

y en a deux dans lesquelles l'eau sort d'entre les crevasses, & pousse ses bouillons deux pieds plus haut que le terrein. La troisieme a une grande ouverture ronde, par laquelle elle se vuide dans un endroit fait en bassin, comme s'il eut été taillé exprès dans la pierre dure, & semblable à une chaudiere de brasseur. En s'y déchargeant, l'eau monte au troisieme bouillon, de dix ou douze pieds au dessus des bords, & ensuite baisse de quatre pieds & plus, au dessous, dans le bassin ou réservoir. A cet intervalle, on peut en approcher assez près, pour voir jusqu'à quel point elle baisse; mais ceux qui ont cette curiosité, doivent bien prendre garde de se retirer avant que le bouillon revienne. Sitôt que l'eau est arrivée à son plus bas point, elle remonte sur le champ; ce qu'elle fait en trois bouillons. Au premier, elle monte à moitié chemin du bord; au second, comme je l'ai déja dit, elle s'éleve de dix ou douze pieds au dessus; ensuite elle retombe tout d'un coup à quatre pieds au dessous du bord du

reſervoir ; & quand elle en eſt venue là, elle monte à l'autre bout, & paſſe enſuite à la ſource du milieu, & ainſi de ſuite, dans un ordre conſtant & régulier.

Après avoir décrit ces ſources, & la maniere ſurprenante dont elles montent, j'ajouterai, en peu de mots, quelques effets extraordinaires de l'eau. Si on verſe, dans des bouteilles, de l'eau de la plus grande de ces ſources, elle continue à bouillir deux ou trois fois, en même temps que celle de la ſource : c'eſt ainſi que l'effervеſcence dure quelque temps après que l'eau eſt ſortie de la ſource ; après cela elle baiſſe tout d'un coup, & ſe réfroidit. Si on bouche les bouteilles, au moment qu'elles ſont remplies, dès que l'eau monte, dans la ſource, elles ſe briſent en piéces. On a éprouvé cet effet ſur quantité de bouteilles, pour s'aſſurer de la force de l'eau. Tout ce qu'on jette dans la ſource, quand l'eau baiſſe, elle l'attire avec elle au fond, même des choſes qui flotteroient ſur un autre fluide ſemblable. Mais, dès que l'eau

recommence à couler, elle rejette tout en haut, & on peut s'en appercevoir sur le côté du bassin. On en a souvent fait l'épreuve avec des pierres si grosses, & si pésantes, qu'un homme fort & vigoureux, auroit eu peine à les remuer. Ces pierres faisoient un bruit violent en tombant au fond; mais, quand l'eau recommença à couler, elles furent élancées, avec force, par dessus le rebord du puits. On voit, tout au tour, une grande quantité de pierres, dont on s'est servi pour faire de semblables expériences. A force de déborder ainsi, à la longue, l'eau a formé un petit ruisseau, qui, à ce qu'il paroît, se rafraîchit par degrés, & à la fin va se perdre dans une petite riviere. Cette eau est agréable à boire quand elle est froide; elle ne conserve aucun goût minéral. La plaine voisine est communément garnie d'une belle croissance de foin, excepté à environ deux toises autour de la source ou puits: car le lieu étant continuellement humecté par la chûte de l'eau, toute la terre a été em-

portée, & il n'y paroît absolument rien que le rocher tout nud. A quelque petite distance de là, est une ferme, le long de laquelle coûle cette eau, en sortant du puits; elle n'est plus que tiede alors: les bestiaux y vont boire, & les vaches y donnent beaucoup plus de lait que celles qu'on va abreuver ailleurs: c'est un fait universellement connu, & en même temps un effet bien extraordinaire de l'eau. Telles sont les propriétés singuliéres & remarquables de ces puits ou sources, dont il y a plusieurs autres à peu près de même espece; mais le bouillonnement alternatif de l'eau, est absolument particulier à ces trois. Par tout où il y a quelques unes de ces sources chaudes, elles exhalent continuellement une vapeur, ou fumée, qui est plus ou moins forte, selon que l'eau est agitée, ou que l'air est plus léger, ou plus pésant: cette vapeur s'apperçoit même quelquefois de fort loin.

Le soufre, selon M. Horrebows, ne se trouve pas par-tout, en Islande;

ce n'eſt que dans quelques endroits, & particulierement ſur les montagnes du diſtrict de Noderſeyſſel, & près de Kruſevig, Il y eſt ſi abondant que, dans une heure de temps, on peut en ramaſſer aſſez pour charger quatre-vingt chevaux. » Les meilleures » mines de ſoufre ſe reconnoiſſent, » dit cet auteur, par une petite élé» vation que forme le terrein, & à ſon » centre eſt une ouverture, d'où il » ſort une grande fumée.

Quoiqu'on ne trouve actuellement ni ſel, ni ſalpêtre dans cette Iſle, M. Horrebows dit avoir tenu un morceau de ce dernier minéral. Quant au premier, il eſt conſtant qu'on y en a fabriqué autrefois. On trouve dans les diplômes, qui ont accordé l'établiſſement des couvens catholiques en Iſlande, un article qui permettoit que l'on fit du ſel, pour l'échanger contre d'autres marchandiſes.

Il raconte enſuite, qu'un habitant de cette iſle, a fait, il n'y a pas long-temps, une épreuve, qui ne pourroit manquer d'être fructueuſe, ſi le

résultat en étoit bien constaté. Ce particulier fit bouillir un tonneau de sel François, dans de l'eau de mer. Après cette opération, il eut un tonneau un quart d'excellent sel blanc (e).

Suivant notre historien moderne, les forêts y sont moins rares que ne le dit M. Anderson, & il s'en trouve plusieurs d'environ deux de nos lieues de France. Il est vrai qu'elles ne peuvent suffire aux habitans.

Nous ne nous arrêterons pas à d'autres contradictions qui sont moins intéressantes, telles que sur la moisson que M. Anderson prétend être fort difficile à faire, au lieu que M. Horrebows dit qu'elle est aisée; & que les pâturages n'y sont pas d'un accès inabor-

---

(e) Pour que cette expérience fût très-avantageuse, il resteroit à essayer si ce sel bouilli dans de l'eau de mer, sale autant que le sel ordinaire. Des essais journaliers semblent démontrer que du sel, blanchi par l'ébulition, perd beaucoup de son âcreté, & de sa salure. Cependant il pourroit arriver que l'eau de mer, se combinant avec le sel fondu, en augmentât, à la fois, le volume & les qualités.

dable comme il les a dépeints sur l'algue-marine, que le premier dit servir de nourriture aux habitans en temps de disette, & que le dernier soutient au contraire être excellente, & faire un aliment de goût plutôt que de nécessité, d'après l'épreuve qu'il en a faite lui-même.

Il croît aussi sur les rochers, à ce qu'il rapporte, beaucoup d'une plante nommée Muscus Catharacticus (*b*), que les habitans trouvent d'un bon goût, & dont ils font une espece de farine. Ceux qui sont éloignés des endroits où croît cette plante, en vont chercher sur des chevaux, & en font des provisions pour eux, & pour vendre.

M. Horrebows fait ensuite mention d'un fait, dont n'a point parlé M. Anderson. Il dit qu'on trouve en Islande, à une grande profondeur sous terre, & entre des pierres, des morceaux d'une

(*f*) Bartholin en a donné une exacte description, dans ses *Acta medica & philosophica Hafniensia*, année 1672. *Voyez le premier volume, page 126.*

matiere noire comme de l'ébéne, qu'il avoit d'abord pris pour du bois pétrifié ; mais l'ayant fait polir au rabot, le dedans en étoit très-luisant, & ne différoit pas du bois ordinaire (*c*)

Il ajoute que les pêcheurs tirent avec leurs filets des morceaux de corail, mais que personne ne s'attache particuliérement à en rechercher.

Il n'y a qu'une seule espece d'aigles.
» Quant à l'enlévement des enfans,
» dit notre critique, c'est un pur conte
» du *bon* M. Anderson. «

Il est plus d'accord sur l'article des Faucons. Ce qu'il en dit pourra faire plaisir : nous allons donner un abregé de cet article.

Les Faucons, quoique de différentes couleurs, sont tous de la même espece. Il sont, en général, fort chers. C'est des habitans que les achetent les gens

(*g*) C'est une sorte de bois fossile, qu'on trouve fréquemment dans les tourbieres de tous les pays. Bartholin l'appelle Ebene-fossile. *Voyez le quatrieme volume des Actes Med. & Phil. Haffn. page* 182.

envoyés par le roi de Dannemarck. Les Islandois ne peuvent prendre un seul de ses oiseaux, sans une permission du bailli de l'isle.

Voici la façon de les attraper.

Comme les Faucons font toujours leurs nids sur des rochers très-escarpés, & que les habitans connoissent tous ces endroits; c'est près de-là qu'ils vont tendre leurs pieges. Ils consistent à planter en terre deux piquets sur une même ligne, à douze ou quinze pas de distance. On attache, au plus éloigné, une corde, de trois ou quatre brasses, qui tient à une patte d'une de ces Perdrix à pieds-velus, que les Faucons aiment beaucoup, ou, à son défaut, d'une Poule, ou d'un Pigeon.

L'autre patte de l'oiseau est liée à une ficelle, qui passe par le milieu du second piquet, qu'on plante près du filet, On donne à cette ficelle trente ou quarante brasses de long, suivant la disposition du terrein, & la commodité des lieux propres à cacher le chasseur, qui en tient le bout. Quelquefois celui-ci demeure couché par terre le plus éloi-

gné de son filet qu'il est possible, pour se dérober à la vue du Faucon, qui évite les hommes avec beaucoup de soin. Notre chasseur apperçoit-il un Faucon tourner en planant sur l'oiseau qui sert d'appât ? il tire doucement la ficelle qui tient la patte de la Perdrix. Celle-ci s'éléve en l'air, & voltige autant que lui permet l'étendue de la corde, qui enchaîne son autre patte. A son premier mouvement, le Faucon, qui l'observe, fond sur elle comme un trait : d'un coup de bec lui coupe la tête, & dans l'instant, s'éléve dans les airs, au dessus de l'oiseau. Tandis qu'il remonte ; le chasseur tire la Perdrix jusqu'au second piquet, qui est près du filet. Peu de temps après, le Faucon revient saisir sa proie. C'est alors qu'on serre le filet, & l'oiseau se trouve pris. La grande adresse est de s'en rendre maître, sans arracher aucune plume. Aidé d'un autre homme, le chasseur lui met un bonnet sur les yeux, & l'emporte.

Continuons les remarques de M. Horrebows sur M. Anderson. Notre obser-

vateur fait encore à ce dernier des reproches de ſa trop grande crédulité à l'égard des moutons, à qui il donne gratuitement juſqu'à huit cornes. Celui-ci ſoutient qu'on n'en a jamais vu avec un ſi grand nombre, & qu'il eſt même très-rare d'en trouver qui en aient quatre.

Il n'eſt pas plus vrai, dit-il, que tous les bœufs & vaches ſoient abſolument ſans cornes. On en voit, à la vérité, quelques-uns qui en manquent, mais beaucoup en ont. Il eſt à remarquer que, dans la partie du ſud de l'iſle, quelques-uns de ces animaux ſont ſans cornes. Dans la partie du nord, on n'y en voit pas un ſeul. Cette obſervation confirme le ſentiment que nous avons expoſé ſur la cauſe des cornes multipliées des moutons, & le défaut de ces cornes dans les bœufs & vaches. Car l'antagoniſte de M. Anderſon, dit expreſſément que c'eſt dans les cantons du nord, que ſont les plus gras & les plus excellens pâturages de l'iſle, & *viſe verſâ.*

A l'égard du paſſage des harengs;

que M. Anderson a si bien décrit, il paroît n'y manquer qu'un peu plus d'exactitude, relativement à leur abord en Islande. M. Horrebows dit qu'il se passe quelquefois trois ans sans qu'on voie un seul hareng sur les côtes. Il convient aussi que, lorsqu'ils y viennent, M. Anderson n'a point exagéré la grande quantité qu'on en voit dans les bayes ; puisqu'il dit lui-même qu'ils sont en colonnes si épaisses, qu'une chaloupe a peine à passer.

Notre écrivain Danois, parlant de la population de l'Islande, dit qu'on n'y compte guere que quatre-vingt mille ames. Que la cause de cette dépopulation est une suite de cette peste noire, qui désola les contrées septentrionales en 1348, & 1350. Dans cette isle, il n'échappa, à ce terrible fléau, que ceux qui se retirerent sur des rochers ; &, comme le Dannemarck en éprouva en même temps toute la rigueur, on n'a pas encore pu, depuis ce temps, y envoyer de nouvelles colonies

M. Horrebows n'assure rien au sujet

de l'époque où l'Islande a été peuplée. Il rapporte seulement que quelques auteurs la placent en 861, d'autres en 874, & ne prend aucun parti. Cette opinion paroît être celle de tous les auteurs Allemands, & même Islandois, qui ont donné l'histoire de leur isle. Malgré cette adoption universelle, nous ne croyons pas qu'elle doive prévaloir sur les actes de Louis le Débonnaire, & du pape Grégoire V, qui faisoient déja mention de l'Islande en 834, & dont nous avons donné l'extrait à l'article du Groenland. Notre critique trouve aussi bien des endroits répréhensibles dans le détail du logement, des habillemens, & de quelques usages des Islandois; mais comme ces différences intéressent assez peu en général; nous nous contenterons de renvoyer à l'original (*x*).

(*h*) Une personne de mérite travaille actuellement, à donner la traduction entiere de M. Horrebows. Cet ouvrage sera, sans doute, bien reçu des curieux, la Physique & l'Histoire du genre humain ne pourront manquer d'y puiser des connoissances utiles.

Nous allons finir cet extrait par les observations qu'il fait sur les mœurs, la religion, & sur le gouvernement civil de ces peuples.

Il nie formellement qu'ils soient ni aussi mauvais soldats, ni si lâches & si attachés à leur isle, que M. Anderson les représente. Il dit que le courage avec lequel il a vu de ces habitans attendre & attaquer des ours, armés seulement d'un fusil ou d'une pique, est une preuve qu'ils n'ont pas plus peur d'un fusil que les autres hommes. » Parmi ces habitans, dit-il, j'en ai vu un, » pendant mon séjour en cette isle, qui » avoit lui seul tué plus de vingt ours » en sa vie avec une seule pique «.

Il y a eu des Islandois qui sont parvenus aux grades de capitaines de fortifications ; & leur petit nombre est, selon lui, la seule cause qui les empêche de montrer leur courage (*t*).

(*i*) Ce que dit ici M. Horrebows, n'est pas concluant contre M. Anderson. Le premier paroît prendre des cas particuliers, pour une règle générale ; & le second a donné un portrait général de

» Il

» Il eſt ſi peu vrai, continue M. Horrebows, que ces inſulaires ſoient attachés à leur iſle juſqu'à en devenir malades, qu'il s'en trouve à Coppenhague, qui ne veulent plus retourner en leur patrie. Lorſqu'un habitant a quitté ſon pays, les autres le regretent beaucoup, non par rapport à lui-même, mais parce qu'ils ſont très-fâchés qu'il ne revienne pas pour les inſtruire. Ce qui eſt bien oppoſé à la pareſſe & à l'apathie que M. Anderſon leur attribue «.

Les prêtres ne ſont pas non plus ſi ignorans & ſi mépriſables qu'on le croiroit, d'après le portrait qu'en a donné cet écrivain. » Ils ſont obligés, dit M. Horrebows, de ſubir des examens, & il s'en trouve dans le nombre qui ſont très-ſçavans. Loin que l'ivrognerie & la débauche ſoient des vices très-communs parmi ces prê-

---

ces peuples, ſans admiſſion des caractères, des mœurs, & de quelques uſages particuliers; & c'eſt par-là, ſans doute, qu'on doit prendre une Nation.

» tres, l'Evêque veille très-ſcrupuleu-
» ſement à leur conduite ; & , dès qu'il
» ſe trouve un coupable , il eſt ren-
» voyé ſur le champ «.

A en croire notre apologiſte des Iſlandois , le vœu de M. Anderſon ſe trouve rempli. » Je paſſerois volon-
» tiers , dit ce dernier , la ſimplicité
» du culte des Iſlandois , ſi l'on pou-
» voit dire , à leur égard , ce qu'on di-
» ſoit dans la primitive égliſe , *croſſes*
» *de bois* , *évêques d'or* «. Les évêchés d'Iſlande ne valent en tout , dit M. Horrebows , que deux mille écus , ſur leſquels l'Evêque eſt obligé de payer les prêtres de ſon diocéſe , d'entretenir un certain nombre d'étudians , & faire faire les réparations néceſſaires aux égliſes ; enſorte qu'il lui reſte très-peu de choſe ; & ſurement c'eſt ici qu'ils ſe rapprochent le plus des apôtres.

Il eſt conſtamment faux que l'eau-de-vie faſſe partie de la cérémonie du mariage. Dans l'égliſe , on n'y boit pas plus qu'ailleurs. Après l'adminiſtration du ſacrement , le prêtre fait, aux époux, une courte exhortation uſitée en pareil

cas ; puis les mariés se retirent chez eux, où ils boivent, mangent, & font ce qui leur plaît, & tout autant qu'ils veulent.

Notre Danois dit qu'il meurt beaucoup de femmes en couches, faute de sages-femmes. Il est si contraire à la vérité que les nouvelles accouchées aillent se baigner aussi-tôt après leur délivrance, que la régle générale est qu'elles sont huit jours sans sortir. Les enfans ont des berceaux, comme partout ailleurs ; & on ne les met en veste & en culottes qu'à dix semaines.

Il n'y a dans toute l'isle, dit M. Horrebows, que vingt-un sous-baillifs subordonnés au grand baillif, & il n'est point vrai qu'ils fassent eux-mêmes les exécutions. On se sert de gens dévoués à cet office.

DE LA

NOUVELLE-ZEMBLE.

Le peu de connoiſſances que l'on a de ce pays, pourroit bien, ſans doute, nous diſpenſer d'en parler. Cependant, pour ne rien laiſſer à deſirer à cet égard, nous avons pris ſoin de raſſembler toutes les obſervations éparſes dans les différens voyageurs qui en ont viſité les côtes. Cette voie nous a mis à portée de donner de la Nouvelle-Zemble une deſcription, ſinon complette, du moins auſſi exacte qu'il eſt poſſible de la faire.

Les Géographes ſont peu d'accord ſur le véritable état de cette terre. Les uns nous la repréſentent comme une iſle, ſéparée de notre continent par le détroit de Weigats, & toujours bordée, de ce côté, par des montagnes

de glace d'une hauteur étonnante. Les autres nous la donnent pour une péninsule, & assurent qu'elle tient, par un isthme, au côté oriental de la Sybérie, près de l'embouchure du fleuve Oby (*a*).

On convient mieux de son étendue. Tous s'accordent à la placer depuis le soixante neuvieme degré de latitude, jusques près du soixante dix-septieme. Sa longueur est d'environ deux cens lieues sur soixante à soixante & dix de large.

Le nom de Nouvelle-Zemble signifie, en langue Russe, nouveau pays (*b*).

(*a*) M. Anderson dit, d'après le Baron de Stralhenberg, qu'il est certain, par des découvertes nouvellement faites, que la Nouvelle-Zemble tient à la Sybérie, proche l'embouchure du fleuve Oby. *Histoire du Groenland, page 264.*

Baudrand est aussi de cet avis : Voici comme il s'explique. *Recentiores quidam existimant hanc regionem partem esse Tartariæ magnæ, & ei junctam esse versùs ortum, ut cognoverunt ex itineriis nautarum.* Baudrand, Geograph. in-fol. Paris, 1682.

(*b*) Le Baron de Stralhenberg remarque que la Nouvelle-Zemble est l'isle de Tazata, que Pline

Les Hollandois sont les premiers Européens qui y aient abordé en cherchant, dans la mer du nord, un passage pour aller à la Chine & au Japon.

Les voyages les plus connus, sont ceux de Jacques Heemskerk, & Guillaume Barents en 1596, & celui du capitaine Wood, Anglois, en 1676. Ces navigateurs perdirent leurs vaisseaux dans les glaces, & s'y trouverent réduits dans l'état le plus déplorable. Les premiers surtout éprouverent, pendant dix mois, tout ce que la misere peut avoir de plus affreux dans une région si horrible. Le récit d'une situation aussi cruelle, présente une peinture in-

---

place dans la mer septentrionale, ou de Scythie. Elle fut ainsi nommée, anciennement, d'après le fleuve Taas, qui est passablement grand & navigable pour de gros bâtimens. Ce Fleuve se décharge vis-à-vis la Nouvelle-Zemble, dans le même Golfe que l'Oby, avant d'entrer dans le détroit de Weigats. Les Russes lui donnent le nom de Guba, Tasowskaia, c'est-à-dire, Golfe du Taas. C'est du nom de ce fleuve aussi qu'on avoit appellé l'isle, qui en est tout près, *Tasata*, ou isle de Taas. *Descript. Hist. de l'Emp. Russien*, *tome I*, *page* 501.

téressante. Nous allons en donner l'esquisse. Elle servira aussi à acquitter la promesse que nous avons faite à l'article du Spitzberg.

Heemskerk & Barents, partis de Hollande le 18 mai 1596, s'étoient avancés jusqu'au soixante-seizieme degré sur les côtes de la Nouvelle-Zemble. Des glaces survenues tout-à-coup, mirent un obstacle insurmontable à leur retour dans leur patrie. Leur vaisseau étoit à demi-fracassé par les glaçons énormes qui venoient le heurter avec violence, & former autour de lui des montagnes aussi hautes que dangereuses. On étoit au commencement de septembre, & déja l'hiver faisoit sentir ses rigueurs : heureusement la terre ferme n'étoit pas éloignée. Il ne leur restoit d'autres ressources, pour se garantir du froid si terrible dans ces climats, que d'y bâtir une hute ; c'est aussi le parti qu'ils prirent.

Ce fut pour eux un agréable augure, que de trouver, dans une terre où l'on ne découvroit pas une seule plante, beaucoup de bois, & jusqu'à des

arbres entiers très-beaux, que la mer avoit amoncelés sur les côtes (*c*). Cette

---

(*c*) Il paroît fort étonnant, sans doute, que, sur les côtes de ces pays si stériles, la Nouvelle-Zemble, l'Islande, le Groenland & le Spitzberg, on y rencontre une si grande quantité de gros arbres flottans; car d'où pourroient-ils venir? Jusqu'à présent on a été fort embarrassé de répondre à cette question. Toutes les connoissances que l'on a sur ce sujet, se réduisent à l'assertion du fait, mais la question demeure toujours insoluble. Chaque navigateur donne bien ses conjectures, mais aucun n'apporte de raison convaincante.

Suivant l'opinion de M. Ellis*, qui a adopté celle de M. Egede, missionnaire, les arbres que l'on trouve sur les côtes du Groenland, paroissent venir de la côte orientale de ce continent, d'où ils sont chassés par un vent de nord ou nord-est sur la côte occidentale, où les Danois ont des habitations.

Cette conjecture, fort incertaine relativement au Groenland, perd toute probabilité à l'égard de la Zemble, du Spitzberg & de l'Islande; ou bien il faudroit supposer deux choses; la premiere, qu'il croît des arbres sur les côtes orientales du Groenland; & la seconde, qu'une partie de ces arbres qu'on trouve sur les côtes occidentales, est repoussée sur celles du Spitzberg, de l'Islande, de la Nouvelle-Zem-

(*) *Voyage à la baie de Hudson, tom. I, pag. 16.*

découverte leur procuroit les moyens de ſe mettre doublement à l'abri de ce qu'ils avoient à craindre dans un deſert

---

ble, par un vent de ſud ou ſud-oueſt. Mais ces ſuppoſitions ſeroient contre l'expérience, puiſqu'il eſt conſtant que ces vents ne ſoufflent preſque jamais dans ces contrées, & que les côtes orientales du Groenland, ainſi que l'eſpace compris entre le Spitzberg & la Nouvelle-Zemble, ſont continuellement remplis de montagnes énormes de glaces, qui en rendent l'accès inabordable.

Le ſentiment de Goulden, navigateur Anglois, qui, au rapport de Wood, a fait plus de trente voyages au Groenland, eſt bien plus probable. Il dit qu'il eſt à préſumer que le bois que l'on trouve ſur les côtes du Groenland, & des autres contrées ſeptentrionales, ne vient que de la terre de Jeſſo, ou du Japon, ou de quelqu'autre pays voiſin.

La raiſon qu'il en donne, réſulte d'une obſervation fort juſte, qui pourroit devenir un nouveau témoignage en faveur de ceux qui croient à l'exiſtence d'un paſſage à la Chine par le nord. Goulden ajoute avoir obſervé, que tout le bois, que l'on trouve dans les parages du nord, eſt rongé juſqu'à la moëlle par des vers de mer ; d'où il conclud qu'il ne peut venir que des pays chauds, puiſqu'on eſt aſſuré que les vers ne rongent point dans un climat froid. *Voyez le premier vol. des Voyages au nord, pag.* 111.

ſi affreux, le froid & les bêtes féroces.

Le 24 octobre, tout l'équipage, au nombre de ſeize perſonnes, prit poſſeſſion de la cabane. On ne s'occupa plus que d'y voiturer, ſur un traîneau, toutes les proviſions qui étoient à bord du navire. Le ſoleil, dont la vue faiſoit alors leur ſeul plaiſir, commençoit à les abandonner. Chaque jour diminuoit d'une façon également ſenſible & effrayante. Cette circonſtance les fit redoubler de travail, pour tranſporter dans la hute tous les vivres qui leur reſtoient. Ce n'eſt qu'après des travaux extraordinaires, & des combats terribles, qu'ils eurent à eſſuyer contre des ours, qu'ils parvinrent enfin à voir leur cabane bien approviſionnée. L'eſpérance qu'ils conſervoient toujours de dégager leur vaiſſeau au retour de l'été, & de revoir leur patrie, leur fit ſerrer avec ſoin, les ancres, les agrès, & tout ce qui appartient à la manœuvre.

Le 2 novembre, ils ne virent qu'une partie du globe du ſoleil, & le 4, il ne parut pas du tout. La lune alors avoit pris ſa place; &, lorſqu'elle fut en ſon

plus haut période, elle paroiſſoit continuellement jour & nuit. Le 6, fut un jour ſi ſombre, qu'on ne le put diſtinguer de la nuit, d'autant plus que l'horloge, qu'on auroit pu conſulter, s'étoit arrêtée. Auſſi tout le monde demeura au lit très-longtemps; & lorſqu'on ſe leva, on ne put diſtinguer poſitivement, ſi le peu de clarté qu'il faiſoit venoit du jour ou de la lune. Il y eut même beaucoup de diſpute à ce ſujet: on reconnut cependant qu'on étoit au plus haut du jour.

Aux maux préſens, l'avenir en ajoutoit encore qui n'étoient pas moins terribles, en faiſant craindre la diſette de vivres.

Le 8, après avoir fait état de ce qu'il en reſtoit, on régla les rations de biſcuit à quatre livres cinq onces pour huit jours; ration qui n'étoit auparavant que pour cinq jours. A l'égard de la viande & du poiſſon, ils étoient aſſez abondans; mais le vin commençoit à manquer; & ce qui reſtoit de bierre étoit ſans force & ſans qualité. On avoit fait des trappes pour les renards,

& l'on en prenoit quelques-uns qui venoient alors ſe montrer ; au lieu que les ours s'étoient retirés en même temps que le ſoleil, & ne reparurent qu'à ſon retour.

Le 12, on prit le parti de régler la diſtribution du vin, à chacun deux petites taſſes par jour ; & la ſeule boiſſon qu'on eut d'ailleurs, étoit de l'eau de neige fondue. Le 18, Barents diſtribua, à tous les gens, une piece de gros drap pour s'en ſervir contre le froid, ainſi que chacun l'aviſeroit. Il en fut de même des chemiſes & des draps ; chacun cherchoit à ſe ſoulager par toutes ſortes de moyens. Mais on avoit beaucoup de difficultés à blanchir le linge. A peine étoit-il hors de l'eau bouillante, que la gelée le roidiſſoit de façon, qu'il étoit impoſſible de le tordre. Si on l'expoſoit au feu, le côté qui étoit en dehors reſtoit toujours gelé : de façon que c'étoit un travail fort pénible, que de tourner ſans ceſſe ce linge, ou de le replonger continuellement dans l'eau bouillante pour le faire dégeler. Le 26, & les jours ſuivans, il tomba une

ſi grande quantité de neige, que la hute s'en trouva entiérement couverte : il fut impoſſible d'en ſortir, quelque beſoin que l'on en eût. Le 29, on dégagea une porte, & on fit un trou par lequel chacun ſortit en rampant. Les trappes étoient auſſi couvertes de neige : elles furent dégagées ; &, dès le même jour, il s'y prit un renard. Cette chaſſe leur étoit d'autant plus précieuſe, qu'ils trouvoient à la fois, dans cet animal, un aliment que la faim leur faiſoit dévorer avec avidité, & des fourrures propres à faire des bonnets très-utiles contre le froid.

Le premier décembre, la hute ſe trouvant de nouveau enſevelie ſous les neiges, les Hollandois avoient à ſe défendre à la fois de deux fléaux inſupportables, le froid, & la fumée. Les ténébres redoubloient encore l'horreur de cette ſituation. Tous, à l'exception du cuiſinier, demeurerent au lit pendant trois jours, ſans avoir d'autre ſoulagement contre le froid, que quelques pierres chauffées qu'ils ſe donnoient tour à tour dans les lits.

Le 3, fut un jour de consternation pour ces malheureux ; l'horrible fracas que faisoient les glaces de la mer, qui sembloient s'amonceler près de la hute, faisoit craindre, à chaque instant, que ces montagnes ne vinssent la fracasser, & les ensevelir sous ces ruines. Leur désastre cependant ne faisoit qu'acroître au lieu de diminuer. Le 6, parut être à la fois le comble & le terme de leur misere. La gelée fut si vive, & le froid si pénétrant, que les plus vigoureux en furent abbatus. Tous se regardoient languissamment, & sembloient se dire, d'un œil de pitié, qu'un froid si cruel ne pouvoit manquer d'éteindre leur vie.

Le plus grand feu n'étoit plus capable de les réchauffer. Tout étoit gelé jusqu'au vin de Xerès, dont la chaleur est si connue. Aux jours de distribution, on étoit obligé de le faire dégeler, & chacun en avoit une demi-pinte pour deux jours. De l'eau de neige fondue suppléoit à son défaut : qu'on juge si une pareille boisson étoit bien propre à soutenir ces malheureux dans l'état

déplorable où l'excès du froid les avoit réduits.

Après avoir échappé jusques là aux dangers qui naissoient à chaque instant des circonstances funestes où ils se trouvoient, les infortunés Hollandois faillirent de périr tous ensemble, à la suite d'un accident horrible que la réflexion eût pu leur faire prévoir. Le bois manquoit : le froid ne diminuoit rien de son *acreté*, & l'on ne sçavoit quels moyens employer pour y résister. On se ressouvint qu'on avoit laissé du charbon de terre à bord du vaisseau : on prit le parti de l'aller chercher, parce que le feu en est ardent, & de longue durée. On brûla une grande quantité de cette matiere, & chacun s'applaudissoit des effets de ce feu, qui les avoit bien réchauffés, sans en prévoir les conséquences dangereuses. On boucha exactement toutes les ouvertures de la hute, pour se procurer une nuit chaude & agréable. Cette disposition les rendit même plus gais qu'à l'ordinaire, & les engagea à converser assez longtemps après s'être couchés.

Bientôt la vapeur maligne, que le charbon avoit exhalée, produiſit les maux les plus funeſtes. Tous ſe trouverent attaqués d'étourdiſſemens & de vertiges, qui leur ôtoient non-ſeulement la force de ſe remuer, mais même celle de ſe plaindre. Quelques-uns s'étant cependant traînés à la porte, parvinrent, non ſans peine, à l'ouvrir.

Le premier, qui ſortit, tomba ſans connoiſſance ſur la neige. Dès l'inſtant que la porte fut ouverte, le froid qu'ils regardoient comme le mal le plus ſenſible, fut ce qui leur fit le plus grand bien, & les rétablit en peu de temps. Barents, pour y contribuer, leur donna à chacun un verre de vin. Tous convinrent qu'un quart d'heure plus tard, leur perte étoit inévitable, & que la grande foibleſſe qu'ils avoient eſſuyée, les auroit réciproquement mis hors d'état de ſe donner le plus petit ſecours.

Depuis le 9 juſqu'au 12, le temps fut clair & ſerein; cependant le froid fut ſi grand, qu'il eſt impoſſible d'en rendre l'intenſité. Dans la hute même, le cuir des ſouliers géla aux pieds, devint

aussi dur que de la corne, & hors d'état de servir. Pour y suppléer, les Hollandois se firent des chaussons avec des peaux de moutons qu'ils avoient apportées, & en mettoient trois ou quatre paires l'une sur l'autre, encore avoient-ils beaucoup de peine à se réchauffer les pieds. S'ils demeuroient dehors un peu de temps, il s'élevoit sur le visage, les lévres & les oreilles, des pustules qui geloient aussi-tôt. Il falloit brûler ses bas & ses chaussons pour sentir un peu de chaleur aux pieds, & encore l'on étoit plutôt averti de la brûlure des bas par l'odorat que par le tact.

Telle fut la fin de décembre. C'est dans ces souffrances que le malheureux reste de l'équipage entra dans l'année 1597.

L'air s'étant un peu adouci, la porte, qui avoit été fermée pendant plusieurs jours, fut dégagée, & ouverte. On fut chercher du bois, on le fendit; on mit ordre enfin à tout ce qui étoit le plus nécessaire. Parmi des exercices si pénibles, les matelots se ressouvinrent qu'ils étoient à la veille des Rois.

Ils prierent Barents de leur permettre de célébrer cette fête. On fit des billets, on les tira, & un canonier fut élu, par le sort, comme dit le journaliste, Roi de la Nouvelle-Zemble, c'est-à-dire, d'un pays qui a deux cens lieues de long. Deux livres de farine qu'ils avoient, furent employées à faire des bignets qu'on fit cuire à l'huile, & qui furent mangés avec autant de délices, que les mêts les plus délicats. Ce repas fut accompagné d'une libation de tout le vin qu'ils avoient volontairement épargné jusques là. Enfin, les Rois furent fêtés, comme si chaque matelot eût été chez lui, sans inquiétude. C'est ainsi qu'au milieu des peines & des douleurs, il reste toujours un goût naturel pour les plaisirs des sens.

Le 24, ils revirent une partie du disque du soleil pour la premiere fois ; ce qui donna lieu à de grandes contestations & à des gageures, parce que Barents, pilote très-expérimenté, prétendit que cet astre (*d*) ne devoit se

---

(*d*) On peut consulter le grand Atlas de Blaeu,

montrer que quatorze jours plus tard.

Après avoir continué d'essuyer de très-rudes gelées, & des travaux excessifs pour se procurer du bois, sans parler des fréquentes attaques des ours, qui leur causoient beaucoup d'embarras : le mois de juin arriva enfin. Les glaces s'ouvrirent ; la mer commença à devenir un peu libre. Le vaisseau cependant demeuroit toujours pris dans les glaces. On perdit même toute espérance de le dégager. C'est ce qui les détermina à s'embarquer dans la chaloupe & une scute (e).

---

on y trouve une longue dissertation à ce sujet. *vol. I, page 54.*

Le celèbre Cassini paroît avoir mieux résolu la difficulté. Après avoir décrit un parhelie, qu'il avoit observé, il ajoute que la fameuse observation des Hollandois, à la Nouvelle-Zemble, qui virent le Soleil sur l'Horison, quatorze jours plutôt qu'ils ne devoient, selon les règles de l'Astronomie, peut bien s'expliquer par ce phénomène ; & il pense que ce que ces Voyageurs prirent pour le Soleil, n'étoit autre chose qu'un parhelie, tel que celui qu'il décrit. *Voyez les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1693, page 167 & 169.*

(e) Espèce de barque, propre à la pêche du Hareng.

Barents, dont la ſanté s'étoit affoiblie depuis longtemps, rappella toutes ſes forces pour compoſer un mémoire, qui contenoit les circonſtances de leur voyage, de leur arrivée dans la Nouvelle-Zemble, du ſéjour qu'ils y avoient fait, & de leur départ. Il dépoſa ce papier dans une boëte qu'il pendit dans la cheminée de la hute, pour inſtruire ceux qui pourroient y aborder, par quelle avanture ils trouvoient les miſérables reſtes d'une cabane qui avoit été habitée pendant neuf ou dix mois.

Ces petits bâtimens étant chargés, on leva l'ancre, & on fit voile le 14 juin. Ces malheureux Hollandois trouverent de nouveaux obſtacles dans les glaces, & ne parvinrent, qu'après des efforts incroyables & mille peines indicibles, au Cap-Candenoes, où ils trouverent des Ruſſes, de qui ils tirerent quelques ſecours.

Aux travaux de la navigation, ſe joignoient alors les douleurs du ſcorbut, dont ils étoient attaqués. Ils trouverent ſur les côtes où ils aborderent

beaucoup de biſtorte (*f*), qui leur fit un grand bien, & ranima leur courage.

Le 2 ſeptembre, ils arriverent heureuſement à Kola, petite ville de la Laponie Ruſſienne: de-là, ils ſe rendirent, le premier novembre, à Amſterdam. Leur retour, après le danger qu'ils avoient couru, & le ſéjour qu'ils avoient fait dans un pays juſqu'alors inconnu, n'inſpira pas moins d'admiration pour leur courage, que d'étonnement pour la ſingularité de leur avanture.

Le naufrage du capitaine Anglois, dont nous avons parlé, ſans former un tableau auſſi frappant que celui qu'on vient de voir, ne peut cependant manquer d'intéreſſer. Des exemples de l'induſtrie humaine, ſuggérée par la néceſſité, préſentent toujours des leçons admirables aux hommes, & leur apprennent en même temps à ne jamais déſeſpérer de leur ſort.

Wood étoit parti d'Angleterre en compagnie du capitaine Flawes, qui

(*f*) Plante antiſcorbutique.

montoit le *Prospere*. Ces deux navigateurs avoient ordre de chercher un passage, pour les Indes orientales, entre la Nouvelle-Zemble & la Tartarie. Leur voyage fut sans succès. Une violente tempête ayant séparé, le 29 juin, Wood de Flawes, le premier perdit son vaisseau, une pinasse & deux hommes sur les côtes de la Nouvelle-Zemble. Il eut beaucoup de peine à se tirer de danger, ainsi que tout le reste de l'équipage, qui consistoit en soixante dix hommes. Tous avoient été successivement amenés à terre dans la chaloupe; mais leur sort n'en étoit pas moins à plaindre : on avoit échappé à Charybde; Scylla sembloit inévitable. L'avenir leur présentoit une mort assurée dans un desert où tout leur manquoit. Une heureuse circonstance, née même de leur malheur, fut ce qui les sauva.

La tempête, qui avoit brisé leur vaisseau, en jetta sur le rivage où ils avoient débarqué quantité de débris, qui leur servirent à bâtir des tentes pour se garantir du froid. Il s'y joignit aussi quelques tonneaux de farine, un grand

nombre de barils d'eau-de-vie, une barique de bierre, & une tonne d'huile. Ces secours, qui paroissoient leur montrer l'œil de la providence ouvert sur leur situation, ranimerent leur courage & leurs espérances. Voici comment Wood décrit la suite de leur débarquement. Nous allons donner ce récit dans les termes du voyageur, qui ne se ressentent pas de la consternation où il se trouvoit alors.

» Nous nous transportâmes avec » nos provisions sur une montagne, » où les natifs du pays, c'est-à-dire, » des ours blancs, d'une grandeur prodigieuse, vinrent nous rendre visite. Un de nos gens tira un coup de » fusil sur un de ces messieurs, & l'attrapa apparemment, car il se sauva » bien vîte. Nous nous dépêchâmes » ensuite de dresser une tente pour » nous garantir du froid, & pour serrer nos provisions, avec du canne- » vas, que nous avions sauvé à cet effet. » Nous l'étendîmes sur des avirons » & des barres, & nous fîmes un fossé » tout autour de cette tente, pour nous

» éviter des viſites pareilles à celles
» que nous avions d'abord reçues.
» Pendant ce travail, nous eûmes fort
» à ſouffrir de la rigueur du temps.
» Nous étions mouillés, il faiſoit très-
» froid, & le feu nous manquoit. No-
» tre unique recours fut à Dieu, que
» nous priâmes de nous envoyer le
» vaiſſeau de Flawes. Le 30 juin, il fit
» un vent frais, accompagné de grands
» brouillards. La mer, qui étoit tou-
» jours groſſe, continua, pendant
» quelques jours, d'envoyer à terre
» des avirons, des barres, des plan-
» ches, des morceaux de bœuf & de
» cochons, qui étoient ſortis des ton-
» neaux défoncés par la tempête, &
» toutes ſortes de bois, reſtes de
» notre malheureux vaiſſeau. Nous
» ſauvâmes, de ces débris, autant
» qu'il nous fut poſſible, & nous nous
» en ſervîmes à dreſſer pluſieurs ten-
» tes, & à faire du feu.

» C'eſt ainſi que nous paſsâmes huit
» jours dans la plus triſte perplexité.
» L'eſpérance que nous avions de dé-
» couvrir *le Proſpère*, étoit fort con-
» trariée

» trariée par un brouillard épais, qui
» nous déroboit la vue des objets, à
» vingt pas. Pour nous tirer d'un état
» ſi déplorable, il ne nous reſtoit de
» reſſource que dans notre chaloupe ;
» mais elle ne pouvoit coutenir que
» trente hommes, & nous étions ſoi-
» xante & dix. Nous ſongeâmes à l'al-
» longer de douze pieds, à l'élever,
» & y faire un pont, afin de nous
» embarquer tous. Mais, après avoir
» conſidéré que les matériaux & les
» ouvriers manquoient, les matelots
» ne voulurent pas conſentir qu'on la
» coupât ; ils dirent qu'ils aimoient
» mieux aller par terre, juſqu'au Wei-
» gats : réſolution que le péril immi-
» nent où l'on ſe trouvoit, pouvoit
» ſeul inſpirer, mais dont l'exécution
» étoit évidemment impraticable. Ce-
» pendant, ſi d'un côté je ne voyois
» aucune apparence de pouvoir nous
» ſauver par terre, de l'autre, il n'y
» avoit pas moins de difficultés par
» mer ; puiſqu'avant de pouvoir em-
» barquer trente hommes, il falloit
» qu'il y en eût quarante de morts.

» Je laiſſe à penſer l'extrêmité où nous
» nous trouvions alors, ſi la Provi-
» dence ne nous eût ſecourus ; & dans
» quelle agitation d'eſprit je devois
» être, puiſque toutes mes penſées
» ne pouvoient s'arrêter que ſur quel-
» que choſe de tragique. Les brouil-
» lards, la neige, la pluie, la gelée,
» nous incommodoient beaucoup.
» Enfin, le huit juillet, le temps s'é-
» claircît dans la matinée. Quel plai-
» ſir pour nous ! & que notre perple-
» xité fut bientôt convertie en une
» joie inexprimable ! Nous apperçu-
» mes, non loin de nous, le vaiſ-
» ſeau du capitaine Flawes. Nous fî-
» mes des ſignaux ; il les entendit,
» & nous envoya ſa chaloupe. La
» crainte d'être encore ſurpris par les
» brouillards, nous fit hâter de nous
» rendre à ſon bord. Nous laiſsâmes
» à terre, tout ce que nous avions ti-
» ré du naufrage, & nous abordâmes
» heureuſement le Proſpère, qui nous
» débarqua en Angleterre, à la fin
» du mois d'août. «

Il réſulte des rapports des différens

voyageurs, que la Nouvelle-Zemble eſt le plus miſérable pays qui ſoit au monde; un pays rempli de montagnes & toujours couvert de neige. Les ſeuls endroits qui en ſoient exempts, ſont des fondrieres inacceſſibles, où il croît une ſorte de mouſſe, qui porte de petites fleurs bleues & jaunes, & c'eſt à quoi ſe bornent toutes les productions de cette iſle.

» Après avoir creuſé environ deux » pieds en terre, (dit Wood) nous » ne trouvâmes que de la glace, auſſi » dure que du marbre (*f*) «; choſe

(*f*) Nous croyons qu'on peut rendre raiſon de ce phénomène, en réfléchiſſant ſur ce que dit M. de Buffon, dans ſon Hiſtoire naturelle, de la diminution des montagnes, & de l'élévation des vallées. Dans une terre où le froid eſt preſque continuel, il ne paroitra pas ſurprenant que des glaces enſevelies, ſous la terre qu'une fonte de neige aura entrainée ſucceſſivement de deſſus les montagnes, puiſſent ſe conſerver & ſe dourcir au point où Wood les dépeint. *Hiſt. nat. de M. de Buffon, in-12, tome II, page* 237.

Voyez auſſi le Monde ſouterrain du P. Kircher, *lib.* 2, *cap.* 12.

dont on n'avoit jamais oui parler auparavant, & qui tromperoit infiniment ceux qui s'imaginent que dans la néceſſité de paſſer l'hiver dans ce pays, ils pourroient faire des caves ſous terre pour s'y loger, & ſe garantir du froid.

La neige, dans tous les autres climats, ſe fond beaucoup plutôt ſur le bord de la mer, que dans les autres endroits; c'eſt ici tout le contraire. La mer bat contre des montagnes de neige, qui dans quelques lieux ſont très-hautes. Elle a formé des cavernes profondes dans cette neige, qui paroît comme ſuſpendue au deſſus de cet élément: ce qui préſente un objet tout-à-fait effrayant. Notre obſervateur monta ſur le ſommet des montagnes, & dit n'y avoir point trouvé de neige. Il ne vit que des Ours blancs, des eſpeces de Lapins gros comme des Rats, ſans doute des Lemmers, des oiſeaux ſemblables aux Allouëtes, & les traces de quelques bêtes fauves. A chaque quart de mille, on rencontre un petit ruiſſeau de fort bonne-eau, quoiqu'elle ne provienne

que de neige fondue. Vers le rivage de la mer, où ces ruiſſeaux tombent, on apperçoit du mabre noir, rayé de blanc. L'eau de la mer, près de la glace & de la terre, eſt la plus ſalée, la plus péſante, & la plus claire qui ſoit au monde. A quatre-vingt braſſes, qui font quatre cens quatre-vingt pieds, on voit parfaitement le fond & les coquillages.

Après avoir donné une idée de la Nouvelle-Zemble & de ſes productions, nous deſirerions bien en faire de même à l'égard de ſes habitans; mais nous avouons que les lumieres manquent ſur ce ſujet. Il n'y a que peu de voyageurs qui aient parlé des Zembliens, & le portrait qu'ils nous en ont donné eſt ſi imparfait, que leur exiſtence paroît une chimere. Le plus grand nombre des auteurs, & des voyageurs modernes, prétendent que la Nouvelle-Zemble n'a point d'habitans naturels (g), & que

(g) C'eſt l'opinion la plus probable. Voyez le ſecond voyage au Weigatz, par les Hollandois,

les hommes qu'on y trouve, ſont des Samojedes, qui y paſſent à la mi-mai, & qui s'y occupent tout l'été, ſeulement, à la pêche & à la chaſſe.

Ces Sauvages diſent qu'il n'y a point d'habitans, que ceux de leur nation, qui y vont, & qui y reſtent l'hiver, lorſqu'ils ne peuvent pas s'en revenir. Ils rapportent même qu'il en périt ſouvent par un vent de nord, qui éteint la chaleur naturelle en peu de temps, quelques précautions qu'on ait priſes pour ſe garantir des effets du froid. C'eſt ce qui rend cette iſle abſolument inhabitable.

Le portrait, d'ailleurs, qu'on nous

---

inſéré dans le Recueil des Voyages au Nord. *Amſterdam*, 1718, *tome* 4, *page* 196 & 197.

Les Voyages au Nord du P. Hennepin, *in*-12, *tome* 2.

L'Hiſtoire Généalogique des Tatars. *in*-12, *page* 107.

Les Mémoires de la Grande-Ruſſie, par M. le Baron de Strahlenberg. Il paroît que c'eſt auſſi le ſentiment de M. Buache; voyez ſon mémoire ſur les terres arctiques, lu à l'Académie des Sciences, le 13 Novembre, 1754.

ſait des Zembliens, eſt ſi reſſemblant aux Samojedes, qu'en décrivant ceux-ci, nous ſerions néceſſairement le portrait des premiers, s'ils exiſtoient.

Tous les navigateurs Hollandois & Anglois, qui ont abordé à la Nouvelle-Zemble, rapportent n'avoir vu aucun habitant dans cette iſle. La Martiniere eſt le ſeul qui ait rapporté en avoir vus. Perſuadé que c'eſt rendre ſervice au public, que de relever les erreurs des écrivains célèbres, nous ne pouvons nous empêcher de dire ici que M. de Buffon, ſi juſtement en vénération dans la république des lettres, ſe trompe, lorſque, d'après ce rélateur, il parle des Zembliens & des Borandiens. Tout ce que la Martiniere en rapporte, eſt évidemment faux : ces peuples ſont purement imaginaires, l'on ignore juſqu'à leurs noms même, dans tout le nord, & vraiſemblablement ils ne doivent leur exiſtence qu'à la relation menſongere de ce voyageur (*h*). Il eſt ſi peu clair-

(*h*) Voyez un nouveau Mémoire ſur les Samojedes

voyant, & si crédule, que nous craindrions de nous rendre complices de ses infidélités, en hasardant quelque choses sur son seul témoignage. Pour mettre nos lecteurs à portée de juger du degré de créance qu'on peut accorder à ce relateur, nous allons citer un exemple de sa crédulité.

Il raconte, fort sérieusement, que le capitaine de son vaisseau, & lui, aiant appris que des Lapons, habitants les côtes de Finnie (*i*), étoient sorciers, & disposoient des vents à leur volonté, ils s'adresserent au principal négromancien du lieu. Ils le prierent de leur fournir un vent qui les portât au Cap-Nord, dont ils étoient fort éloignés. Le Lapon leur repondit qu'il ne pouvoit fournir du vent que pour les conduire jusqu'à un promontoire qu'il leur nomma, & qui étoit assez près du Cap où ils vouloient

---

& les Lappons, inséré dans le Journal Encyclopédique du mois de novembre 1762.

(*h*) On donne ce nom à la Laponie Dannoise.

aborder. En conséquence, ils firent marché pour ce vent, à vingt francs & une livre de tabac. Le sorcier attacha, à un coin de la voile du mât d'avant, un lambeau de toile, de la longueur d'un tiers d'aune, large de quatre doigts, auquel il avoit fait trois nœuds, & regagna son habitation.

Si la Martiniere eut borné là son recit, on pourroit, sans doute, taxer nos jugemens de legéreté. Ce qu'on vient de voir, est le rapport d'un homme peut-être trop rempli de confiance. Ce qui va suivre, est celui d'un homme dénué de raison. Il continue de rapporter, avec une complaisance stupide, les effets de la négromancie Lapone; & il ne tient pas à lui qu'on ne regarde chaque Lapon comme un nouvel Eole, qui tient les vents enchaînés, & qui dispense, à son gré, le calme & les orages. Empruntons, un moment, son langage: le ton de bonhommie qui y règne, ne servira qu'à mieux rendre la ridicule simplicité du voyageur.

» Le sorcier n'eut pas plutôt quitté

» notre bord, que notre patron dé-
» fit le premier nœud du lambeau.
» Aussitôt il s'éleve un vent d'ouest-
» sud-ouest, le plus agréable du mon-
» de, qui nous poussa à plus de tren-
» te lieues du Maelstroom (*i*), sans
» être obligé de défaire le second
» nœud. Cependant, le vent com-
» mençant à varier, & à vouloir se
» tourner au nord, notre patron dé-
» noua le second nœud, & le vent
» nous demeura favorable jusqu'à plus
» de quarante lieues de cet endroit.
» Aux montagnes de Roucela, notre
» boussole se détourna de plus de six

(*i*) Le Maelstroom est un gouffre situé auprès de l'isle de Moskoe, sur les côtes de Norvége : il étoit autrefois très-redouté des Navigateurs, & on l'évitoit avec grand soin. On assure qu'il a vingt-quatre lieues de circuit *. Pendant six heures, il absorbe tout ce qui est dans son voisinage, les Baleines, l'eau, & tout ce qui nage au dessus, & rend ensuite, pendant autant de temps, tout ce qu'il avoit englouti. *Voyez l'Hist. nat. de M. de Buffon. tome 2. in-12, page* 271.

Le Monde souterrein du P. Kircher, *page* 112.

* *Géographie d'Hubner, tome III, page* 104.

» lignes ; ce qui nous fit conjecturer
» qu'il y avoit de l'aimant dans ces
» montagnes. Notre pilote la fit fer-
» mer ; & comme il avoit souvent na-
» vigé dans ces mers , il se servit
» seulement, de la carte marine , pour
» gouverner le vaisseau ; jusqu'à ce
» que nous eussions dépassé toutes les
» montagnes. Alors notre boussole
» reprit sa direction , & nous fit con-
» noître que nous approchions du
» Cap.

» Le vent manquoit : notre patron
» dénoua le troisieme nœud du lam-
» beau. Mais , ô malheur ! nous eû-
» mes grand sujet de nous en repen-
» tir. A peine ce nœud fut-il défait ,
» qu'il s'éleva un vent, de nord-nord-
» ouest, furieux , qui nous fit voir , à
» chaque instant, des abymes im-
» menses prêts à engloutir notre vais-
» seau. Il sembloit que le firmament
» alloit s'écrouler pour nous écraser
» sous ses ruines , & que Dieu, par
» une juste vengeance , nous vouloit
» exterminer , pour la faute que nous
» avions commise., d'avoir adhéré aux

» ſorciers. Nous ne pouvions tenir
» aucunes voiles ; nous fûmes obligés
» de nous abandonner à la merci des
» flots en courroux. Après avoir paſ-
» ſé trois jours dans cet état cruel,
» une bouraſque nous jetta, tout d'un
» coup, ſur un rocher, à quatre lieues
» des côtes. C'eſt là que chacun
» commença à ſe lamenter, à deman-
» der pardon à Dieu, de bon cœur,
» croiant que c'étoit ſon dernier jour;
» car tout le monde s'attendoit à voir
» briſer le vaiſſeau en mille piéces.
» Une vague, des plus violentes, fit
» notre bonheur ; elle releva notre
» vaiſſeau de deſſus ce rocher, & le
» remit en mer.

Nous terminerons ici la deſcription des terres Arctiques. Nous allons paſſer dans notre Continent, en commençant notre entrée par l'Hiſtoire naturelle de la Laponie.

Fin du premier Volume.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce Volume.

A

AGNEAUX deviennent ſouvent la proie des Corbeaux en Iſlande, page 179

Aigles. Tort qu'ils font aux Iſlandois en détruiſant le jeune bétail, 168

Algue-marine. Plante, donnée aux beſtiaux pour nourriture, 167, & 179

Arbres, fort rares dans le Groenland 97, En Iſlande, 175

Amphibies. Quels ſont ceux du Spitzberg, 29

Aurore boréale. Sa deſcription, 96

Avanture ſinguliere d'un Ours & d'une jeune fille, 27

B

B*Aillifs* font, ſuivant M. Anderſon, les exécutions criminelles en Iſlande, 212. Il

eſt contredit, à ce ſujet, par M. Horrebows, 243

Baleine. Sa deſcription différentes eſpeces, 124. Sentiment de pluſieurs écrivains ſur la grandeur prodigieuſe de ce Poiſſon, 37. Leur union. 38

Barents. Capitaine Hollandois : extrémité où il ſe trouve réduit dans la Nouvelle-Zemble, 247, *& ſuiv.*

Bœufs d'Iſlande, ſelon M. Anderſon n'ont point de cornes, 176 : eſt contredit, à ce ſujet, par M. Horrebows, 235

Bois noir (morceaux de) trouvé par M. Horrebows en Iſlande, fort avant dans la terre, 233

Bois flotté jetté ſur les côtes du Spitzberg, de Groenland, d'Iſlande, de la Nouvelle-Zemble, par les vents, & conjectures ſur les endroits d'où il vient, 248

Boiſſon des Groenlandois, 121, des Iſlandois, 197

Borandiens. Peuples imaginaires ou mal-à-propos diſtingués des Samojedes, 271

Bourguemaître. Oiſeau du Spitzberg : ſa deſcription, 15

C

C*Abéliau*. Poiſſon. Sa deſcription, 187. Les Iſlandois le font ſécher, & le conſer-

vent pendant dix ans ſans ſel, *idem*
Canard qui donne l'édredon : ſa deſcription, 171 : remarque ſur la ponte de cet oiſeau, 172
Canots des Groenlandois, 123
Caractere des Groenlandois, 135 *& ſuiv.* —des Iſlandois, ſelon M. Anderſon 203, ſelon M. Horrebows, 240
Cheval marin : ſa deſcription, 32. Courage avec lequel il ſe bat contre les chaſſeurs, 33
Chevaux d'Iſlande. Leur taille, & leur vigueur & leur deſcription, 174
Chiens du Groenland. Deſcription de cette eſpece, 101
Climat du Groenland, 93, —de l'Iſlande ſelon M. Anderſon, 146. Sentiment de M. Horrebows contraire, ſur ce ſujet, à celui de M. Anderſon, & appuyé ſur l'expérience, 222, — de l'iſle Mayen, 70, — du Spitzberg, 6
Cimetiere, en Iſlande, dans lequel les ſouris meurent ſur le champ, 179
Commerce des Groenlandois, 132, — des Iſlandois, 204
Corbeaux. Compte ridicule ſur ceux d'Iſlande, 168 : enlevent, dans cette iſle, les agneaux après leur avoir crêvé les yeux, 179

Cryſtal d'Iſlande, 160

D

DEpopulation de l'Iſlande, ſa cauſe, 238. Ordonnance ſinguliere du roi de Danemarck pour la rétablir, 310

Divertiſſemens des Groenlandois, 133, — des Iſlandois, 211

E

EBéne foſſile trouvé en Iſlande, 233

Eau-de-vie fort aimée des Groenlandois, 121 — des Iſlandois, 197

Education des enfans parmi les Groenlandois, 131, — parmi les Iſlandois, 210

Entonnoir de mer, ou poiſſon glaireux : ſa deſcription, 48

F

FArd dont ſe ſervent les Groenlandoiſes, 110

Faucons. Sont en grande quantité dans l'Iſlande, 169. Chaſſe de cet oiſeau, 234

Femmes Iſlandoiſes ſe baignent, ſelon M. Anderſon, auſſitôt après être accouchées, 200 ; eſt contredit à ce ſujet par M. Horrebows, 243. Il en meurt beaucoup faute de ſages-femmes, 243

Fontaine qui prend feu à l'approche d'une bougie allumée, 157

Froid si vif au Spitzberg, que les cadavres s'y conservent dix & vingt années, 4 : — excessif, régne continuellement dans la Nouvelle-Zemble, 247

G

G*Agate*. Sorte d'ambre noir commun en Islande, 162

Gouvernement de l'Islande, 211

Groenland. Sa situation, 76. Découverte du vieux Groenland, 77 : perte de ce pays, 81 ; description du nouveau, 92

Groenlandois. Leur taille & leur figure, 103 : sujets au scorbut, 105 : sont d'une bonne complexion, *idem*

Groenlandoises non sujettes aux indispositions de leur sexe, 104 : n'ont de poil que sur la tête, *idem*

H

H*Abillemens* des Groenlandois, 108, — des Islandois, 192

Habitations des Groenlandois, 112, — des Islandois, 193

Hanneton marin : sa description, 47

Harengs. Passage de ce poisson, 182 : sentiment de M. Horrebows à ce sujet, 238

Hécla. Volcan d'Islande : sa description, 154

I

IGnorance des Groenlandois, 121, — des Islandois, 209. Histoire à ce sujet, 213
Incendie remarquable arrivé en 1732 dans l'isle Mayen, 172
— Autre arrivé en 1729 en Islande, 151
Islande. Sa situation, son étendue, 143. Observation de M. Horrebows pendant une éclipse de lune, pour déterminer sa situation, 222. L'époque de sa découverte est incertaine, 159. Cette isle est peu hatée, 148
Islandois, sont d'une bonne complexion, 199. Attachement singulier qu'on leur attribue pour leur isle, 202. Contradictions à ce sujet, 241
Isle Mayen. Son étendue, placée entre le 70me. & le 71me. degrés, 67

K

KIrmew. Oiseau du Spitzberg. Sa description, 19

L

LAc d'eau chaude en Islande, 157
Lac qui pétrifie, 158
Langage des Groenlandois, 107
Licorne de mer. Différens sentimens sur cet animal ; sa description, 45

Lamb. Oiſeau du Spitzberg ; ſa deſcription, 14

M

MAllemucke. Oiſeau du Spitzberg. Sa deſcription, 20
Mariage des Groenlandois, 126. Il ne paroît pas vrai qu'ils offrent leurs femmes aux étrangers, 144, — des Iſlandois d'après M. Anderſon, 210, d'après M. Horrebows, 242
Marbre que l'on trouve en Iſlande, 160
Médecins du Groenland. Moyens extravagans qu'ils emploient dans les guériſons, 106
Médecins. Il n'y en a point en Iſlande, 199
Montagne des Ours : ſa deſcription, 71. Autre montagne tranſportée d'un lieu dans un autre par un tremblement de terre, 73. Autre, ſubitement embrâſée dans l'Iſlande, 152, s'enfonce par un tremblement de terre, & eſt remplacée par un lac très-profond, 153
Montagnes du Spitzberg, remarquables par leur élévation, & des veines de différentes couleurs, 2
Mouette ou *Kutgchef*. Oiſeau du Spitzberg ; ſa deſcription, 14
Moutons d'Iſlande, ont, ſuivant M. Ander-

son, quatre & huit cornes, 175. M. Horrebows assure le contraire, 237
Muscus Catharacticus. Plante qui croît en Islande sur les rochers. Usage que les habitans en font, 233

N

Nord-Caper. Espéce de Baleine. Ruse remarquable de ce poisson pour se nourrir de Harengs, 43
Nourriture des Groenlandois, 120,
— des Islandois, 195
Nouvelle-Zemble. Sa situation & son étendue, 245
Il est certain qu'elle n'est pas habitée, 269

O

Obséques des Groenlandois, 140,
— de leurs enfans, 142
Observation fameuse des Hollandois à la Nouvelle-Zemble, sur l'apparition prématurée du soleil, 258 : son explication par Cassini, 259
Occupations des Groenlandois, 122,
des Islandois, 198
Oiseau de Glace. Sa description, 12,
— de *Neige*. Sa description, 12
Oiseaux aquatiques. Quels sont ceux de l'Islande, 170, — du Spitzberg, 12

Terrestres. Quels sont ceux du Groenland, 99, — de l'Islande, 169, — du Spitzberg, 10, — de la N. Zemble, 268
Ours Blancs. Sa description, 24. Son goût pour la chair humaine, 25
Ours (l') ne naît pas plus gros qu'une souris, 25
— Amour singulier d'un Ours pour une fille, 27

P

Parhélies, observés dans le Groenland, 95
Pâturages. Il s'en trouve d'excellens en Islande, 166
Perdrix à pied velus. Sa description, 100
Pêche de la Baleine, 50
Pêches des Groenlandois, 122
Perroquet plongeon. Sa description, 17
Plante de Roche. Sa description, 8
Plantes. Qu'elles sont celles de l'Islande, 167:
— du Groenland, 97
— de la Nouvelle-Zemble, 267
Plongeurs Groenlandois. Leur habillemens, 109
Poligamie en usage chez les Groenlandois, 132
Poux, qui s'attachent aux Baleines, 42
Poisson à scie. Sa description, 44
Poissons. Quels sont ceux du Groenland, 102,

— d'Islande, 181, — du Spitzberg, 29
Prêtres d'Islande, fort ignorans & fort vicieux, selon M. Anderson, 208. Contradiction de M. Horrebows, 241
Procès, ignorés des Groenlandois, 135. Façon dont ils vuident leurs débats, — rares en Islande, 212. Façon dont ils se décident, *idem*

Q

QUadrupédes. Qui sont ceux du Groenland, 101; — de l'Islande, 173; — du Spitzberg, 24; — de la N. Zemble, 268

R

RAtsher, ou *Conseiller*. Oiseau du Spitzberg. Sa description, 13
Religion des Groenlandois, 138, — des Islandois, 205
Riviere, dont les eaux sont tiédes en Islande, 159

S

SAuvage du Groenland présenté à la reine Elisabeth d'Angleterre, 87
Sel. Manque a présent en Islande, 165. On en a fabriqué jadis, 231: expérience sur du sel François, *idem*
Sol du Groenland, 92, — de l'Islande, 147 — de l'isle Mayen, 70, — de la Nou-

velle-Zemble, remarquable par la glace que l'on trouve en creusant la terre, 267

Soleil, éclaire pendant trois mois au Groenland, & reste le même temps sous l'horison, 94, — pendant six semaines en Islande, 145, — pendant trois mois au Spitzberg, 4

Sorciers. Ridicule simplicité de la Martiniere envers les sorciers, 273

Soufre, se trouve en grande quantité en Islande, 164 & 230

Source d'eau chaude en Groenland, 97, — en Islande, 158. Sert de barométre, 224. Bouillonnement alternatif de trois sources qui sont près du Mont-Hécla, 226. Effet singulier de l'eau d'une de ces sources étant mise dans une bouteille, 228

Spitzberg. Sa situation & son étendue, 2. Conjectures sur l'origine de son nom, *id*. Le froid excessif, qui y régne, rend cette isle inhabitée, *idem*. Il ne s'y trouve ni sources, ni ruisseaux d'eau douce, 7

Strundjager. Oiseau du Spitzberg. Sa description, 16

Superstition singuliere des Islandois, au sujet des chevaux, 175. — Extraordinaire des Groenlandois au sujet des enfans morts, 142

W

W Ood, capitaine Anglois. Son sejour dans la Nouvelle-Zemble. 261

Y

Y Vrognerie. M. Anderſon accuſe les prêtres Iſlandois de ce vice, 210. M. Horrebows aſſure le contraire, 241

Z

Z Embliens. Peuples mal-à-propos donnés pour réels, 271

Fin de la Table des Matieres.

12796
Otto Lange
Oct 26/20

E763
R 866m
v. 1